

Les aventures épatantes et véridiques de

Benoit Broutchoux

Par Phil & Callens



Le Dernier Terrain Vag



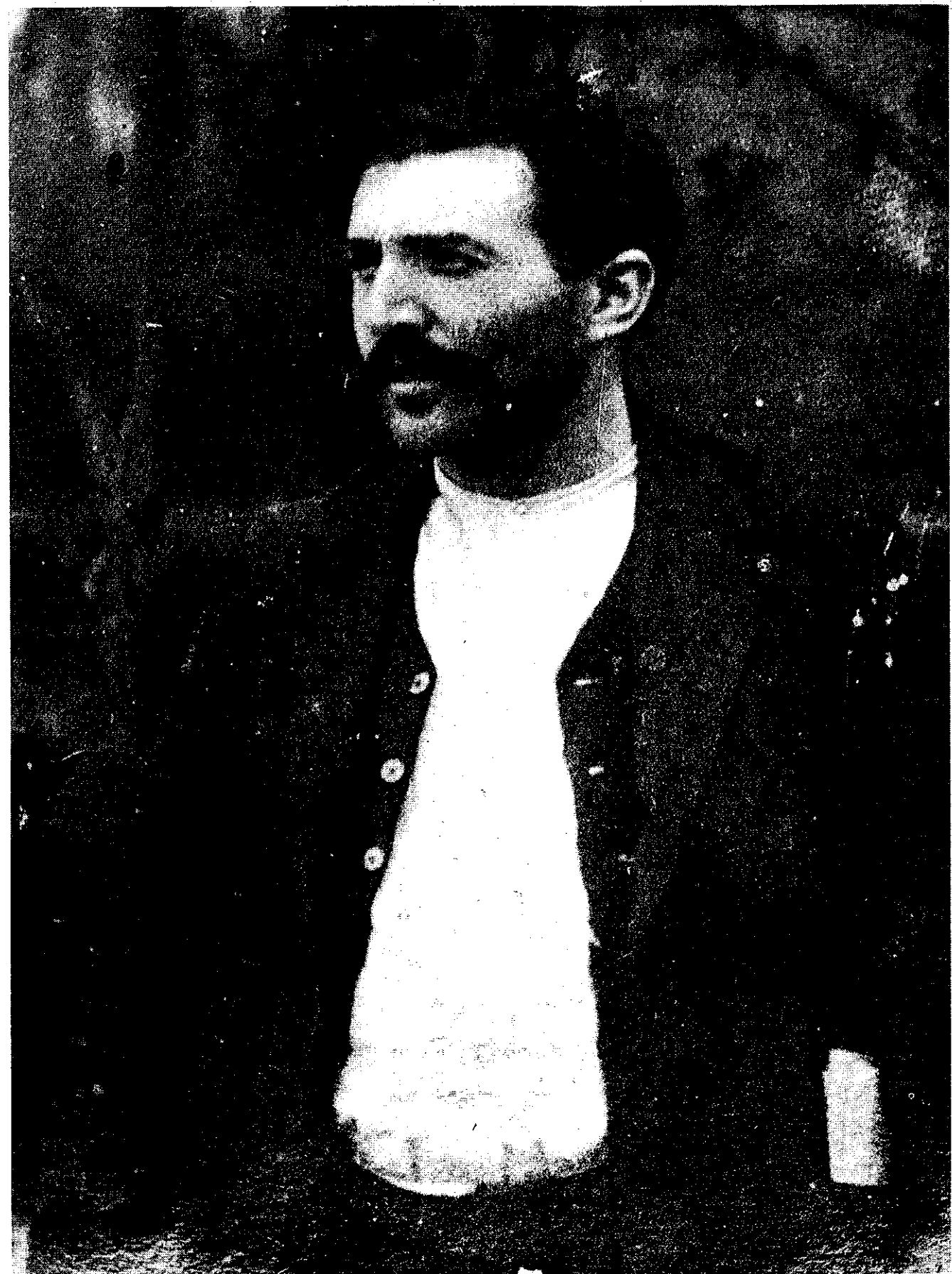


BENOIT BR

Textes et dessins : PHIL
Documentation et recherche historique : Stéphane CALLENS
Copyright by Le Dernier Terrain Vague
Dépôt légal : 4ème trimestre 1980.
3ème édition.

OUTCHOUX

Tel. 1000



Broutchoux en 1912, au congrès de la C.G.T. au Havre.

UN DROLE DE SYNDICALISTE QUI TENAIT DES MEETINGUES PERCHE SUR LES BEC-DE-GAZ

Causez de Benoit Broutchoux à un vieux mineur du Pas-de-Calais. Ça va éveiller quelque chose en lui. Il va sûrement se marrer : **« Ah oui Broutchoux, un drôle d'syndicaliste qui grimpait aux réverbères pour haranguer le populo, et pis les flics le tiraient par les pieds... Ah, ah, un sacré numéro chti-là, un peu anarchiste, hein ? Non, je l'ai pas connu, c'était plutôt l'époque de mon père, mais on m'a raconté... »**

Oui, un sacré zigue Broutchoux. Un anarcho-syndicaliste, militant de la C.G.T. d'avant 14.

Mais ni la C.G.T., ni les anars ne se souviennent de lui. Faut dire que la C.G.T. a fait une croix sur sa jeunesse turbulente. Rangée des vélos, la C.G.T. Parlez donc un peu d'Emile Pouget, d'action directe, de sabotage et de grève générale à Georges Seguy, vous verrez sa trombine. Même chez les anars, Benoit Broutchoux est tombé dans l'oubli, parce que ce n'était ni Bakounine, ni Ravachol. Pas un théoricien ou un dynamiteur, simplement un militant. Et une vie de militant anar, même tumultueuse, ça laisse moins de traces dans les mémoires que des bouquins ou des bombes. Broutchoux fait partie de ces individus qui marquent leur époque par une action directe, concrète et aussi par leur vitalité, leur personnalité. Broutchoux incarnait un personnage populaire et sympathique, une vedette du pays minier, un « moment » de l'histoire syndicale des mineurs. Pierre Monatte, syndicaliste révolutionnaire de la C.G.T. d'avant 14, puis trotskyste de l'entre-deux-guerres, a bien défini « l'esprit » de Benoit Broutchoux : **« Son anarchisme n'était pas doctrinaire. Il était fait de syndicalisme, d'anti-parlementarisme, de libre pensée, d'amour libre, de néo-malthusianisme, et de beaucoup de gouaille. Pour tous, amis et adversaires, il était Benoit, Benoit tout court ».**

Ses démêlés avec les flics et les jugeurs, les tours qu'il leur jouait établirent sa légende dans le Pas-de-Calais.

Broutchoux se montra toujours tolérant, ouvert, pas sectaire. Dans son journal, « l'Action Syndicale », il laissait s'exprimer tous les courants du syndicalisme et de l'anarchisme.

Mais à force d'éviter les chapelles, de refuser tout sectarisme, Benoit se retrouva le cul entre deux chaises. D'un côté, les syndicalistes révolutionnaires pontes de la C.G.T. lui reprochaient de refuser la neutralité syndicale, de l'autre les anars individualistes, scientistes et illégalistes lui avaient fait mesurer le fossé merdeux qui séparait leurs théories de la pratique. Benoit durcit alors sa position, il se proclama communiste révolutionnaire (pas au sens marxiste, plutôt dans l'esprit de Bakounine), partisan d'une avant-garde prolétarienne.

Après la révolution russe, faisant toujours preuve d'optimisme et d'ouverture, Broutchoux voulut concilier libertaires et bolchéviques, les déclarant « cousins ». La déception fut rude. Trop bonne pâte, Benoit se ramassa beigne sur beigne. Ça finira par le démolir complètement.

Au moral, Broutchoux était un curieux mélange de rigorisme révolutionnaire et de gouaille populaire. S'il ne cultivait pas l'austérité constipée de certains militants de la C.G.T., tel son collaborateur Dumoulin, Benoit était quand même empreint d'un certain moralisme. Autodidacte, il croyait aux vertus révolutionnaires de l'éducation pour le peuple. Anti-alcoolique, il ne buvait que du lait, du thé, et un peu de bière pour lutter contre « la dégénérescence de la race ». Néo-malthusien, il se bagarrait pour la limitation des naissances « au nom de l'hygiène, de la vraie morale, du mieux-être et de la liberté ».

Cela ne l'empêchait de conserver son côté folklo et brouillon, de composer son canard à la dernière minute, de loucher tous ses trains, d'écrire des poèmes un peu fleur bleue et de

signer ses papiers de pseudonymes croquignolet, tel « A. Serbe », « Adultérine » ou « C. Lexion ».

Avec son costard de velours élimé, il avait plutôt l'allure d'un peintre bohème que d'un prolo. Physiquement, c'était un petit homme trapu et costaud, la moustache pas très fournie sous un nez busqué, des yeux malins et perçants. Son logement, rue Emile Zola à Lens, était chichement meublé de caisses recouvertes de crétonne et de planches où s'entassaient une vaisselle hétéroclite et des monceaux de bouquins en pagaille. On y entraient comme dans un moulin ; un drôle de remue-ménage ! Benoit, toujours accueillant, et généreux tenait table ouverte pour les camarades de passage. Bagarreur, mais pas violent, un peu soupe-au-lait, Benoit se foutait facilement en rogne quand on l'agressait, mais il n'était pas rancunier, et pardonnait avec bonhomie à ses pires adversaires. Cela ne l'empêchait pas d'être toujours sur la brèche et de payer de sa personne dans les coups durs. Il devint un habitué des prisons et maisons d'arrêt du Nord.

C'est ce vrai héros populaire, sorte du Pied-Nickelé au service de la sociale, que nous avons voulu mettre en scène. Nous racontons son épopée telle qu'on aurait pu le faire de son vivant, en parodiant le ton et l'imagerie anarchiste de l'époque...

Ce bouquin n'est pas un monument pompeux de bronze et d'airain, mais un truc à la bonne franquette, pas très respectueux. Et aussi une leçon d'histoire pas chiant, un peu à l'emporte-pièce. Nous avons gommé certains côtés rasoirs de l'histoire syndicale, simplifié les tortueux cheminements des luttes de tendances, des scissions, des exclusions, bref tous ces pinaillages complètement assommants. A travers Broutchoux, on a essayé de faire revivre une époque qui a des tas de points communs avec la décennie qui vient de s'écouler. Entre 1900 et 1914, un grand mouvement social et révolutionnaire foirait en France, la C.G.T. virait de l'anarcho-syndicalisme le plus rouge au réformisme le plus mou ; l'espoir du Grand Soir et de la Sociale se barrait en couille, Clémenceau se bombardait premier flic de France et cognait à tout va ; les anars désabusés, après avoir expérimenté les communautés, le végétarisme, l'amour libre, la contraception, l'avortement et les écoles parallèles, se repliaient dans leur coquille ou viraient au nihilisme,



Broutchoux lisant « Germinal », le canard des anars d'Amiens.

brownings au poing comme les illégalistes de la bande à Bonnot. Et la Grande Guerre balaya tout dans un ouragan de sang et de boue.

En août 1914, à la veille du casse-pipe, Benoit envoya de prison une nouvelle à sa compagne Fernande Richir. C'est le texte le plus curieux, le plus intime qu'on possède de lui. Benoit était revenu de pas mal de trucs.

Malgré l'ironie, on sentait poindre l'amertume et les désillusions :

Le retour à l'improviste (aux partisans de l'amour libre)

Octave était un homme heureux. Il avait trente-trois ans, une occupation assez bien rétribuée, une santé parfaite, une femme adorable, une fillette de cinq ans qui faisait la joie de ses parents.

Octave était voyageur de commerce. Il faisait l'Est de la France pour la maison Dussaque et Cie, cuirs et peaux. Il avait du fixe et de la commission et gagnait l'un dans l'autre de quatre à cinq cents francs par mois. Il s'absentait pendant quelques jours, rarement plus d'une semaine. Le dimanche, il revenait toujours au logis goûter le bonheur familial. Il envoyait une lettre annonçant son retour, quelquefois un télé-

gramme. Sa femme Adèle et la petite Désirée venaient l'attendre à la gare.

Octave n'avait pas toujours été si heureux. Fils d'un paysan de la Touraine, il était venu à Paris au moment de la tourmente Dreyfusarde. Il s'était résolument rangé à gauche, ce qui lui valut de faire connaissance avec le Dépôt et de ne plus retrouver son emploi.

Comme toutes les âmes ardentes et généreuses, il évolua rapidement, trop rapidement. D'instinct méfiant contre la politique et les politiciens, il s'était d'abord voué au syndicalisme qu'il abandonna pour la philosophie de l'individualisme. Il fut pris comme un moucheur par une lumière. Les thèses mirabolantes, dissolvantes et décevantes, métamorphosèrent cet individu fort. D'altruiste il devint égoïste. Le travail salubre lui devint insupportable. Le gars fier devint ridicule, il laissa pousser ses cheveux comme un Aïnos et sortit pieds nus dans des sandales comme un carme déchaussé. Il tomba dans l'illégalisme qu'il prit pour un système alors que ça ne peut être qu'un pis-aller provisoire. Il devint scientifique, anti-syndicaliste, amour-libriste, mais resta brouillé avec les sciences, profita des avantages obtenus par le syndicalisme, et alla porter la désunion dans les ménages amis qui se disaient aussi partisans de l'amour libre.

Une opération malheureuse, dans laquelle se trouvait un moucheur, obligea Octave à s'éloigner de Paris pour éviter la police et peut-être le baigneur. Il connut les rigueurs et l'enseignement du trimard. Les réalités de la vie le ramenèrent à une conception moins théorique, moins burlesque, de l'existence.

Les chevaliers du code pénal, ignorant l'identité d'Octave, il fut sauvé. Il revint à Paris où, dans une vague université populaire il fit la connaissance d'Adèle. Le même garni les réunissait bientôt.

Puis vint la petite Désirée. Octave réfléchit. Il retourna à l'atelier. Il pensa à l'avenir, à sa compagne, à la gosse. Un accident du travail est si vite arrivé. Qu'importe une formalité de plus, si elle peut donner des avantages, alors que dans la société actuelle, on fait tant de simagrées sans profit ! La mairie du XV^e enregistrait un mariage de plus.

Un ancien copain de l'affaire Dreyfus et de la reprise individuelle, une espèce de rasta qui avait mal tourné, qui était tombé dans la franc-maçonnerie comme un rat famélique dans une cave bien garnie et qui était arrivé à faire du chantage dans le journalisme, décrocha une place de voyageur à Octave, non par affection mais par dandysme.

Octave était donc heureux autant qu'on peut l'être quand on revient d'un naufrage et qu'on a du plaisir à vivre.

Un vendredi soir, à l'hôtel d'un bourg de l'Aube, il écrivait à sa femme qu'il rentrerait le lendemain, qu'elle vienne le chercher avec la petite à la gare de l'Est à 18 heures.

Une auto s'arrêta pour prendre de l'essence. C'était celle d'un voyageur, d'un ami qui retournait.

— Monte avec moi, Octave. A minuit nous sommes à Paris.

Octave accepte. C'est trop tard pour envoyer un télégramme à sa femme, mais qu'importe elle aura l'agréable surprise du retour avancé et imprévu.

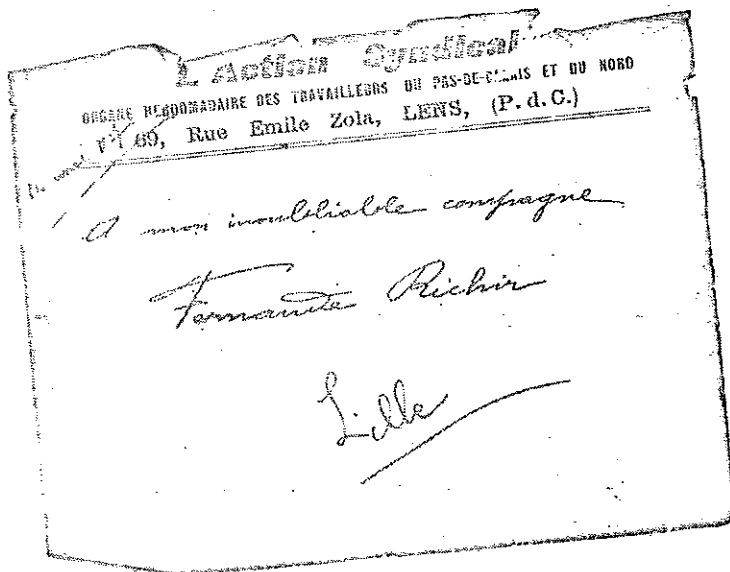
L'auto file... Les villages sont traversés comme des cerceaux de papier dans un cirque... La barrière... Un bock pour se rafraîchir et se quitter... Le métro... Le logis où reposent innocemment les deux créatures bien aimées.

Octave a sa clé pour entrer. Il le fait sans bruit. Malheur ! Quel tableau ! Un homme est là dans son lit, couché aux côtés de sa femme. Quelle déchirure au cœur ; Quel vide affreux dans l'âme ; Octave sent son Moi affreusement mutilé. Deux grandes forces l'agitent : la haine et la douleur. Cette dernière a le dessus. Il sanglote, il chancelle... Les amants se réveillent... L'intrus disparaît... L'infidèle implore... Octave pardonne... Ils restent ensemble pour la petite, mais leur bonheur est détruit. Le ménage n'est plus le paradis, c'est un enfer dont chacun est le satan de son conjoint. La vertu conjugale leur apparaît comme une impossibilité, l'amour libre comme une ivresse cruelle, Alors ?

Moralité : Evitons les retours à l'improviste !
Béthune, jeudi 6 août 1914 (1)

(1) Cette nouvelle est à rapprocher d'une lettre envoyée en 1917 par Victor Kilbatchiche à un camarade. Le futur Victor Serge de la révolution bolchévique fait allusion à l'équipée des illégalistes de la bande à Bonnot, à laquelle il fut mêlé malgré lui : « Il est vrai que j'ai supplié Rirette Maitrejean (sa compagne) de quitter « certains milieux » — les milieux où, de notre pensée, de notre lutte, de nos forces, on fait je ne sais quelles abominables choses. Ceux où j'ai vu des camarades se voler, se diffamer, se battre — à la manière des anthropoïdes, selon ton expression — se tromper, s'injurier, s'excommunier, se vendre les uns les autres, où j'ai vu l'amour libre devenir une chiennerie et tant de jeunes vaillances dégringoler par l'illégalisme dans la vie pègre puis dans les prisons.

Vues de loin, ces choses ont peut-être un certain caractère épique !!! De près, elles donnent la nausée. »

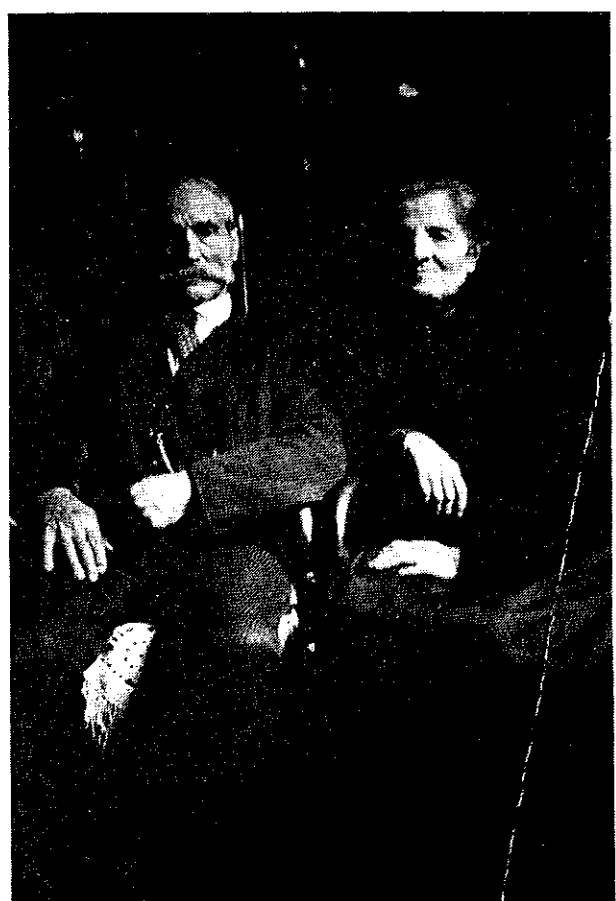


École d'Eschbore année 1891. Benoit Broutchoux

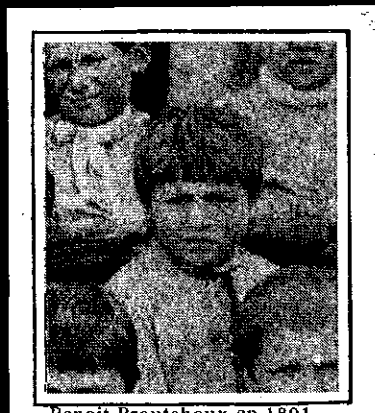


*Sébastien Broutchoux
Claire Broutchoux
Benjamin Broutchoux
Joseph Broutchoux
Louis Broutchoux
François Broutchoux
Henri Broutchoux
Marie Broutchoux
Anne Broutchoux
Marguerite Broutchoux
Thérèse Broutchoux
Antoinette Broutchoux
Cécile Broutchoux
Berthe Broutchoux
Juliette Broutchoux
Thérèse Broutchoux
Marie Broutchoux
Anne Broutchoux
Marguerite Broutchoux
Thérèse Broutchoux
Antoinette Broutchoux
Cécile Broutchoux
Berthe Broutchoux
Juliette Broutchoux*

Clément Van Nieuwenhove



Sébastien et Claire Broutchoux, les parents de Benoit.



Benoit Broutchoux en 1891.



Benoît et Fernande (à gauche) devant la propriété de Dumoulin, vers 1930.



Fernande Richir (collier de perles) avec des amis en 1929.

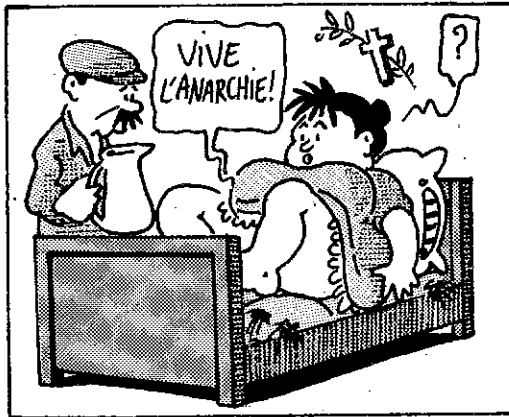


Fernande

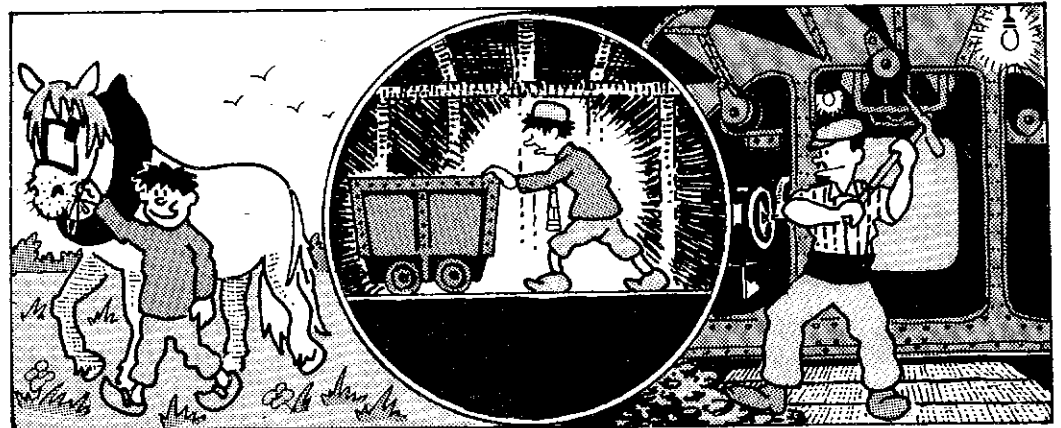


Fernande sur la tombe de Benoît, vers 1945.

LES PREMIERES BAGARRRES

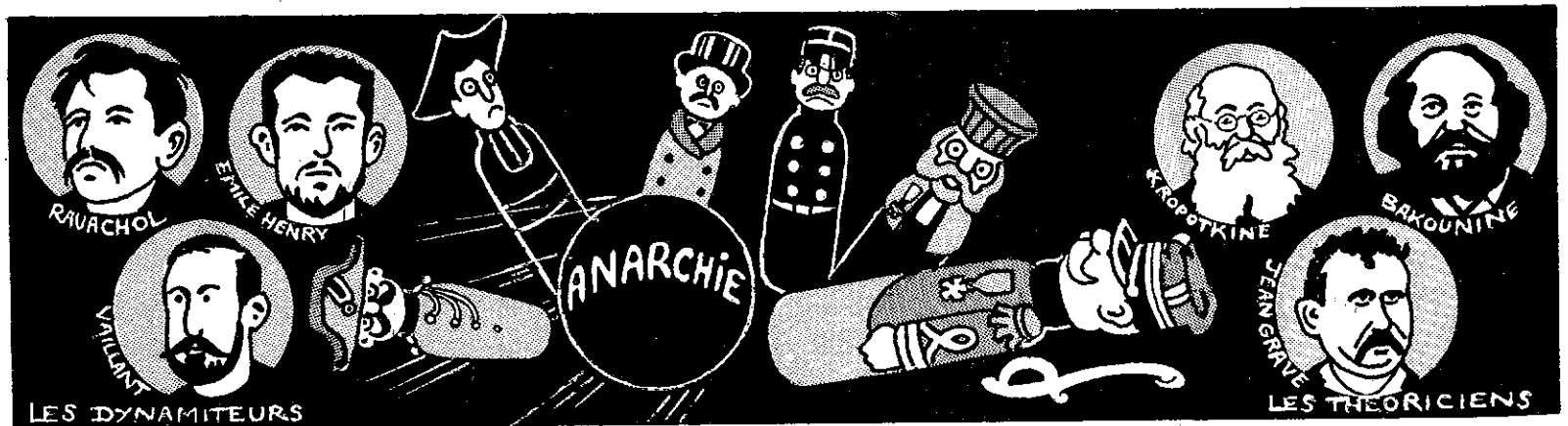


Essertenne, un petit patelin de Saône-et-Loire, pas loin de Montceau-les-Mines. C'est ici que naquit Benoît Broutchoux, le 7 novembre 1879. Son dabe, Sébastien Broutchoux, était métallo. Sa mère, Claire Lazareth, n'avait sans doute jamais entendu jacter du malthusianisme, car elle pondit huit marmots, dont



Benoît était l'aîné. Tout même, il commença à turbiner comme charretier dans une ferme. Puis il se retrouva galibot au fond des mines de la Compagnie de Blanzay, à Montceau. Boulot bougrement dégueulasse, et dangereux, avec ça : à 14 piges, Broutchoux s'esquinta une quille. Ça lui valut une invalidité de

15 %, et il ne remit plus jamais les arpions au fond. Deux ans plus tard, il quitta ses vieux pour aller trimarder au hasard des routes. Un beau jour de 1898, il débarqua sur le pavé de Pantruche. Là, il s'embaucha comme terrassier au chantier du métropolitain. C'est à cette époque qu'il commença à fréquenter les milieux



anars et syndicalistes. Le raffut des bombes des adeptes du «manuel du parfait petit dynamiteur» s'était tu depuis quelques années, et les compagnons anarchistes se tournaient vers un autre moyen de chambardement : la grève générale. Pour se bagarrer contre les bouffe-galette, les singes,

les patrons et tous les vampires capitalistes qui sucent le sang des pue-la-sueur, les prolos commençaient à se grouper en syndicats. La Fédération des Bourses était née en 1892, et la Confédération Générale du Travail s'était formée trois piges plus tard. Les anarchistes, sous l'impulsion de zigues comme Fernand Pelloutier,

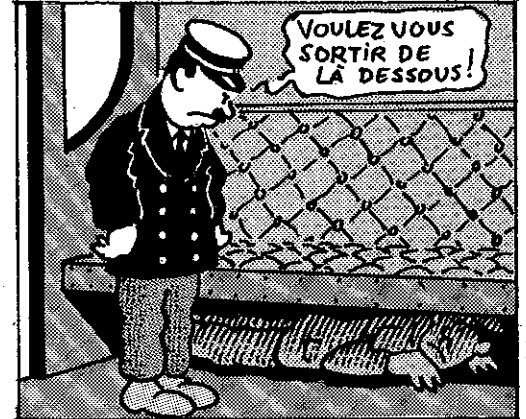
étaient venus y mettre leur grain de sel : pas question de laisser les sociaux réformistes foutre leurs sales patates sur le mouvement syndicaliste ! Les bons bougres prirent bêtez d'influence dans les bourses du travail. En 1897, au congrès de la C.G.T. à Toulouse, Emile Pouget, le «gniaff journaliste» du célèbre «Père Pei-



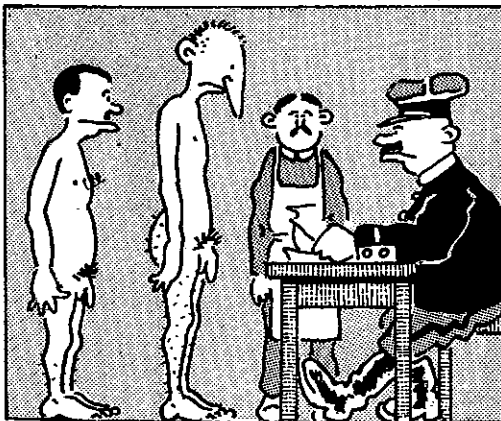
nard», fit adopter le sabotage et le boycottage comme arme contre les patrons. Dans les bistrotts, après le turbin, ça jactait ferme, et les idées faisaient leur chemin. Broutchoux, tout frais débarqué de son Charolais natal, ouvrait grand ses esgourdes, et bouquinait toutes les brochures liber-



taires qui lui tombaient sous la main. Il ne tarda pas à en pincer bougrement pour l'anarcho-syndicalisme. Pendant son séjour à Paname, il milita au syndicat des terrassiers-puisatiers-mineurs, et torcha quelques articles pas piqués des vers pour un caneton anar; «le Chemineau». Le 28 avril 1898, il écopa de sa première



condamnation - 50 F d'amende pour infraction au règlement des chemins de fer -. Notre aminche, en bon partisan de la «reprise individuelle», avait en effet l'habitude impénitente de brûler le dur. Six mois plus tard, il fut conduit au violon pour «cris séditieux»... ça aussi, ça allait devenir une habitude !



Au printemps 1900, Broutchoux revint traîner ses galoches à Montceau-les-Mines. En effet il avait décroché le numéro 115 du tirage au sort de la conscription et il devait passer devant le conseil de révision. En attendant son départ au régiment, notre aminche décida de rester dans le coïnceto pour faire de la pro-

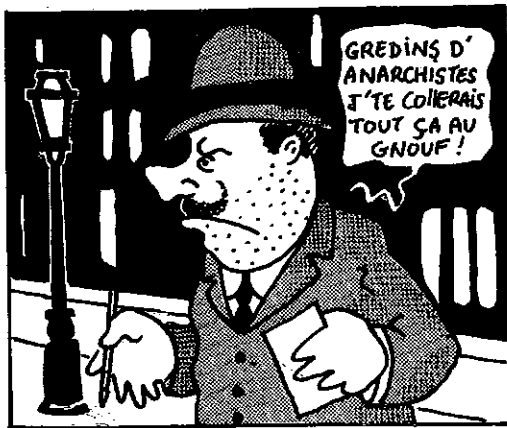


pagande anar. Il se fit remarquer le 19 mai dans une réunion publique organisée par la jeunesse socialiste de Montceau. Benoît prit le crachoir, et le garda un bon bout de temps : il exposa ses idées libertaires, et expliqua que les parlementaires socialisses étaient des jean-foutre, qui promettaient la lune au populo pour

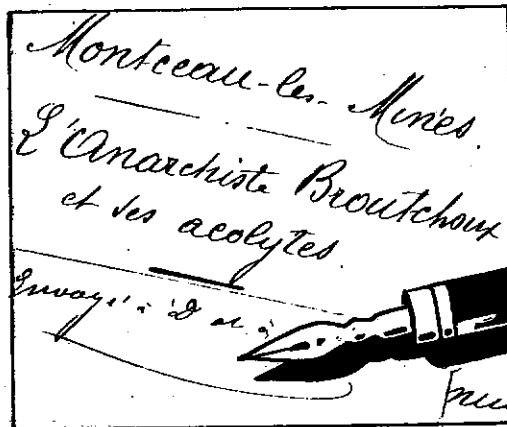


mieux se goberger sur son dos, kif-kif les patrons. Evidemment, ses propos ne bottaient pas bézef les sociaux présents, qui se mirent à faire un potin du diable. Mais Broutchoux avait conquis une partie de l'auditoire, et de bons bougres couvrirent les éclats des sociaux à l'eau de rose en gueulant à plein poumons :

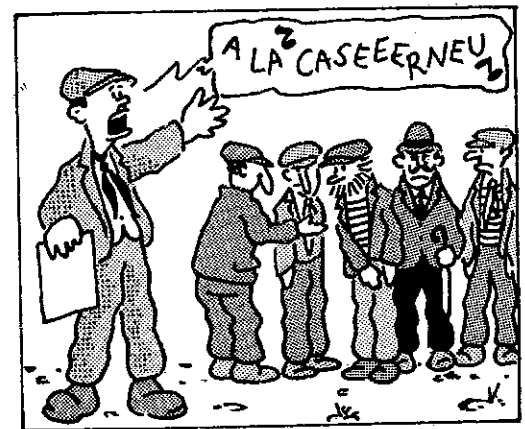
UN GNON AU COMMISSAIRE



«Vive l'Anarchie, Vive les libertaires !». Notre aminche faisait du chouette turbin, et bientôt se forma à Montceau une «Bibliothèque d'éducation libertaire et sociale». Toutes ces activités avaient mis les flics sur le qui-vive. Müller, le Commissaire Spécial de Chalon-sur-Saône, rédigea une floppée de rapports sur «le mouve-



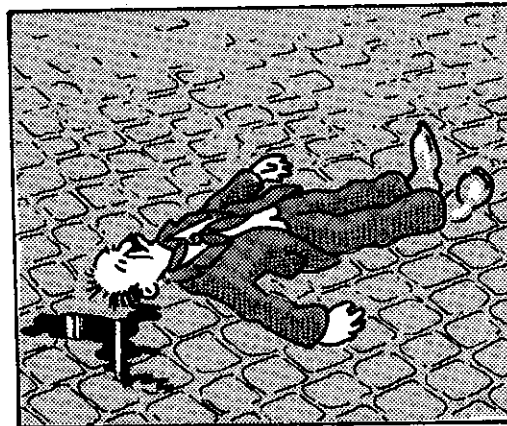
ment anarchiste à Montceau-les-Mines» où il notait : «Broutchoux est en train de fonder à Montceau un groupe anarchiste qui compte déjà d'assez nombreux adeptes, des jeunes voyous brailleurs, des imbéciles et des hommes mauvais sujets, repris de justice bons à tout faire, la lie de Montceau (...). Broutchoux est très



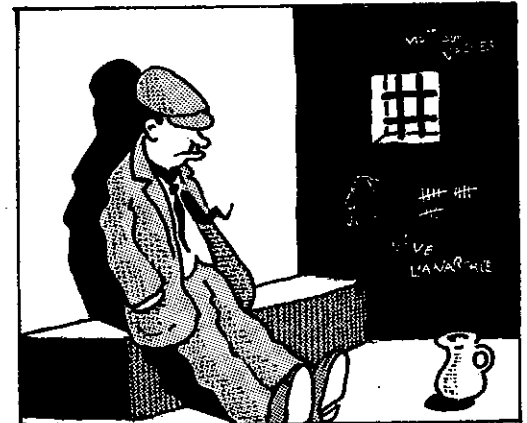
intelligent, paraît-il. Il a bonne langue, la réplique aisée et ne se laisse pas facilement démonter». Benoît, qui n'avait plus de boulot, se mit à composer des chansons anars et antimilitaristes. En compagnie de deux poteaux, il les chantait et les vendait deux sous la pièce sur les marchés. Cependant, dans le coin



du Creusot, les métallos avaient lâché le turbin depuis fin avril. René Viviani, socialo réformiste et futur Ministre du Travail, était venu arbitrer le conflit et prônait la reprise du boulot. Au cours d'un metinge devant 8000 protos, Broutchoux se paya la fiolle de Viviani et fit décider la poursuite de la grève.



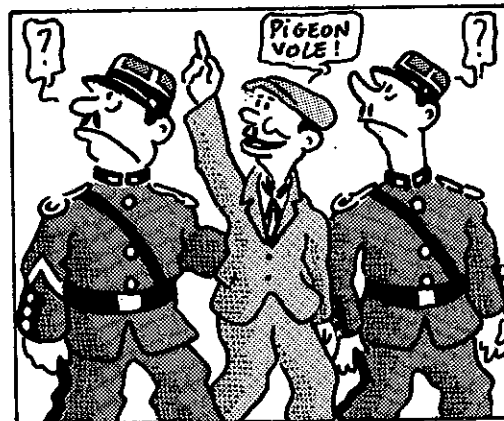
Le 2 juin, les métallos vinrent manifester à Chalon-sur-Saône. De Joly, le préfet de police, fit tirer sur le populo ; le gréviste Brouillard resta sur le carreau. Aux obsèques de celui-ci, Broutchoux prononça un violent discours. Les sergots lui mirent la main au colbac, et une information judiciaire fut ouverte contre



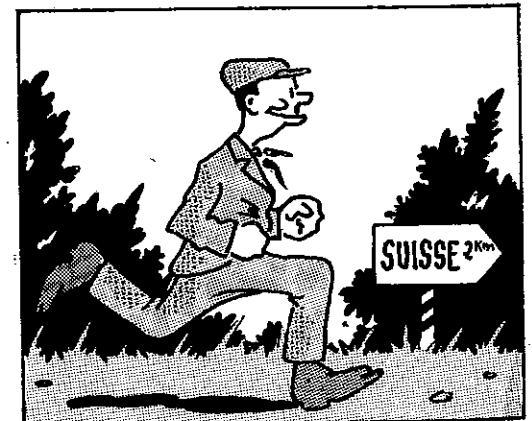
cézigue pour «excitation au meurtre et au pillage, injures à l'armée, paroles outrageantes au gouvernement parlementaire», rien que ça ! Broutchoux se retrouva derrière les barreaux de la maison d'arrêt de Chalon. Quand il sortit de taule, au mois de juillet, les bons bougres de la «Bibliothèque d'édu-



cation libertaire» organisèrent une bath ribouldingue ! Quelques semaines plus tard, Benoît cassa la margoulette à Müller, le Commissaire Spécial de police, qui commençait à lui courir sur le haricot avec sa manie de lui coller au derche. Le tribunal de Chalon lui colla 6 mois de prison et deux ans d'interdiction de séjour,



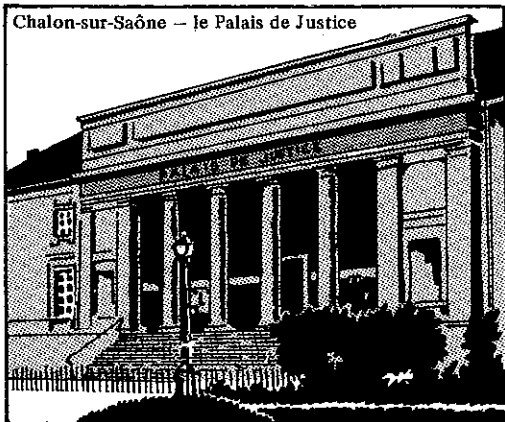
condamnation par défaut d'ailleurs, car notre aminche s'était esbigné sans demander son reste. Il se fit tout de même pincer par la maréchaussée en octobre, à Montceau. Mais Benoît était un mariolle, et à la première occase, il faussa compagnie aux pandores. Il calta en Suisse avec une bande de poteaux. Notre aminche



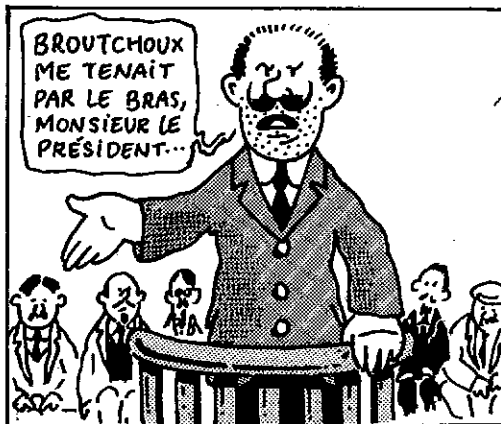
avait besoin d'un faux blaze, et il se souvint que le préfet de police de Saône-et-Loire se nommait De Joly. Va pour Dejoly, mais en un seul mot ! Benoît ne resta pas longtemps chez les Helvètes. L'annonce d'une amnistie lui fit repasser imprudemment la frontière, comme un lapin qui met le nez hors du terrier, croyant

CHEZ LES TRAINEURS DE SABRE

Chalon-sur-Saône — le Palais de Justice



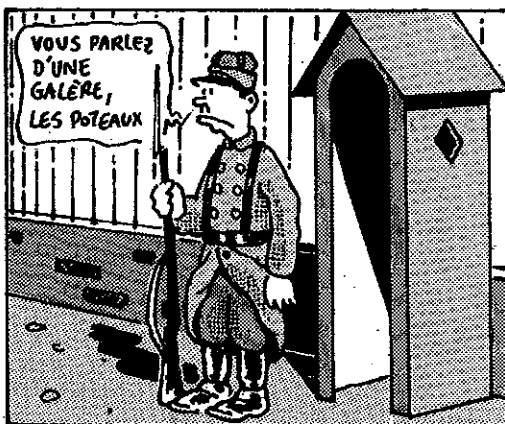
les chasseurs esbignés. Manque de pot, à peine rentré au pays, les gendarmes lui passèrent les cadènes, l'amnistie ne s'appliquant pas au cas de cézigue. En décembre, il fut condamné pour «outrage à la gendarmerie» et début 1901, il se retrouva devant les juges pour répondre du gnon flanqué au Commissaire Spécial. Le



lardu vint à la barre faire le récit de la bigorne : «Broutchoux me tenait par les bras» déclara-t-il. «Ce n'est pas vrai, gouailla Broutchoux, je le tenais par les oreilles...». Or Broutchoux était de petite taille, et le commissaire, une grande brute, mesurait près de deux mètres ! «N'aggravez pas votre cas en vous moquant



du tribunal» gronda le président. Et Benoît, pas démonté pour autant, d'insister, à la grande joie de l'assistance : «Pardon, c'est la stricte vérité... !»: Défendu par Aristide Briand, ses deux condamnations furent confondues en quatre mois de cabane. Broutchoux était donc à l'ombre lorsque éclata la grande



grève des mineurs de Montceau, qui devait durer 107 jours. Quand il sortit de taule, ce fut pour être illico incorporé à l'armée. Notre aminche passa directo des griffes des chats-fourrés et des matons dans celles des traîneurs de sabre. Il en aurait fallu davantage pour freiner son ardeur révolutionnaire, et Benoît risqua



plus d'une fois Biribi. Un matin son régiment partit pour Reims défilé devant le Czar des Ruskoffs venu serrer la louche à Emile Loubet. Arrivé devant Reims, Benoît quitta les rangs et refusa d'avancer. C'est pour le coup que les gradés tirèrent une drôle de trombine ! «Vous savez



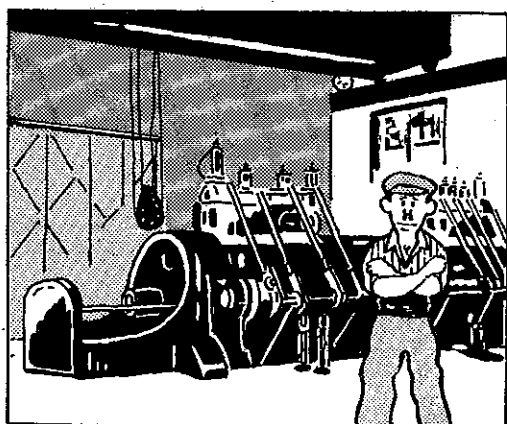
ce que vous risquez !» menacèrent-ils, Broutchoux se bidonna : «Je ne risque rien», qu'il leur bonnit et peignard il tira de sa tunique un arrêté d'interdiction de séjour !
- Je n'ai pas le droit d'entrer dans Reims !
- Mais vous n'êtes plus civil, vous êtes militaire !



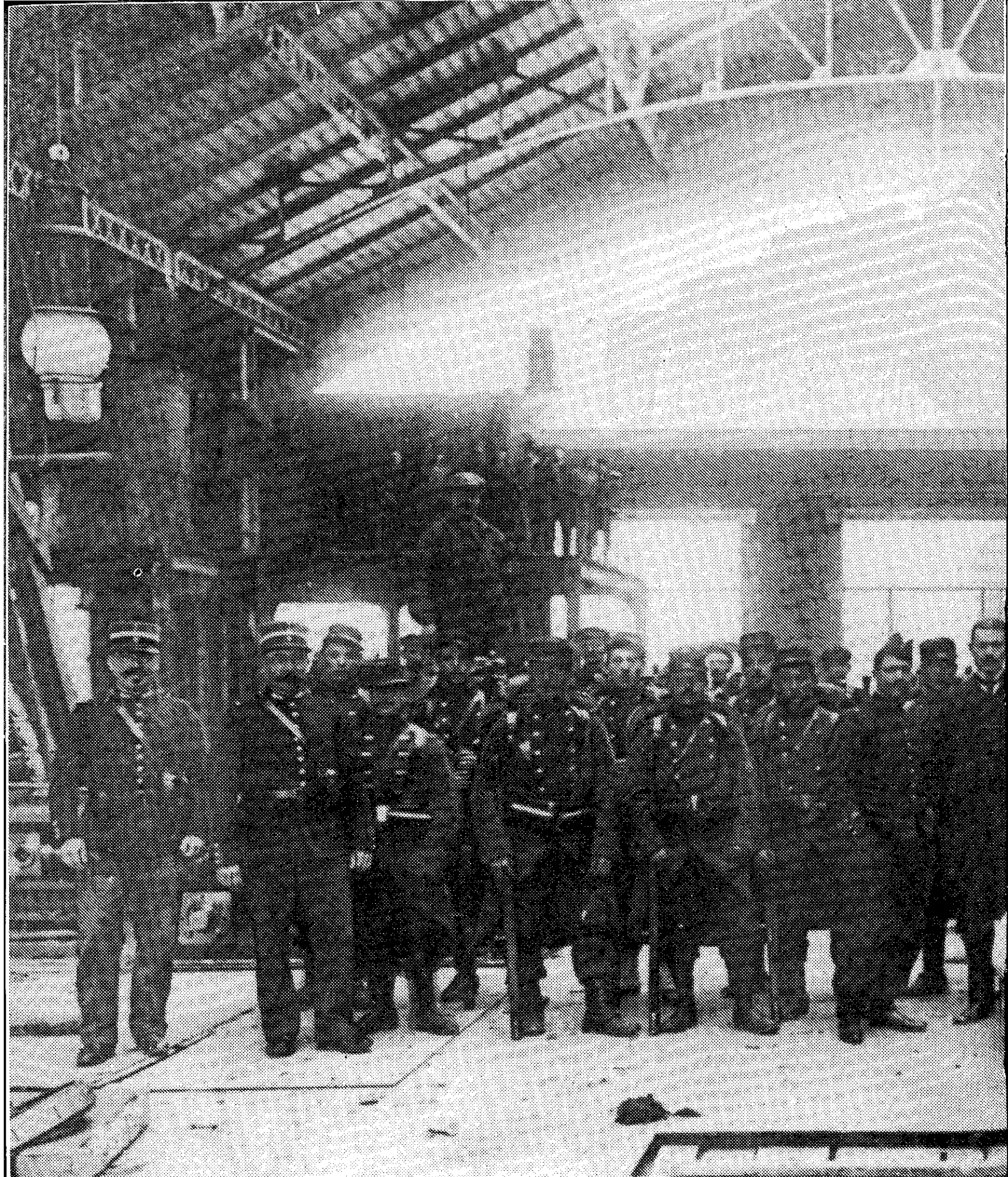
- J'm'en fiche, je ne veux pas coucher en taule. Il y coucha quand même, mais au gnout militaire. A sa sortie du régiment, en novembre 1901, avec une poignée de compagnons, il poussa jusqu'au Pas-de-Calais, le seul bassin minier qui ne lui fût pas interdit. Ils se pointèrent donc à Auchel, où se trouvait déjà un



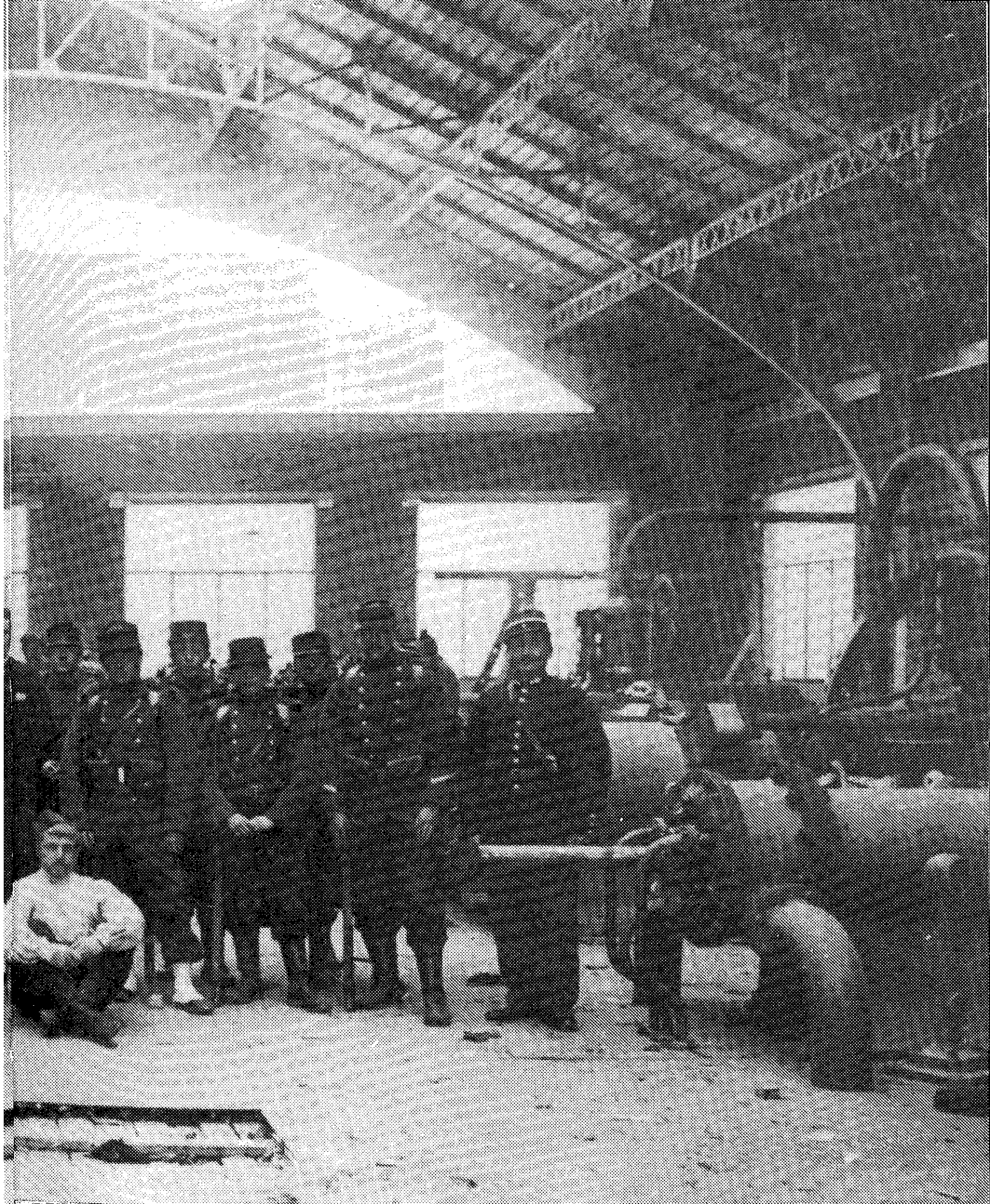
groupe de révoqués de la Compagnie de Blanzay, qui turbinait aux mines de Marles. Un aminche de Broutchoux, Simon Delorme, lui prêta ses fafiots. Sous ce faux blaze, Benoît se fit embaucher comme terrassier aux chemins de fer de Béthune. Il vivait désormais avec une compagne, Fernande Richir, une



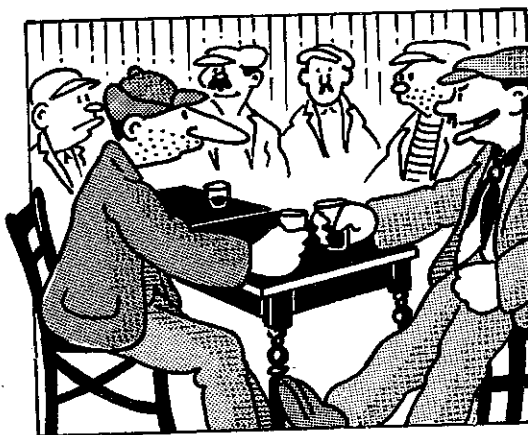
anar originaire de l'Oise. Ils vinrent tous deux s'installer à Lens, et là, Benoît trouva du turbin aux fours à coke de la fosse 8. Et c'est maintenant que vont vraiment commencer ses aventures, car tout ce qu'on vous a conté jusqu'ici, ce n'est que roupie de sansonnet et pipi d'aristo à côté de ce qui va suivre !



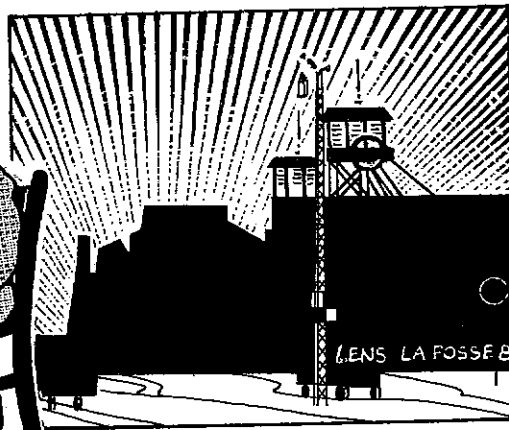
Grève de 1902. la troupe occupé le carreau des mines.



BASLY- LA-JAUNISSE



En 1902, il y avait à Lens, rue Gambetta, un café dont le taulier se nommait Norange. Ce zigue là était le leader local du Parti Ouvrier Français de Jules Guesde. Dans son estaminet, entre force chopes de bière et canons de rouge, les bons bougres jactaient de la sociale, et collectivistes d'un côté, anarchos de l'autre,



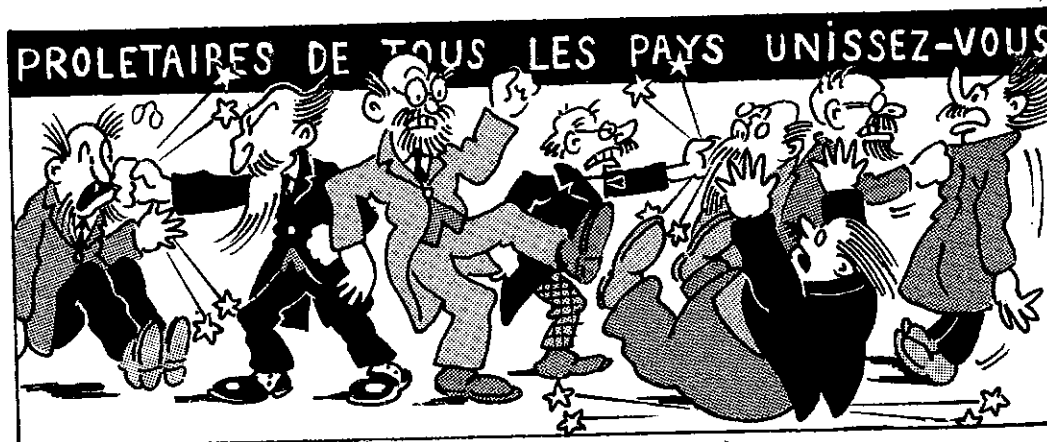
s'engueulaient à qui mieux mieux. Parmi les habitués se trouvait bien entendu notre amiche Broutchoux, qui était alors délégué à la fosse 8 où il turbinait toujours aux fours à coke. Lui et ses poteaux de Montceau-les-Mines avaient acquis une réputation époustouflante, vu qu'à Montceau



les mineurs s'étaient appuyés de sacrées grèves, et ne perdaient pas leurs légumes dès que les cognes rappliquaient. Dans le Pas-de-Calais, y'avait plus eu l'erche de bagarre depuis un bout de temps, et les gros coups durs remontaient à 1893 et 1884, date de la grève d'Anzin qu' Emile Zola a pris pour modèle de son



bouquin «Germinal». Les plus combatifs, ceux qui avaient du cœur aux tripes et qui en voulaient, se rongeaient les pognes d'impatience. Faut dire qu'Emile Basly, le président du syndicat des mineurs du Pas-de-Calais et député-maire de Lens, était un mollasson de première, un jean-foutre qui chiait

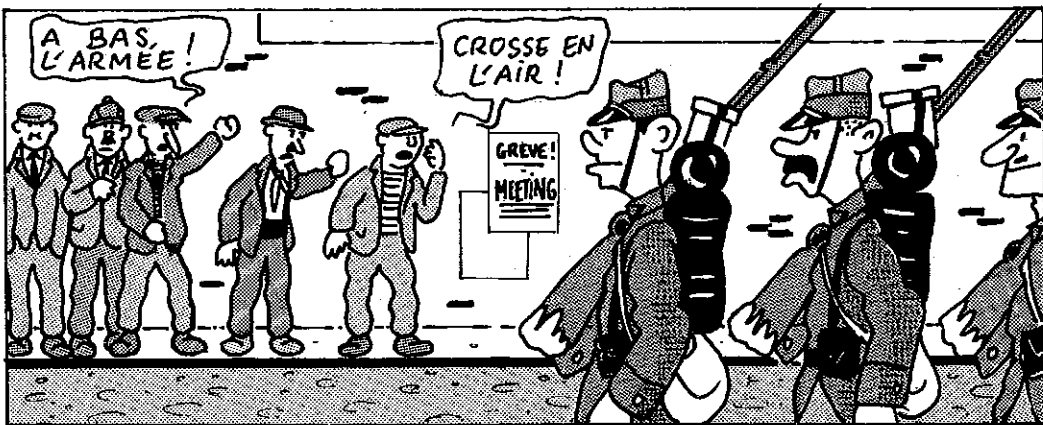


dans son bénard dès qu'on causait de grève. Il était d'ailleurs cul et chemise avec Millerand, ministre du bloc républicain dont le socialisme foutait le camp en eau de boudin. C'est dire si les bons bougres de Lens étaient gâtés avec un emmanché pareil ! Mais il serait temps d'éclairer votre lanterne sur tout le

sacré fourbi de politiccailleterie qui régnait alors. A l'époque dont on vous cause, les sociaux étaient divisés en tout un tas de cliques qui se chamaillaient et se bouffaient le nez tant qu'elles pouvaient. L'un de ces groupes était le P.O.F. de Jules Guesde, pisse-froid à lorgnons, partisan du collectivisme étatique de Karl

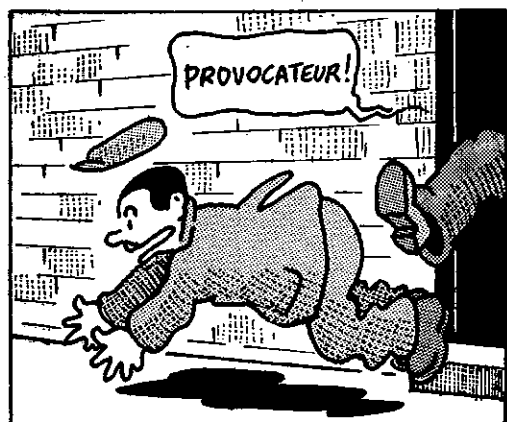


Marx, cul-pincé notoire. Le P.O.F. était rudement bien implanté dans le Nord, à Lille et Roubaix, et guignait d'un œil concupiscent le Pas-de-Calais où se visaient les socialos réformistes du style Basly. Les guesdistes faisaient donc tout leur possible pour fiche des bâtons dans les pattes du syndicat des mineurs que



Basly contrôlait. Voilà où en était la situation à l'automne 1902. C'est alors qu'une grève, visant à obtenir la journée de huit plombs, éclata dans le bassin minier, malgré toutes les tentatives de ce rien-dans-la-culotte de Basly pour la faire foirer. La grève débuta le 9 octobre, et en 10 jours, toucha soixante-dix-sept

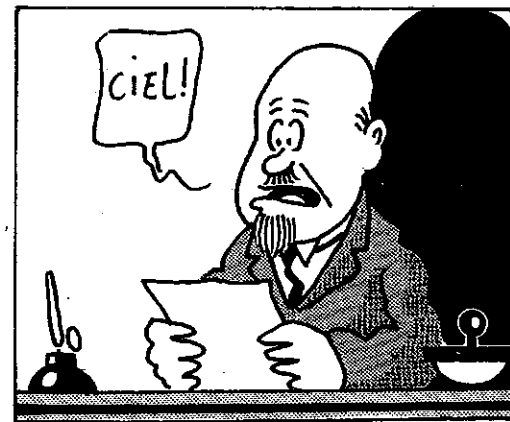
compagnies. Cent mille mineurs lâchèrent le turbin. Benoît Broutchoux, on s'en doute, ne resta pas planté comme un poireau, les deux poignes dans les poches. Et comme ce lavedu de Basly faisait tout pour arrondir les angles avec les singes des compagnies, Broutchoux alla porter la contradiction dans une de ses confé-



rences, à Carvin. Mais il n'eut guère le temps de se payer la fiole de Basly-la-jaunisse, car les baslycots (c'est ainsi qu'on appelait les partisans de l'autre vendu) lui tombèrent dessus à bras raccourcis, et le sortirent en lui bottant l'arrière-train. Ces cochons-là auraient même fait un mauvais parti à notre aminche,

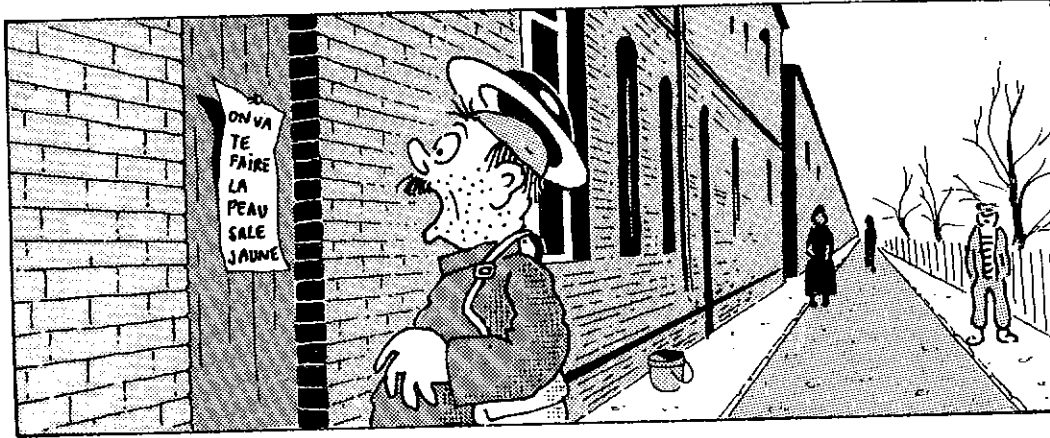


si les cognes n'étaient pas intervenus. C'était bien la première fois que Broutchoux se tirait d'un mauvais pas grâce aux flics ! Ces derniers allaient d'ailleurs bien vite revenir sur leurs bons sentiments... En effet, quelques jours plus tard, Benoît se fit cravater par les bourres pour « at-



teinte à la liberté du travail». «Liberté du travail» mon derche, bande de jean-foutre, liberté de se faire exploiter, oui-da ! Un qui fut bien épaté, ce fut le procureur de Béthune, quand on lui amena Benoît. Voilà ce qu'il écrivit au Préfet, le 18 novembre 1902 : «L'individu condamné sous le nom de Delorme est réellement

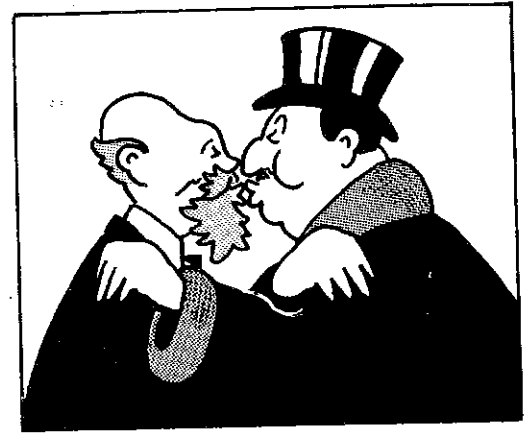
A BAS LES VENDUS



le nommé Broutchoux, anarchiste connu, celui-ci vient de l'avouer lui-même à l'instant...».

Notre aminche se ramassa donc, en plus de 40 jours de trou pour les faits qui lui étaient reprochés, 3 mois pour usurpation d'identité ! On le colla à la prison de Béthune, qui allait quasiment devenir sa rési-

dence secondaire au cours des années suivantes ! Pendant ce temps, la grève se barrait en couille, sabotée par Basly qui négociait avec les patrons. Certains mineurs en avait gros sur la patate, témoin cette affiche placardée sur la lourde d'un délégué baslycot, à Harnes. « Tu es encore plus rouffion que nous, Virel,



tu va gagner 7 francs à la fosse pendant que nous mourrons de faim. On te cassera la gueule. Tu peux le dire à ton fainéant de Basly», ou encore celle-ci : « Les compagnies ont donné 20.000 francs au syndicat et à Basly pour nous trahir. A bas les vendus ! ». A cette époque, la C.G.T., renforcée par sa fusion avec

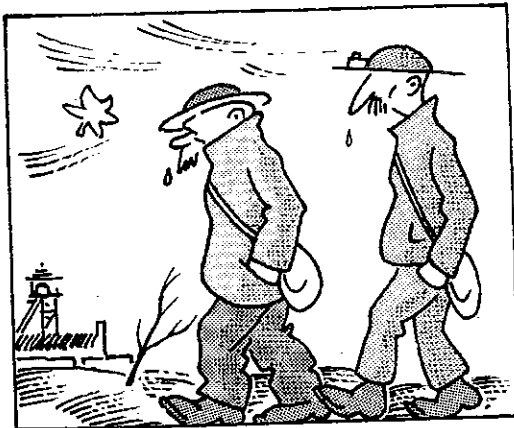


la Fédération des Bourses, était un syndicat révolutionnaire qui se méfiait autant des partis politiques et des sociaux réformistes que de l'état et du capital. C'est dans cet esprit qu'elle commença à faire de la propagande dans le bassin minier. C'est alors que les guesdistes décidèrent de fonder la



Fédération syndicale des mineurs du Pas-de-Calais, qui rallierait tous ceux que Basly faisait gerber. Ce « Jeune Syndicat » (comme on l'appela par opposition au « Vieux Syndicat » de Basly) tint son premier congrès le 25 janvier 1903. Au départ, c'était surtout une combine du P.O.F. qui

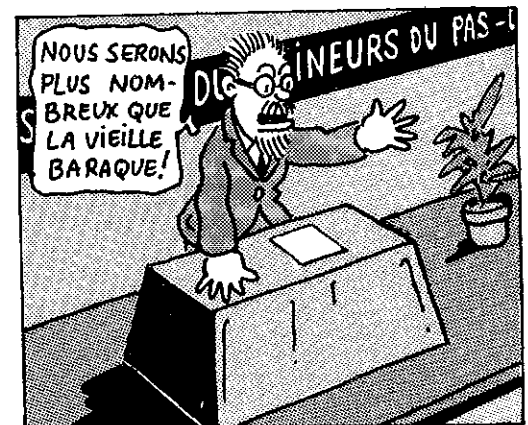
s'était ramassé une veste aux élections de 1902 dans le Pas-de-Calais, et qui comptait désormais se bagarrer sur le plan syndical pour s'implanter sur le bassin. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que Broutchoux et les anars allaient lui raffler la direction du « Jeune Syndicat », et couillonner guédistes et baslycots...



L'année 1903 pointait le bout de sa tronche. Les mineurs du Pas-de-Calais en tiraient plutôt une sale. Après la grande foirade de la grève générale de 1902, y'avait pas de quoi se boyauter. Le « Jeune Syndicat » qui venait de se créer pour faire la nique au « Vieux » ne ramassait pas l'herbe d'adhésions. Car si pas mal de mineurs écœurés s'étaient cassés du « Vieux



Syndicat », ils n'en avaient pas pour autant rappliqué à toutes pompes dans les rangs du « Jeune ». Foutre non. Pourtant ce dernier n'était pas maqué par les notables comme le « Vieux Syndicat », qui faisait le tapin pour les deux députés sociaux réformistes de Lens et de Liévin, Basly-les-foies et ce gros phoque huileux de



Lamendin. Le premier secrétaire du « Jeune Syndicat », Goudemetz, guesdiste déclaré, avait défini son organisation comac : « Un nouveau syndicat dont les élus seraient écartés » et avait ajouté, histoire de se remonter le moral : « Nous avons la prétention d'être plus nombreux qu'à la vieille baraque ». Ce ne fut pas le raz-de-ma rée, mais au début, il y eut tout de même

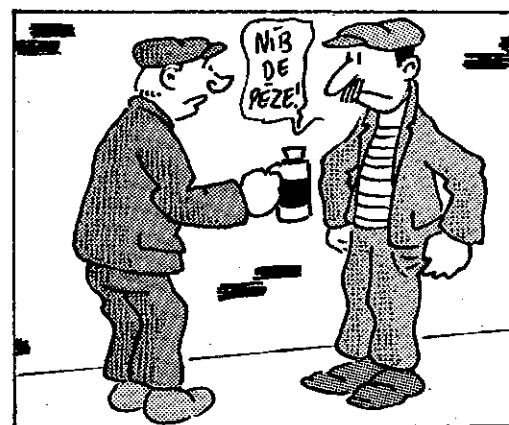
UN CHOUETTE CANARD



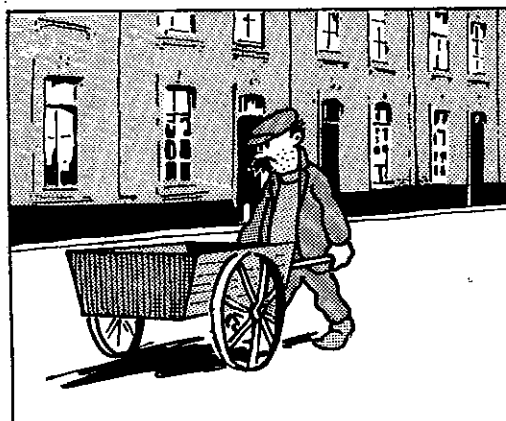
Casimir Beugnet devant son estaminet.

840 adhérents, et par la suite 350 à 400 zigueurs cotisant régulièrement, répartis en 13 sections. Ce n'était pas bezef, mais de son côté, le «Vieux Syndicat» était tout aussi déplumé. Pourtant il trouvait les moyens de se payer deux permanents, avec le reliquat de galette ramassée lors des grèves antérieures. Les deux caves en question avaient pour blaze Florent

Evrard, secrétaire, «un bœuf au travail» selon Monatte, et Casimir Beugnet «chargé d'intervenir dans toutes les réunions difficiles». Faut dire que Basly, quand il tenait un métingue, ne cassait pas la baraque : il ramassait même de tels bides qu'il devait raccoler, pour faire la salle, les employés de la ville de Lens ! Au Jeune Syndicat, par contre, la caisse était aussi



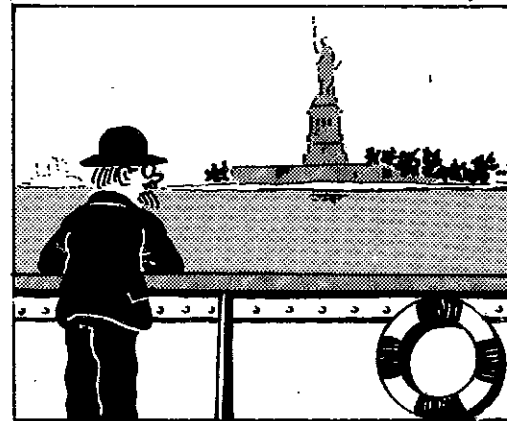
vide que le crâne d'un pandore, et il n'était pas question de payer des permanents. Ses dirigeants étaient d'ailleurs dans une déche noire, tous ayant été foutus à la porte des mines par les Compagnies. Ils vivotaient plus ou moins, faisant trente-six métiers, toujours à tirer le diable par la queue. Pierre Monatte, militant de la C.G.T., en jacte dans ses souvenirs :



«Le secrétaire Phalempin, de Fouquières-les-Lens, un renvoyé de 1902 gagnait sa vie en vendant du poisson par tous les temps de coron en coron. Quand il avait remis sa baladeuse, il enfourchait sa bicyclette et venait à Lens s'occuper du syndicat. Le trésorier, Augustin Dehay, un autre renvoyé, avait trouvé du travail comme vendeur de journaux. A quelques uns,

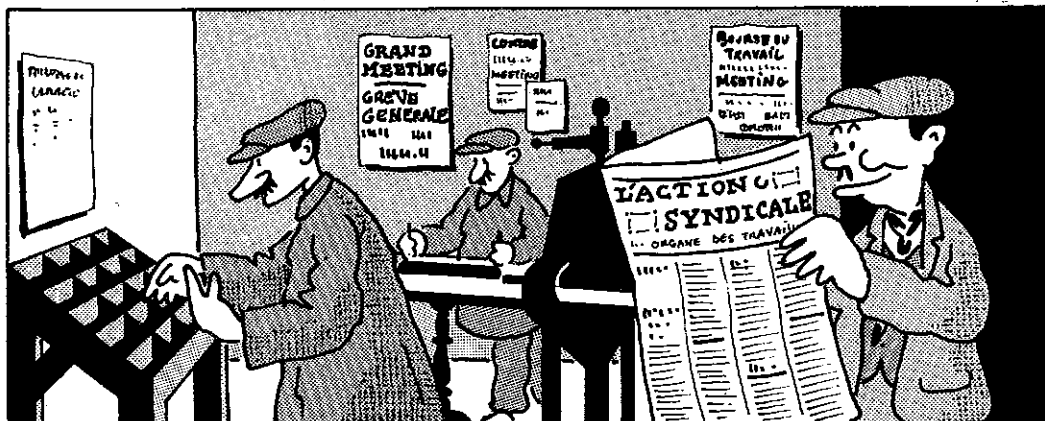


ils avaient été embauchés par le quotidien d'information de Lille, «le Grand Echo du Nord», dont la vente dépassait très sensiblement dans le bassin celle du «Réveil du Nord», le quotidien lillois auquel collaborait Basly». Mais la mouise s'aggravait, et les principaux guesdistes du Pas-de-Calais, Goudemetz en tête, mirent les bouts



et se tirèrent aux Etats-Unis, histoire de faire fortune, au début de l'année suivante.

Et notre aminche Benoît Broutchoux, qu'est-ce qu'il maquillait, dans tout ça ? Sorti de taule à l'aube de 1903, il était un peu plus verni que ses poteaux. En effet, le Jeune Syndicat n'avait eu jusqu'alors que les colonnes de la «Voix du Peuple», organe de la C.G.T.,



ou celles du «Travailleur», caneton du P.O.F., pour y caser sa prose. Mais il venait de se créer à Lens le «Réveil Syndical» hebdo dont la rédaction comprenait des guesdistes, des syndicalistes révolutionnaires, et des anarchos. Benoît en était l'unique permanent, et bien souvent le principal rédacteur. Autant dire que c'est lui qui

donnait le ton. Le premier numéro du Réveil paru le 27 avril 1903. Il devait boire la tasse le 10 janvier 1904 «sous une avalanche de papier timbré», selon le mot de Broutchoux. Qu'à cela ne tienne, il fut illico remplacé par «L'Action Syndicale», le 17 janvier. Ce caneton se bombardait : «Anti-clérical, anti-militariste, anti-



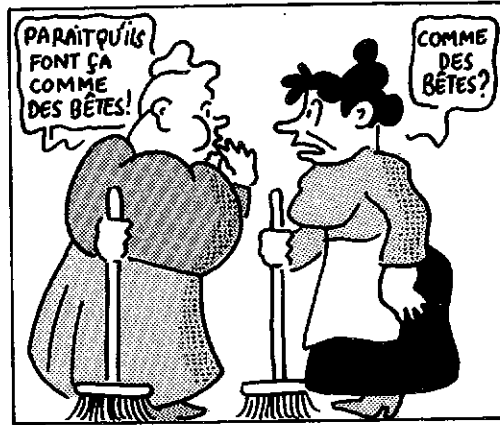
capitaliste, anti-fumiste et grève généraliste». Fumiste, ça visait les baslycots.

En 1903, Benoît était retourné en cabane pour «tapage nocturne et outrages au juge de paix» tout ça pour un peu de boucan à l'occasion de l'anniversaire de la Commune, que cette andouille de Basly avait interdit de fêter à Lens.

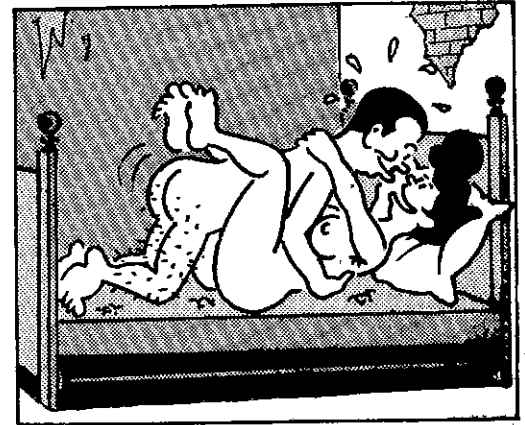
OUTRAGE AUX MŒURS



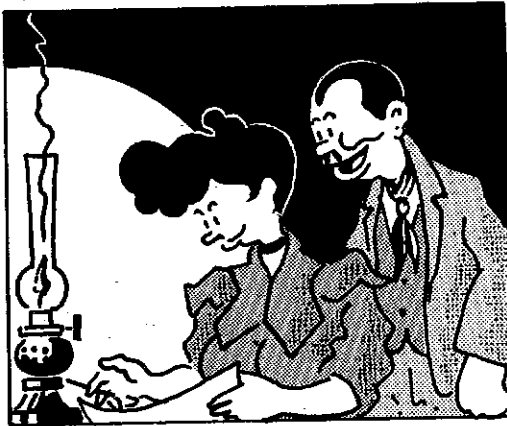
Notre aminche allait encore se taper de la taule l'année suivante, suite à une affaire plutôt croquignollette. Il faut tout d'abord vous dire qu'en ce temps-là, les anars étaient déjà de fervents prosélytes de l'amour libre et de la révolution sexuelle. Emma Goldman, la célèbre anarchiste américaine, avait montré la voie. Et les bons bougres essayaient de la suivre. Paul Paillette, chanson-



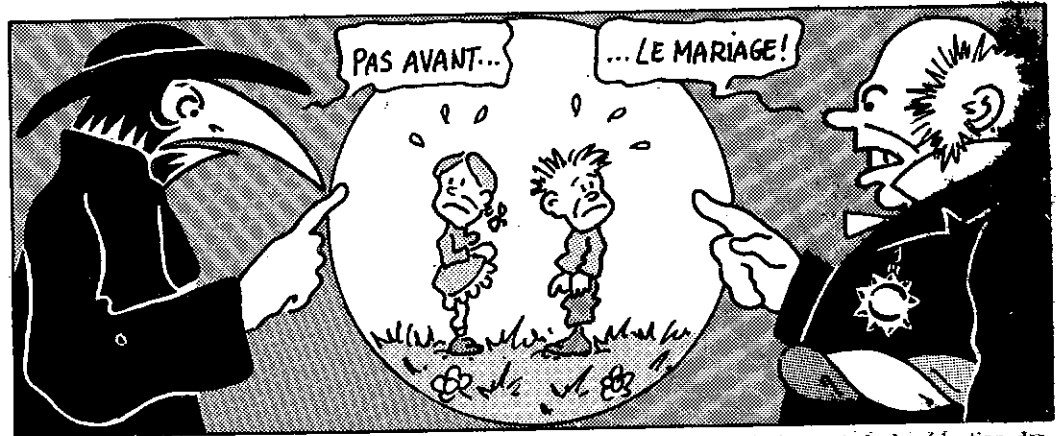
nier anar, plaisantait sur le sujet :
 (...) En supposant qu'j'aurais une femme
 Qui s'frait s'couer par un autr'garçon,
 S'en suivrait, d'après leur programme,
 Qu'faudrait pas qu'all'passe à chausson ?
 Au lieu d'y filer une'mandale,
 J'y dirais : «Ma fille, tu fais bien



Si ça te plaît». En v'la d'la morale ! (...) Sur la fiche de police de Broutchoux, on pouvait lire «se livre-t-il à la débauche et au libertinage ?» et un flic besogneux avait répondu : «Un peu au libertinage...». Benoît créchait alors 69 rue Emile Zola à Lens (plus tard, il déménagera au numéro 1 de la même rue). Il vivait toujours avec Fet-

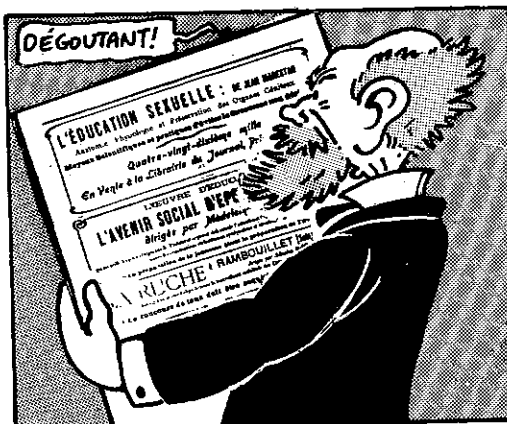


nande, dont il ne se séparera jamais. Broutchoux en pinçait bougrement pour sa compagne, témoin les poèmes qu'il lui dédiait. Dans «l'Action Syndicale», Benoît et Fernande se fendaient de chouettes papiers : «Ce devrait donc être très naturel de voir les filles et les garçons ayant atteint l'âge de la liberté se donner librement les uns aux autres. Et bien non ! Pour être



convenable aux yeux du monde, il est défendu de forniquer sans demander la permission à un curé qui a fait vœu de chasteté et à un maire qui prend ses électeurs pour des bêtes à cornes». La pilule n'existait pas encore, mais les anars faisaient propagande pour l'avortement et les moyens contraceptifs du bord. Les bons bougres était aussi parti-

sans du néo-malthusianisme et de la réduction des naissances à la portion congrue : «Pour ne pas être trop sous la coupe patronale, il faut éviter d'avoir une famille nombreuse». Basly, qui ne perdait pas une occasion de débiter Broutchoux, s'empressa de prendre la plume pour jouer les père-la-pudeur dans le «Réveil du Nord» :



«Un homme qui n'est ni un mineur, ni un citoyen, ni un honnête homme... Une feuille publiée par un repris de Justice, où les représentants des ouvriers sont traités de charlatans, où les femmes sont traitées de filles publiques, où l'on fait des cours d'avortement et où les compagnies seules sont respectées pour des raisons que l'on devine».

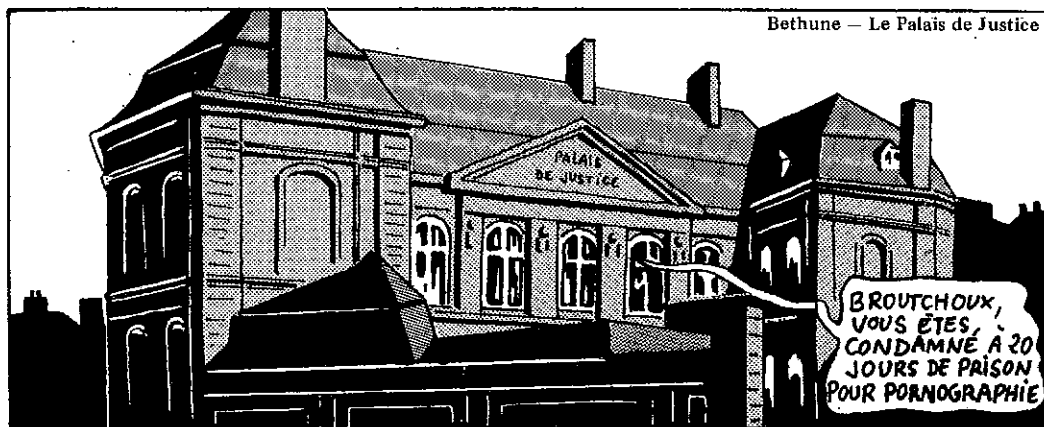


Un autre chieur d'encre du «Réveil», un dénommé Vermeersch, lèche-cul attiré de Basly, traitait dans son torchon. Benoît de «Broutchoux le moucharde» et de «Policier Broutchoux». Il y a vraiment de quoi se boyauter quand on sait que Basly était par ailleurs cul et chemise avec le Préfet et toute la sainte-flicail-lerie. Pour preuve cette lettre qu'il envoya le



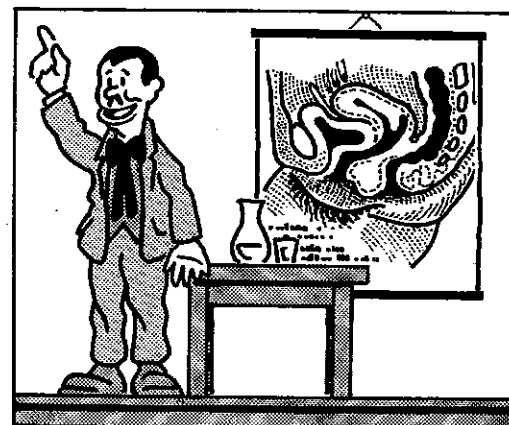
13 mars 1904 au Préfet, suite aux articles de «l'Action Syndicale» sur l'amour libre : «Monsieur le Préfet (...) c'est une honte publique et comme premier magistrat d'une grande ville ouvrière plutôt que comme homme politique en butte aux attaques sans nom de cette bande de malfaiteurs, j'ai le devoir et le droit de rechercher toutes les complicités et

MONATTE A LA RESCOUSSE

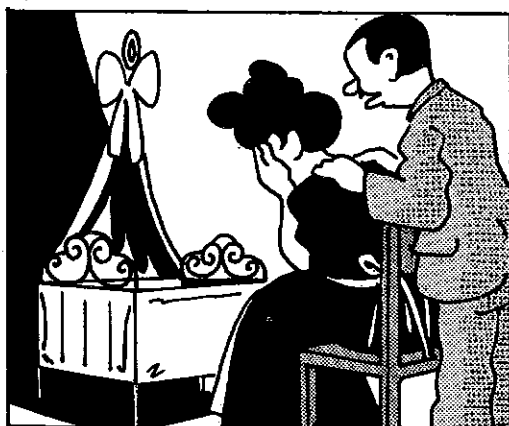


toutes les complaisances dans une affaire aussi honteuse et aussi contraire à la morale publique». Ce à quoi le lardu-en-chef répondit : «L'Article ne m'avait pas échappé. Je suis absolument résolu à empêcher ce journal de continuer». Des poursuites furent engagées contre «l'Action». On lui cloqua d'abord une amende pour «article pornographique».

Polop. Cette peine jugée insuffisante, le Préfet interviendra à nouveau. Finalement, Broutchoux écopa de vingt jours de ballon pour «outrage aux bonnes mœurs». Peut-être Benoît mit-il à profit ces vacances, obligeamment octroyées par la maison enjuponnés, pandores et compagnie, pour décorer de graffitis cochons les murs de sa cellule.



Toujours est-il qu'il s'empressa de récidiver à peine sorti du trou : pour ne pas perdre une bonne occasion de se fendre la poire, il organisa aussitôt une tournée de conférences sur le thème : «VOUS DEVEZ JOUIR DE LA VIE ET NON EN SOUFFRIR - Entrée OF 20 - Gratuite pour les femmes. Le Préfet et le procureur sont spécialement invités !».



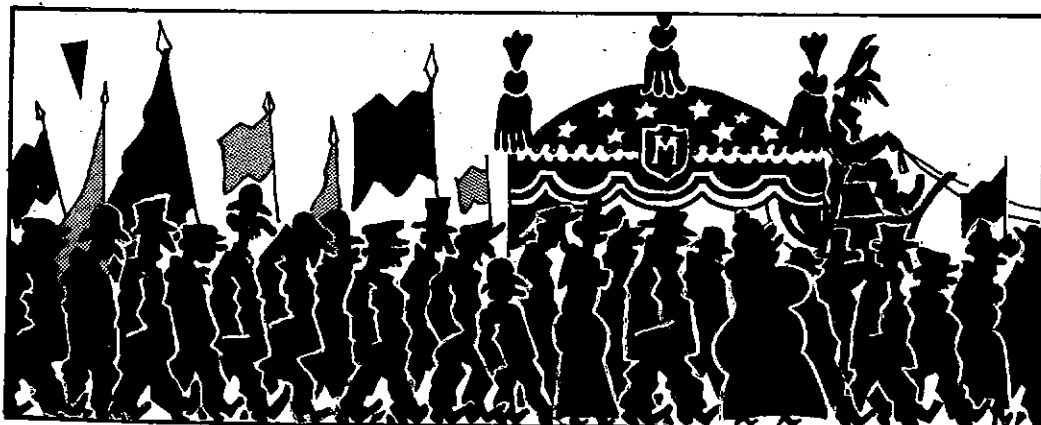
L'Année 1904 s'acheva par un coup dur pour Benoît et Fernande. Ils perdirent leur premier fils, Germinial, âgé de trois mois. Faut dire qu'à cette époque là Camarde fauchait les moujngues par pleins tombereaux... Le 10 janvier 1905, c'était Louise Michel qui mourait, dans un miteux galetas de



Marseille. Louise Michel, la «Vierge rouge de Montmartre» qui fit le coup de feu sur les barricades de la Commune contre les charognards versaillais, qui fut déportée en Nouvelle-Calédonie et qui, amnistiée, continua à se bagarrer pour la révolution sociale et l'Anarchie. C'était au cours d'une de ses tournées de



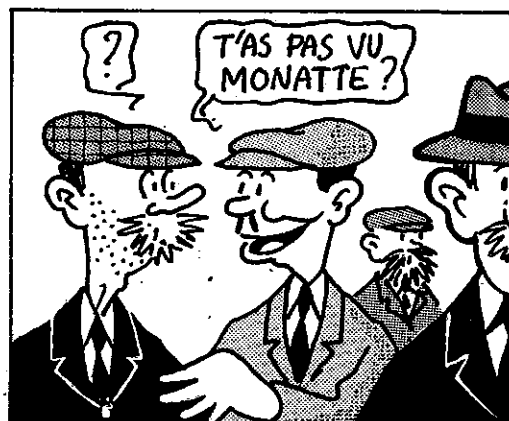
conférences où elle jaspait de la sociale aux bons bougres qu'elle venait de s'éteindre, usée par son combat. Son corps fut ramené à Pantruche, et selon ses vœux, enterré au cimetière de Levallois-Perret, auprès de celui de son compagnon Théophile Ferré, fusillé en 1871 par les sbires du sanglant Gallifet.



Dans le cortège qui suivait le corbillard et qui s'étendait, immense, de la Gare de Lyon à la place de la Bastille, notre aminche Broutchoux jouait des coudes et fendait la foule.

En effet, une lourde peine de taule lui pendait au blair pour agitation, et il cherchait un zigie à la

coule pour s'occuper de l'Action Syndicale pendant sa villégiature forcée... Le poteau qu'il avait en vue, et qu'il comptait dégotter dans le cortège funèbre, c'était Pierre Monatte, un jeune correcteur d'imprimerie qui tatait aussi du journalisme dans des canetons anars, tels le «Libertaire» et les Temps



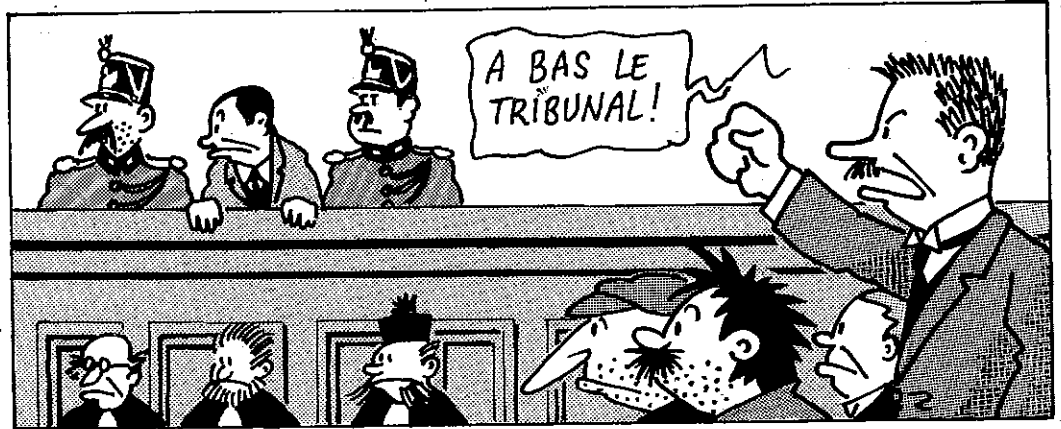
nouveaux». Voilà pourquoi Broutchoux se faulait ce jour-là au milieu des bons bougres venus accompagner la pétroleuse au grand cœur à sa dernière cambuse.

«Broutchoux était venu de Lens pour l'occasion», relate Pierre Monatte, «Bien d'autres étaient venus

ANECDOTES CROQUIGNOLETTES



de leur province. On a souvent rappelé qu'Aristide Briand, déjà député socialiste de la Loire, mais pas encore un renégat, fit tout le trajet, de la gare de Lyon au cimetière de Levallois, à côté d'Emile Pouget, le vieux Père Peinard, alors rédacteur de «la Voix du Peuple», l'hebdomadaire de la C.G.T.». Peu de temps après, Monatte débarquait dans le Nord,



qu'il connaissait déjà pour y avoir été pion. Un mois plus tard, Broutchoux, déjà en taule à Béthune, repassa devant le tribunal pour une autre affaire pas très grave pour laquelle il espérait être acquitté. Bernique. Il se ramassa trois mois de rabiot ferme. Monatte, qui assistait au procès, fut tellement estomaqué par ce jugement qu'il gueula un grand coup : «A bas le tribu-

nal». Les pandores l'apaguèrent illico, et il écopa sur le champ de six mois de ballon ! Mince de déveine ! Heureusement pour cézigue, quelques jours plus tard, la Cour d'appel de Douai lui accordait le sursis. Pierre Monatte était donc libre.

Entre ses mains, la ligne de «l'Action Syndicale» changea un tantinet. Faut dire que Broutchoux

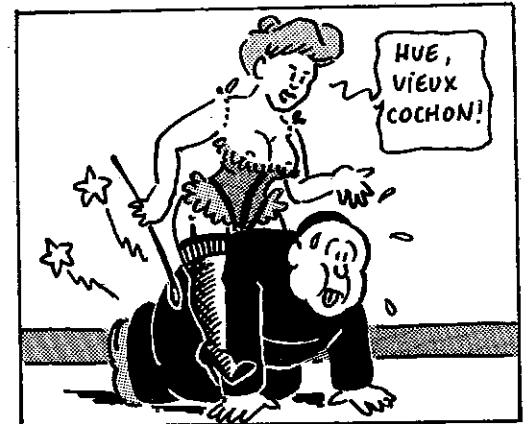


ne s'emberlificotait pas trop d'idéologie et de grands blablas théoriques, mais affectionnait les histoires croquignolettes qu'on lui rapportait sur le compte de ses ennemis. Ainsi, dans les colonnes de «l'Action Benoît et Fernande jaspinaient en long et en large des aventures galantes du «Czar de Lens» (Basly), se payait la poire de Casimir Beugnet dont le penchant



pour le Beaujupif était notoire ou encore en racontaient des salées sur le compte des ratichons de la région.

L'un d'eux était descendu à Arras pour une retraite ecclésiastique et s'était installé peinard dans un hôtel près de la gare, accompagné de deux gonzesses plutôt girondes qu'il faisait passer pour ses nièces. Tu parles !



En fait de nièces, il s'agissait de deux gagneuses délurées avec qui l'ensoutanné jouait à «Viens voir le petit Jésus dans sa crèche...». Une feuille de choux locale, «l'Avenir d'Arras» s'était indignée devant «ces actes que la morale réproouve». Mais Fernande Richir avait trouvé l'histoire plutôt bath, estimant qu'il valait mieux que le corbeau «oublie



son vœu de chasteté avec des femmes plutôt qu'avec les enfants confiés à son éducation...». Il est vrai que se faire dépucler par un ratichon, ça ne doit pas être très joice...

Monatte, qui était moins rigolard que Broutchoux, estima que ces anecdotes n'avaient rien à foutre avec le syndicalisme ouvrier, et, durant le temps qu'il tur-



bina à «l'Action», il se refusa à les passer, témoin ce qu'il nous bonnit là :

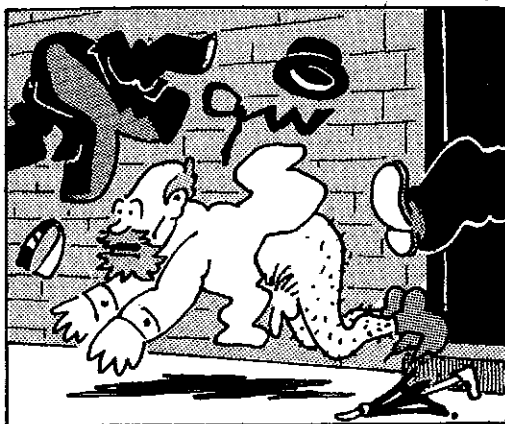
«Peu de temps après mon arrivée, je fus appelé dans un estaminet. Là, deux ou trois messieurs voulaient me mettre au courant d'une histoire survenue à Basly. Un de ses amis l'avait trouvé en compagnie risquée avec son épouse et l'avait flanqué à la porte. L'histoire était

piquante, évidemment. Mais avait-elle sa place dans «l'Action Syndicale» ?

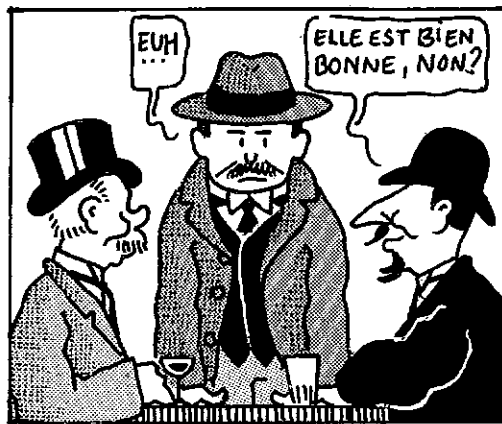
- Si Benoît était là, il la mettrait dans le journal, me dit-on.

- Possible. Mais je ne vois pas très bien le rapport qu'elle a avec le syndicalisme. Quand Benoît sera revenu, il fera comme il l'entendra. Excusez-moi, mais

HUIT PLOMBES



je crois devoir faire autrement. Assurément, un petit filet relatant cet exploit galant de Basly aurait amusé nos lecteurs. Je doute qu'il eut porté atteinte à sa réputation. Au contraire, peut-être. Etre un bon coq vous fait plutôt considérer en pays flamand. Mais qui m'avait fait appeler ? Je racontais l'affaire à



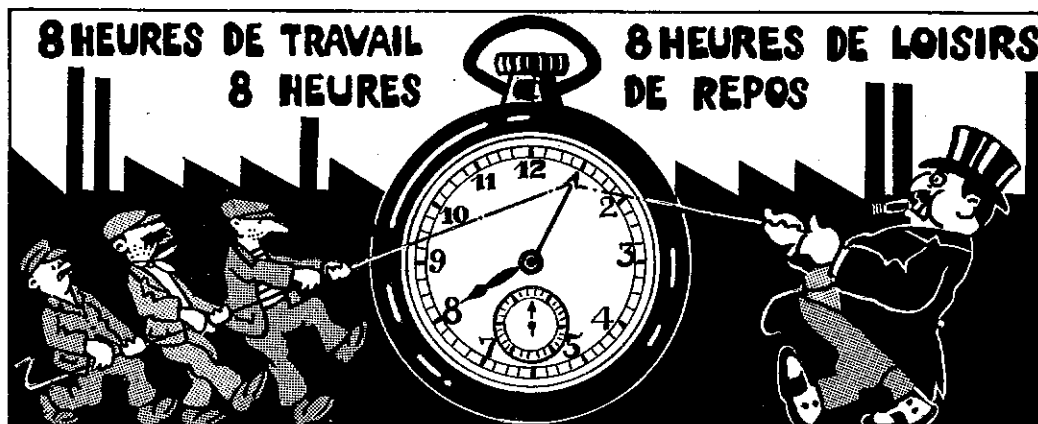
Dehay. C'était de bons bourgeois de Lens. Pour eux, du moment que nous menions la vie dure à Basly sur le terrain syndical, nous étions comme eux des antibaslycots. A Lens, on se classait entre baslycots et antibaslycots, plutôt qu'entre jaunes, réformistes et révolutionnaires. Au printemps 1905, la C.G.T. préparait le mouvement



pour les huit heures de turbin maximum, orchestré par le fameux slogan «huit heures de travail, huit heures de loisirs, huit heures de repos». Mais dans le Pas-de-Calais, les mineurs avaient le moral à fond de cale. L'échec de la grève de 1902 leur restait sur la patate et ils n'avaient plus goût à la bagarre. Même ceux du Jeune Syndicat n'avaient pas la frite:



Pierre Monatte eut plus d'une occase de s'en rendre compte au cours des réunions qu'il tint avec eux zigues. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Georges Dumoulin, un ancien guesdiste qui était passé au syndicalisme révolutionnaire, mais qui en cette période, déçu par le peu de mordant des mineurs, versait un tantinet dans l'anarchisme individualiste.



Pourtant les huit heures n'allaient pas tomber toutes cuites dans le bec des bons bougres. Si les mineurs ne se bougeaient pas un peu le derche pour secouer les puces aux singes des Compagnies, ils pourraient poireauter jusqu'à perpète... Faut avouer que les gueules noires du Pas de Calais

n'étaient pas précisément ce qu'on pourrait appeler la pointe du mouvement ouvrier... Le camarade Monatte l'avouait lui-même : «Aucune solidarité au travail. Aucune solidarité entre les mineurs du Pas-de-Calais et ceux des autres bassins français (...). Aucune solidarité entre les mineurs français et les mineurs des autres pays. Une grève en

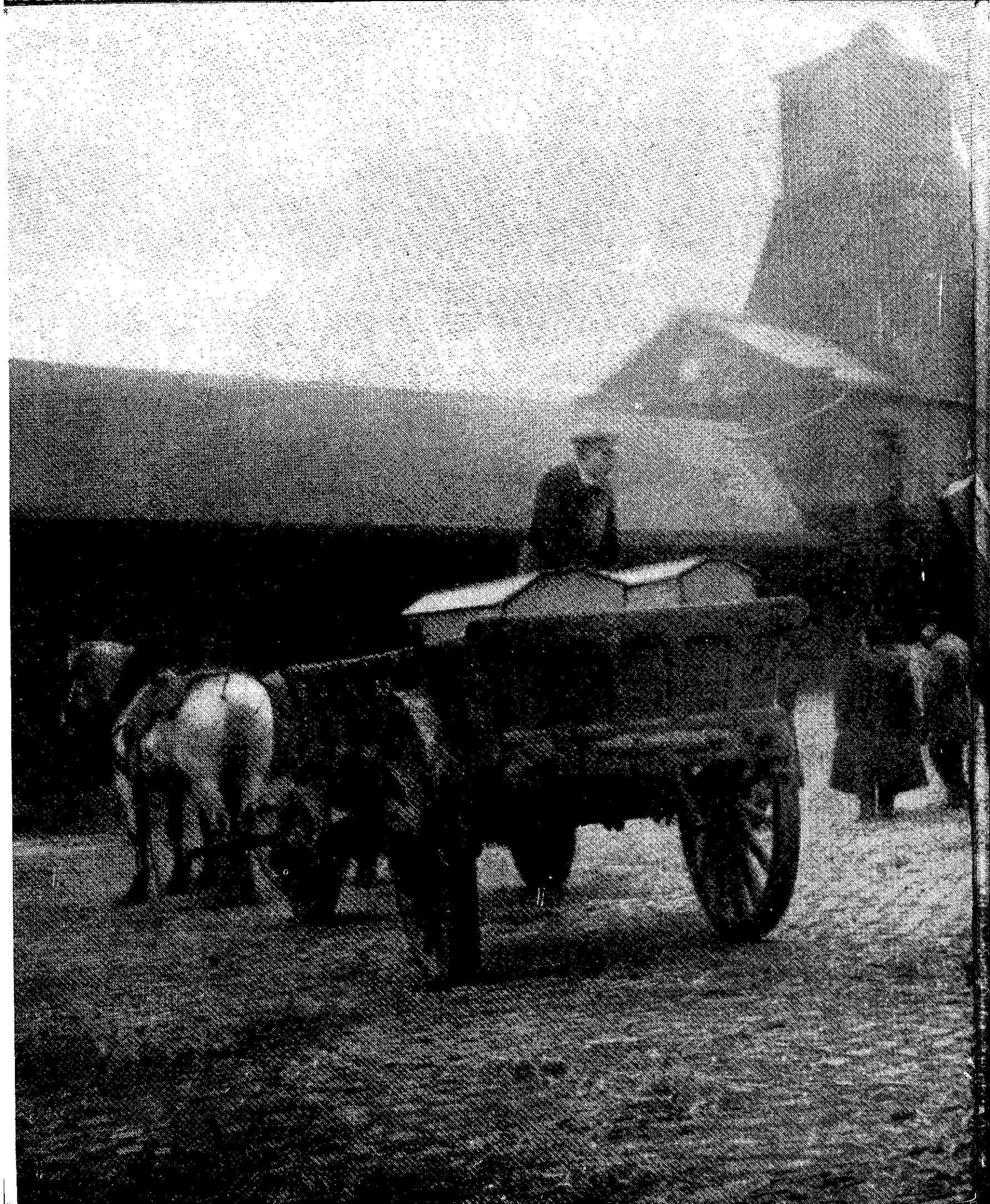


Allemagne ou en Angleterre était une bonne occasion pour faire des longues coupes supplémentaires. Bonne occasion, aussi d'ailleurs, en cas de grève française pour les mineurs étrangers... Cependant, côté politiciaillerie, les sociaux de tout poil après s'être craché à la gueule et piétiné les lorgnons pendant des années, venaient enfin de se rabibocher et

se retrouvaient copains comme cochons pour fonder la S.F.I.O. Le 27 juillet 1905 un congrès régional ratifiait dans le Pas-de-Calais la décision nationale. Basly et Guesde se roulaient un gros patin - les canailles réformistes finissent toujours par s'entendre pour tondre le populo - et toute rivalité cessait entre guesdistes et baslycots.



Le Jeune Syndicat était passé définitivement aux mains des anarchos. En octobre 1905, Broutchoux sortit de taule et Monatte, son boulot accompli mit les bouts, pensant ne pas revenir de sitôt dans le Pas-de-Calais. Ce en quoi il se gourrait complètement, car un sacré chambard allait le rappeler moins de 6 mois plus tard...





LE CRIME DE COURRIERES

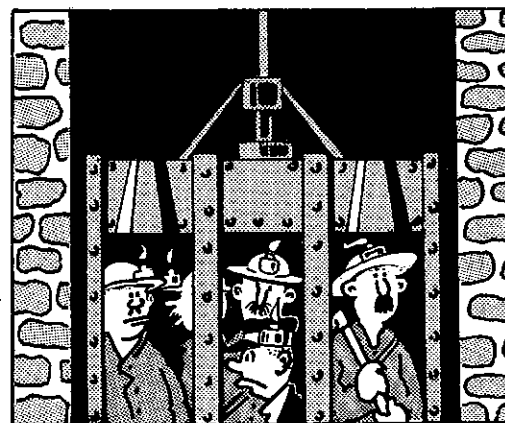


Samedi 10 mars 1906. L'aube grisâtre grimpaît au-dessus des coronas. L'équipe de jour remplait au turbin, et, par petits groupes, les mineurs se pointaient aux fosses de la Compagnie de Courrières - la 3 de Méricourt, la 2 de Billy-Montigny, la 4 de Sallaumines.

A 6 h moins le quart, le chef Porion Carrière et le délégué mineur Ricq jaspinaient avec l'ingénieur. Tous les



deux s'opposaient à la descente des gars du poste du matin. En effet, depuis plusieurs jours, un incendie faisait rage dans la veine Cécile, à 330 mètres sous le plancher des vaches. Les ingénieurs s'étaient contentés d'emprisonner le feu par des murs de briques et de ciment. Ricq, lui, estimait qu'il fallait inonder la veine. Seulement voilà, pour cela il aurait fallu arrêter

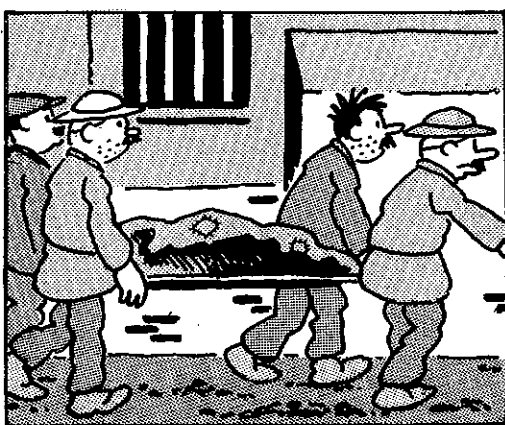


l'extraction pendant au moins deux jours. Arrêter l'extraction ? Impensable ! Les actions de la Compagnie ne grimperaient plus, les dividendes ne tomberaient plus dans les morlingues des gros vautours panus. Pourtant, ce matin-là, ça sentait le roussi. Il risquait d'y avoir de la casse. L'ingénieur téléphona à Billy-Montigny, et le verdict de la direction tomba :



Ordre de descendre ! A 6h du mat, 1650 gueules noires s'enfoncèrent dans les trois puits. Une demi-plombe plus tard, un boucan terrible secoua tous les patelins environnants. Une déflagration effroyable venait de ravager 33 bornes de galeries, et 1101 pauvres bougres ne reverraient jamais le jour. Ce n'était pas un coup de grisou - Méricourt n'était pas

une fosse grisouteuse - mais une explosion, provoquée par l'incendie, des gaz délétères qui s'accumulaient dans les veines laissées en rade. La Compagnie ne se cassait pas le tronc à les faire remblayer, préférant utiliser tous les bras à gratter le charbon. La nouvelle se répandit à toute berzingue. Les familles rappliquèrent des coronas avoisinants ; les sauve-



tages s'organisèrent. Quelques mineurs réussirent à se tirer par les puits 10 et 11, échappant à l'enfer. Ricq descendit avec quelques zigues, et réussit à ramener dix-sept gars en piteux état. Les ingénieurs, ces loque-dus, s'étaient opposés à sa descente, et le directeur de la Compagnie, Lavours, lui avait bonni qu'il se lavait les mains de sa mort éventuelle...



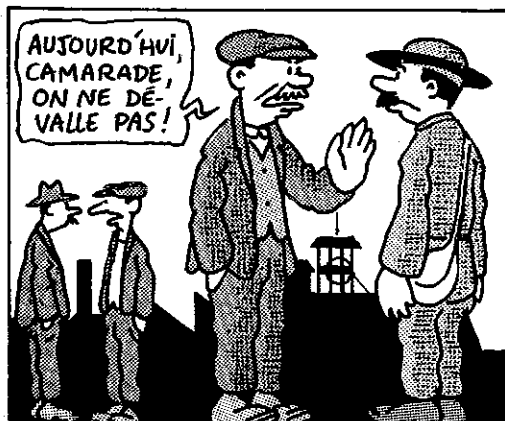
Le lendemain, dimanche, il y avait un populo monstre aux abords des fosses et des corons. Néanmoins, la foule se tenait peinarde, encore sous le choc du drame. Lundi 12, la descente s'effectua normalement, malgré les tracts que distribuait le jeune syndicat : «Debout, et faisons respecter notre sang et notre classe!». Le mardi eut lieu l'enterrement des premiers corps. Sous



un ouragan de neige, les cercueils des macchabes qu'on n'avait pu identifier, s'entassèrent dans la fosse commune. Lors de la cérémonie officielle, des petits merdeux des Jeunesses Catholiques portaient les cercueils, ce qui fit dire aux mineurs : «Ch'est des fils d'actionnaires qui arportent l'ouvrache d'eux pères». A la tribune, on pouvait mater au milieu des curetons, des



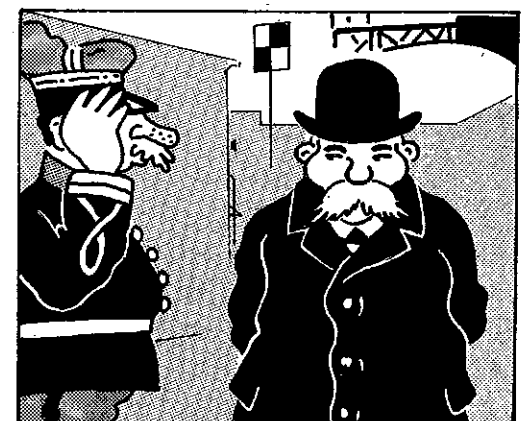
représentants de la gouvernance et du vieux syndicat, les sales bobèches de Lavours et Bar, l'ingénieur en chef. Le populo jusque là accablé et muet, se mit en pétard et empêcha l'ingénieur de jacter : «Qu'on l'enterre avec ! Jetez-le avec les cadavres ! Assassin ! A mort». Et les bons bougres de s'époumoner : «Vive la révolution ! Vive la grève». Le lendemain, brutale-



ment, les mineurs de Dourges, Ostricourt et Courrières refusèrent de descendre. Le 15 mars, la grève déferla sur tout le bassin. Des groupes de grévistes allaient de fosse en fosse pour propager le mouvement. Lens et Liévin lâchèrent le turbin à leur tour. Seul Bruay resta jaune. Le Vieux Syndicat, bousculé et dépassé par les évène-

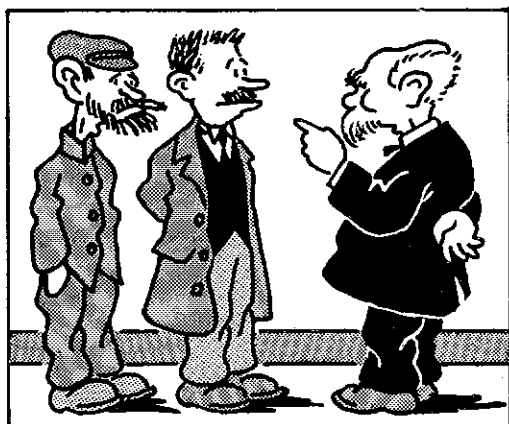


ments, réunit en toute hâte son bureau pour pondre une liste de revendications, sans demander d'ailleurs aux mineurs si ça leur chantait ou non. Pendant ce temps, le Jeune Syndicat nomma un «comité de la grève». Broutchoux en faisait partie, ainsi que Monatte qui avait rappliqué de Pantruche aussitôt la nouvelle de la Catastrophe connue. Benoît lança un slogan



qui allait connaître un sacré succès : «8 heures - 8 francs !»). Deux jours plus tard, Clémenceau, qui venait d'être nommé ministre de l'intérieur du cabinet Sarrien, se pointa à Lens. Un rapport du Commissaire spécial de Lens l'avait rancardé sur Broutchoux, signalé comme un agitateur important. Clémenceau rencon-

BROUTCHOUX ALPAGUE



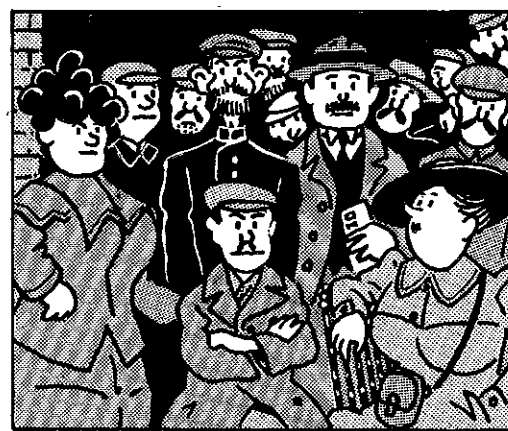
tra d'abord Basly en loucadé, puis essaya de dégouter Broutchoux. Il n'y eut pas méche de lui mettre la main dessus.

Finalement, le ministre dut se contenter d'une entrevue avec Monatte, Plouvier et Delacourt du comité de grève à la Maison du Peuple. Celui qui ne tardera pas à se surnommer lui-même «le premier flic de France»



donna l'assurance de ne pas envoyer la troupe. Le comité de grève jura que «son intention n'était pas de détruire les puits».

Le 18 mars eut lieu la première rencontre des syndicats avec les singes des Compagnies. Ceux-ci lâchèrent quelques chiures de mouches. Le lendemain, la grève continua à l'unanimité...



Le mardi 20, le Jeune Syndicat lança un appel à l'unité : «Nous rêvons à la formation d'un comité de grève avec Jeune et Vieux Syndicat», déclara Broutchoux. La réponse des baslycots ne se fit pas attendre : «Que la Fédération Syndicale se débarrasse d'abord des parasites, c'est-à-dire des étrangers au monde des mineurs et des repris de justice, tel Broutchoux, ce gibier



de baigne, vautour de l'Anarchie». Ce jour-là se tenait à l'hôtel de ville de Lens un congrès des délégués baslycots des trois bassins. De leur côté, les broutchoutards accueillirent à la gare une anar venue de Pantruche, la citoyenne Sorgues. Au nombre de 2000, brandissant des drapeaux rouges, ils marchèrent ensuite sur la mairie cernée par une ribambelle de pan-



dores à cheval. C'est alors que notre aminche Broutchoux se fit cravater par les bourres, avec la complicité des baslycots.

Ses poteaux se mirent à faire un raffut de tous les diables autour de l'hôtel de ville, maintenant gardé par la troupe. A la sortie du congrès, il y eut un sacré foim : Beugnet et Evrard, du Vieux Syndicat, se firent

proprement casser la margoulette, malgré la présence des cognes.

A Béthune, le 23 mars, Broutchoux se ramassa deux mois de cabane pour «violence à Agent et rébellion». Décidément notre poteau collectionnait les condamnations comme d'autres les étiquettes de calendos ! Une fois Benoît au trou, le Vieux Syndicat reprit du



poil de la bête, et la direction du mouvement réintégra les sales pattes des baslycots.

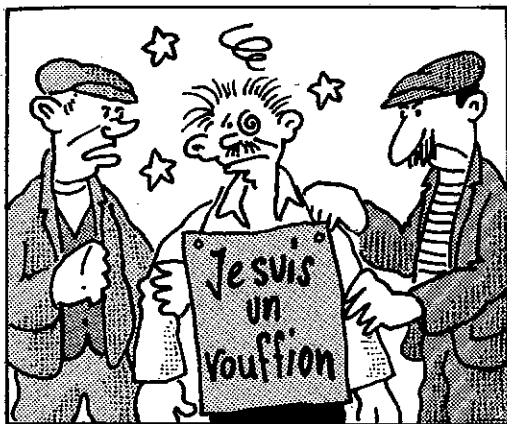
Mais le 30 mars, un fait nouveau se produisit : treize survivants - treize morts-vivants - furent remontés à la surface, vingt jours après la catastrophe. La colère gronda : depuis le début des recherches, ces jean-foutre d'ingénieurs préféraient envoyer les équipes de

secours combattre le feu dans les veines riches, plutôt que de les employer à dégouter les pauvres bougres encore vivants... Bien sûr, depuis le jour terrible de la catastrophe, les chieurs d'encre des canetons bourgeois levaient les bras au ciel comme autant de béni-oui-oui et invoquaient la fatalité. Ils tartinaient sur le soldisant dévouement des ingénieurs, sur les bidules per-



fectionnés utilisés par les sauveteurs. Parmi ceux-ci, il y avait d'ailleurs tout une cargaison d'Alboches envoyés par le Kaiser pour épater la galerie. Pour rester dans les couillonades de même farine, il faut vous dire que la catastrophe faisait vibrer la corde sensible des pouffasses emperlouées de la haute. Elles organisaient des ventes de charité et des gueuletons au profit des

L'EMEUTE ECLATE A LIEVIN

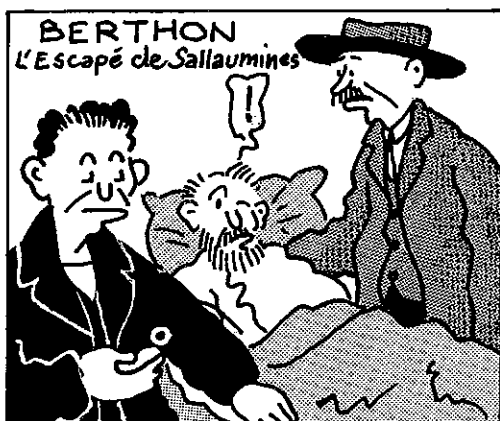


familles des victimes ! La belle affaire, Ah ouiche. Ça commençait à bien faire, foutredieu ! Depuis plusieurs jours, on sentait qu'il y allait avoir du vilain. Déjà plus d'un jaune s'était fait rosser par les grévistes. Eux zigues baladaient les rouffions avec des pancartes vachardes autour du cou, et les forçaient à chanter « l'Internationale », histoire de leur passer l'envie de



trahir les camaros en allant suer pour les singes des houillères. Et le 30 mars, à Hénin, ça tourna au vinaigre : un jaune buta un gréviste au cours d'une bagarre. Si les roussins n'étaient pas intervenus, le rouffion aurait passé un sale quart d'heure ! Dans toute la région s'installa un climat de guerre civile. Les pandores juchés sur leurs canassons patrouil-

laient sans cesse, les estaminets étaient bouclés à 9 plombs du soir. De leur côté, les grévistes fichaient par terre les grilles installées autour des corons par les compagnies ; des voies ferrées étaient dynamitées, des fils de fer tendus pour empêcher les charges des dragons. Et les négociations piétinaient toujours.



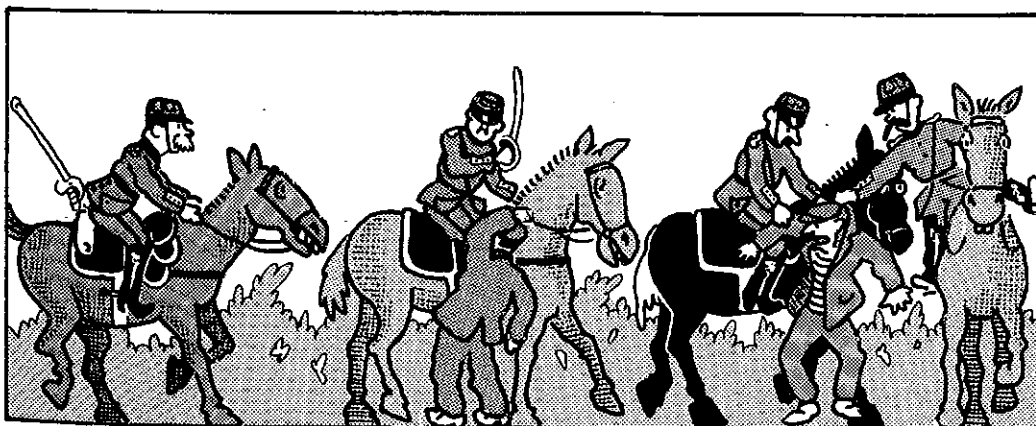
Le 5 avril, le dernier rescapé, Benthon, fut tiré de la mine. Des tas de machabées pourissaient encore dans les galeries. Les manifestations de femmes pour exiger la remontée des corps prirent une ampleur incroyable. Ce jour-là, elles esquintèrent des ingénieurs et balancèrent des pierres sur deux biffins qui gardaient la fosse. L'état des cadavres de certains mineurs prou-



vaient qu'ils avaient calenchés bien après la catastrophe. Le 6, la grève était maintenue : les délégués exigeaient 7F 18 par jour, sans prime, les compagnies ne voulaient cracher que 4F 80, plus 1F 92 de prime. Le 14 avril, une nouvelle entrevue Syndicats-Compagnies eut lieu à Pantruche, au ministère des Travaux

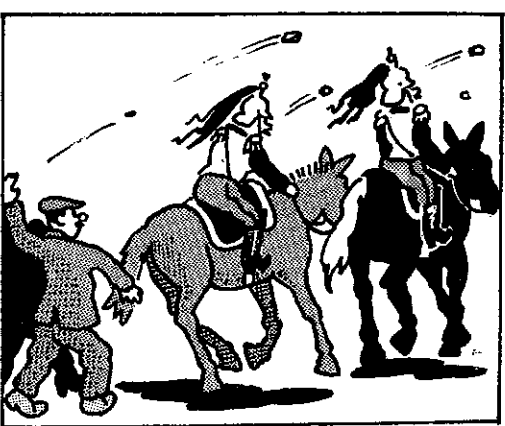


Publics. Résultat : nib, que dalle et peau de zébi. Deux jours plus tard, pourtant, une Compagnie, celle de Marles, lâcha le morceau et accorda 7F 24 par jour à ses ouvriers. Alors, le 17 avril, le couvercle de la marmite sauta... A Liévin, l'émeute éclata le matin du 17. La caserne de la maréchaussée fut lapidée par une foultitude en fu-



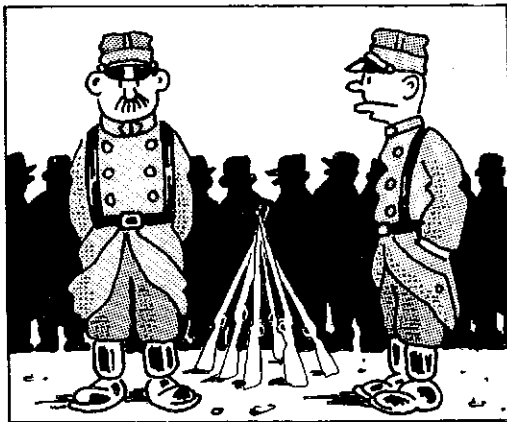
reur : on retira de la cour plus de trois brouettées de cailloux ! Des renforts radinèrent en toute hâte. Les dragons et les bourres, montés sur leurs motteurs-à-crottin, épinglèrent trois ou quatre grévistes. Le populò, bougrement échauffé, se mit à faire un sacré chambard pour exiger la libération des prisonniers. Ce lavedu de Lamendin, le député-maire socialo de Liévin,

se pointa sur ses entrefaites pour arrondir les angles. Mais les bons bougres ne s'en laissèrent pas conter, et gueulèrent de plus belle : « A bas les pandores ! Vive la grève ! Il nous faut les prisonniers ! Qu'on tire sur nous, nous ne bougerons pas ! ». Ça chauffait ! Le Préfet et un galonné vinrent voir de quoi il retournait... finalement, les prisonniers furent relâchés histoire de

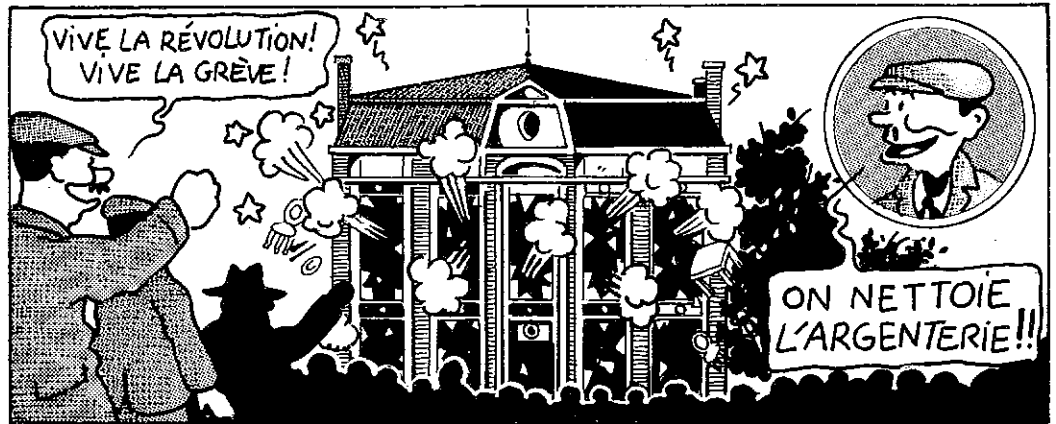


calmer les bons fieux. Mais les gars des mines, jusqu'alors réputés pour leur docilité et leur fatalisme, avaient bouffé du lion : les moutons étaient devenus enragés ! L'échauffourée continua, et on vit même les dragons et les cognes se débiter à bride abattue devant les grévistes déchainés ! Pendant que se déroulait tout ce schproum, des manifestants mirent à sac la cam-

MORT DU LIEUTENANT LAUTOUR

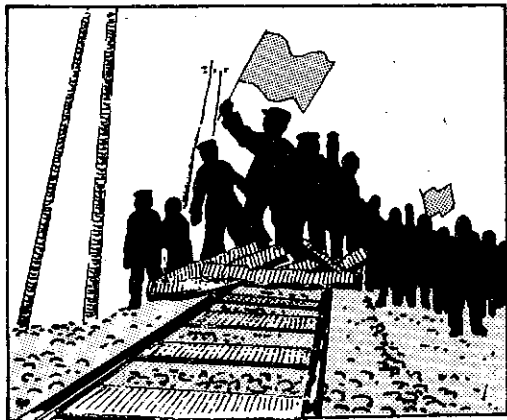


buse d'un jaune, transformant son mobilier en cure-dents et lui barbotant sa vaisselle. Le lendemain, 18 avril, Liévin se réveilla en état de siège. Des trouffions du 3^{ème} génie d'Arras, des cuirassiers et des dragons s'étaient ramenés à toute pompe pendant la nuit. A midi, après avoir cassé les carreaux des baraques des ingénieurs et des chefs de service, les grévistes de

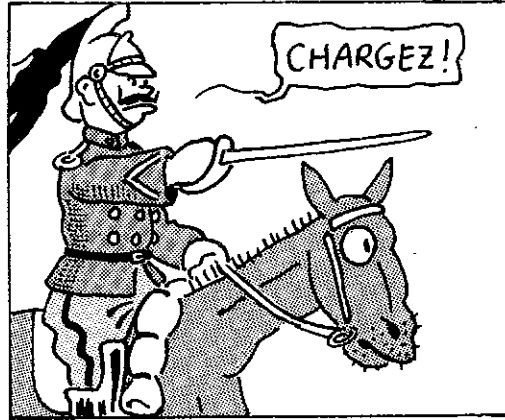


Liévin marchèrent sur Lens. Ça allait barder ! Au nombre de 12.000, les camaros prirent d'assaut la galbeuse cambuse de Reumaux, Directeur Général des mines de Lens. Les bons fioux défoncèrent la grille d'entrée du château, et le mirent à sac. Les fenêtres furent pulvérisées, les meubles réduits à l'état de sciure, et la vaisselle à celui de verre pilé... Quand il fut mis au par-

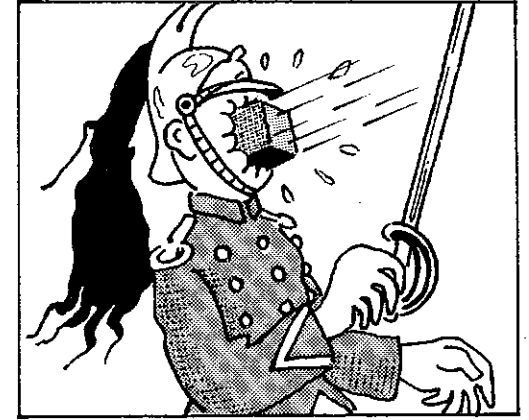
fum, Broutchoux, toujours en taule, trouva l'histoire épastrouillante : «On nettoie l'argenterie...», rigola-t-il ! Cependant, cinquante gendarmes vinrent délivrer la mère Reumaux, barricadée dans sa cuisine et chiant dans ses jupons en assistant à la razzia de sa bicoque. Puis arriva un détachement de troubades du 73^e d'infanterie. Ça cogna dur, et sept zigues furent alpagués.



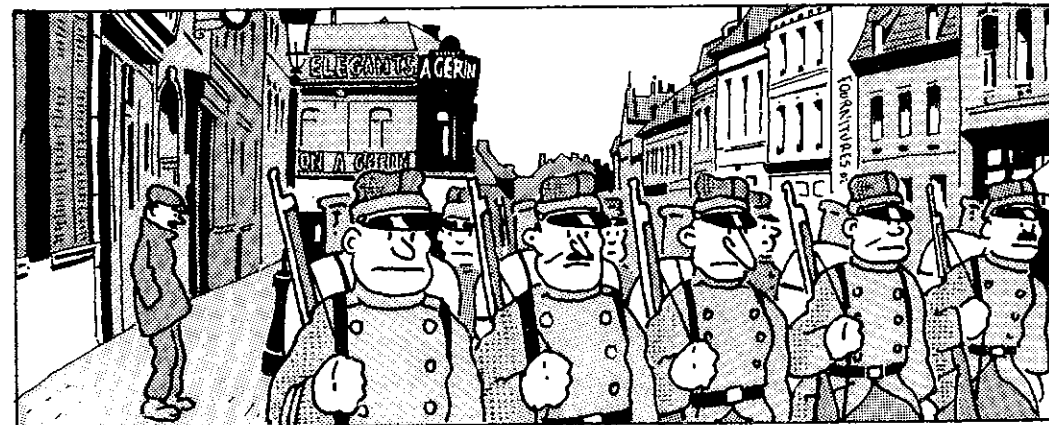
Ce crapulard de Basly ramena sa grande gueule pour prêcher le calme, mais cela fit autant d'effet que s'il avait pissé dans son melon. Les bons bougres déparèrent les rues voisines, tendirent des fils de fer et des chaînes pour empêcher les bourrins de passer, bloquèrent la voie ferrée... A 15h, une barricade fut élevée. Les grévistes flanquaient des cailloux du haut



d'un pont sur le trognon des argousins. A 16h, les rues étaient barrées par les cuirassiers et les dragons... Un quart d'heure plus tard, les manifestants tentèrent de forcer le barrage de la rue Arthur Fauqueu. Les dragons chargèrent, brandissant leurs coupe-choux. Et c'est alors que Lautour, un lieutenant du 5^e Dragon se ramassa en pleine poire un énorme paveton, et resta



raide sur le carreau. Il devait calencher dans la nuit. Lautour escoffié, le colon ordonna à ses troupes de déloger les grévistes qui tenaient le pont. Les biffins mirent baïonnette au canon. Une sommation, deux sommations. Les labels se pointèrent sur le populo... les trouffions commencèrent à avancer... pas à pas, les bons bougres recu-



lèrent. Finalement, la foulditude se dispersa, sans que le raisiné n'ait coulé à nouveau. Clémenceau débarqua à Lens le soir même. Ça sentait bougrement le roussi. Le lendemain, le Vieux Syndicat colla les événements de la veille sur le dos des broutchoutards. Ça chauffait toujours à Liévin, ainsi qu'à Anzin et Denain. Cependant, des troupes

radinaient de toute part : le 21 avril, il y avait 22.000 bidasses dans le bassin minier, soit une proportion d'un biffin pour deux grévistes. La répression alla bon train. On commença par perquisitionner chez les anars, soi-disant pour dénicher de la bimbeloterie fauchée chez Reumaux. Puis, le 23 avril, le Parquet de Béthune inculpa plusieurs bons bougres,

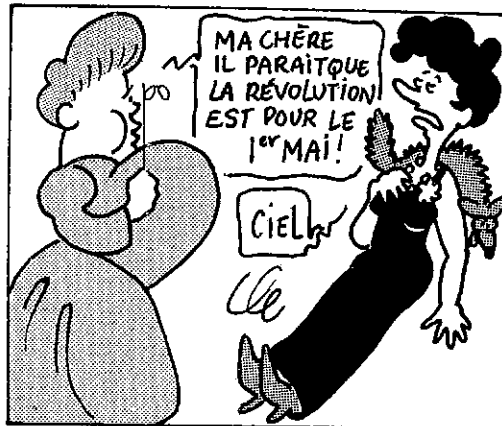


dont Pierre Monatte, de «menées anarchistes». Le plus croquignolet de l'histoire fut l'entourloupe qu'imagina Clémenceau : Il prétendait avoir dégotté un «complot» tramé entre des militants de la C.G.T. et les bonapartistes, et il affirma que Pierre Monatte avait palpé 75.000 francs du Comte Durand de Beauregard pour flanquer la pagaille dans le Pas-de-Calais.

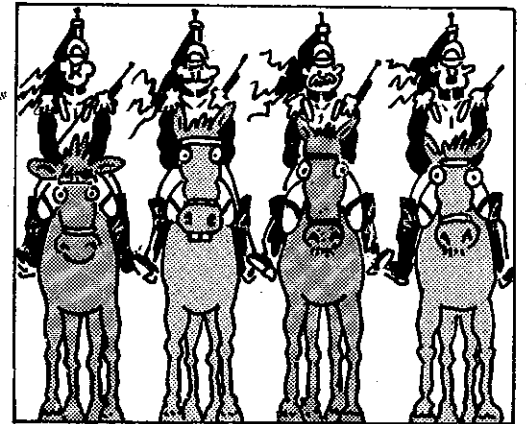
PANIQUE A PANTRUCHE



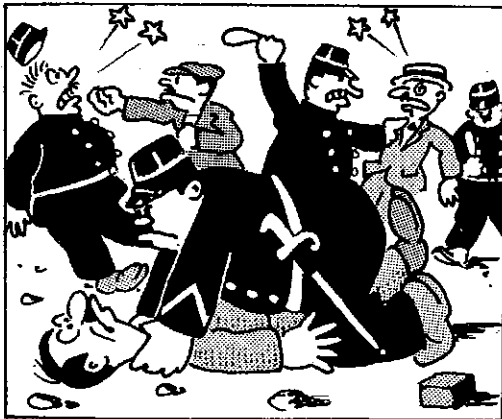
Les broutchoutards une fois à l'ombre, le mouvement s'effiloche. Les négociations reprisent, et après quelques nouvelles concessions des compagnies, les mineurs retournerent peu à peu au turbin, fosse après fosse. Le 6 mai la reprise était générale. La lutte des mineurs se terminait en eau de boudin au moment même où les autres corporations, sous l'impulsion de la C.G.T.,



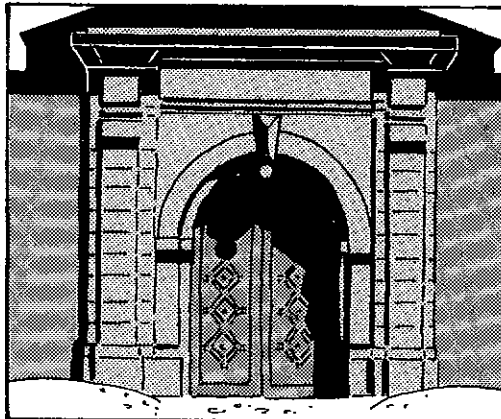
entraient dans la bagarre pour les huit heures de boulot maximum. Le 1er mai 1906 devait être le point culminant du schproum. Les bourgeois de Pantruche en chièrent dans leur bénard : ils croyaient dur comme fer que la révolution, la Sociale, le grand Chambard général auraient lieu le 1er mai. Les parisiens se mirent à stocker des conserves. Dans le XVIIe, on transforma



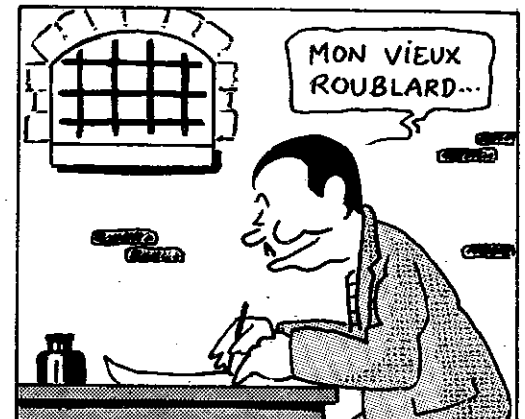
les baignoires en viviers et les chambres de bonniches en poulailler. Le 30 avril, Clémenceau, qu'on surnommait déjà « Césarion » et « le dictateur », fit épinglez les leaders de la C.G.T., dont Victor Griffuelhes. Le lendemain, à Paris, ce fut l'émeute. 60.000 biffins, cuirassiers, chasseurs à cheval et dragons cognèrent et sabrèrent le populo. Il y eut des barricades dressées, des



omnibus flanqués par terre. Huit-cents grévistes au violon. Deux macchabées. La grève toucha tout le pays, toutes les corporations, à l'exception des mineurs du Pas-de-Calais qui sortaient d'en prendre... Pendant ce temps, notre aminche Benoît Broutchoux moisissait toujours au ballon, comptant et recomptant les cancrelats au plafond de sa cellule. Pour tuer le



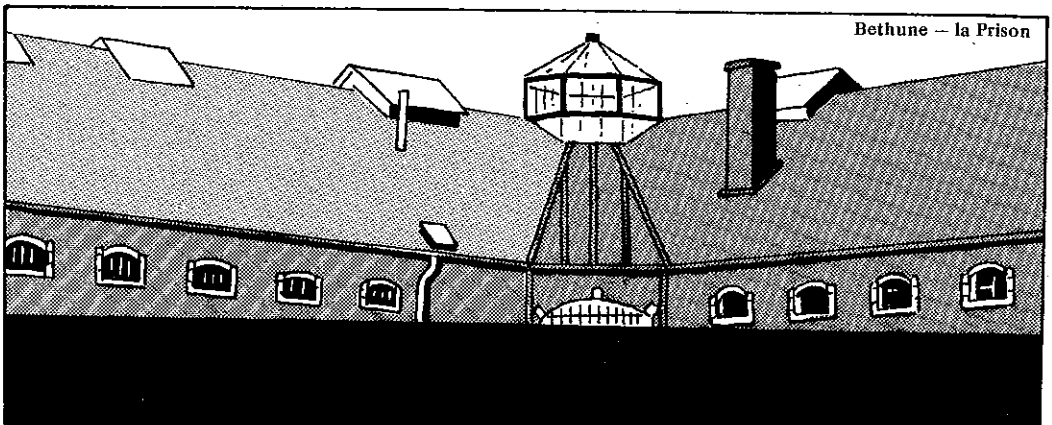
temps, il envoyait des bafouilles à ses poteaux, et aussi à ses ennemis, témoin celle qu'il torcha pour Basly sous le titre « Première lettre d'un emprisonné à un emprisonneur » et qui commençait ainsi : « Mon vieux roublard, si les poètes ont le droit de tutoyer les rois, à plus forte raison des gens du peuple souverain doivent avoir le droit de tutoyer leurs valets », et il signait :



« Benoît Broutchoux, villa des mille-barreaux, près Béthune ». Benoît publia également dans « l'Action Syndicale » du 13 mai 1906 une « journée d'un détenu politique » qui vaut son pesant de nougat : « Dring ! Dring ! c'est le réveil... Je me lève, les pieds sur la descente de lit qui se trouve être en macadam. Dans les autres chambres, il paraît que les tapis sont en



vulgaire ciment, Jong je suis favorisé. Je ne suis pas « détenu politique » pour rien. J'ouvre la fenêtre sans toucher les rideaux parce qu'il n'y en a pas. « Jeudi dernier, d'aimables camarades sont venues me voir. Elles m'ont dit que j'engraisais comme une fiancée arabe, ce qui m'a ennuyé car je ne pourrais plus courir si vite quand « Mimile » (Emile Basly) met-

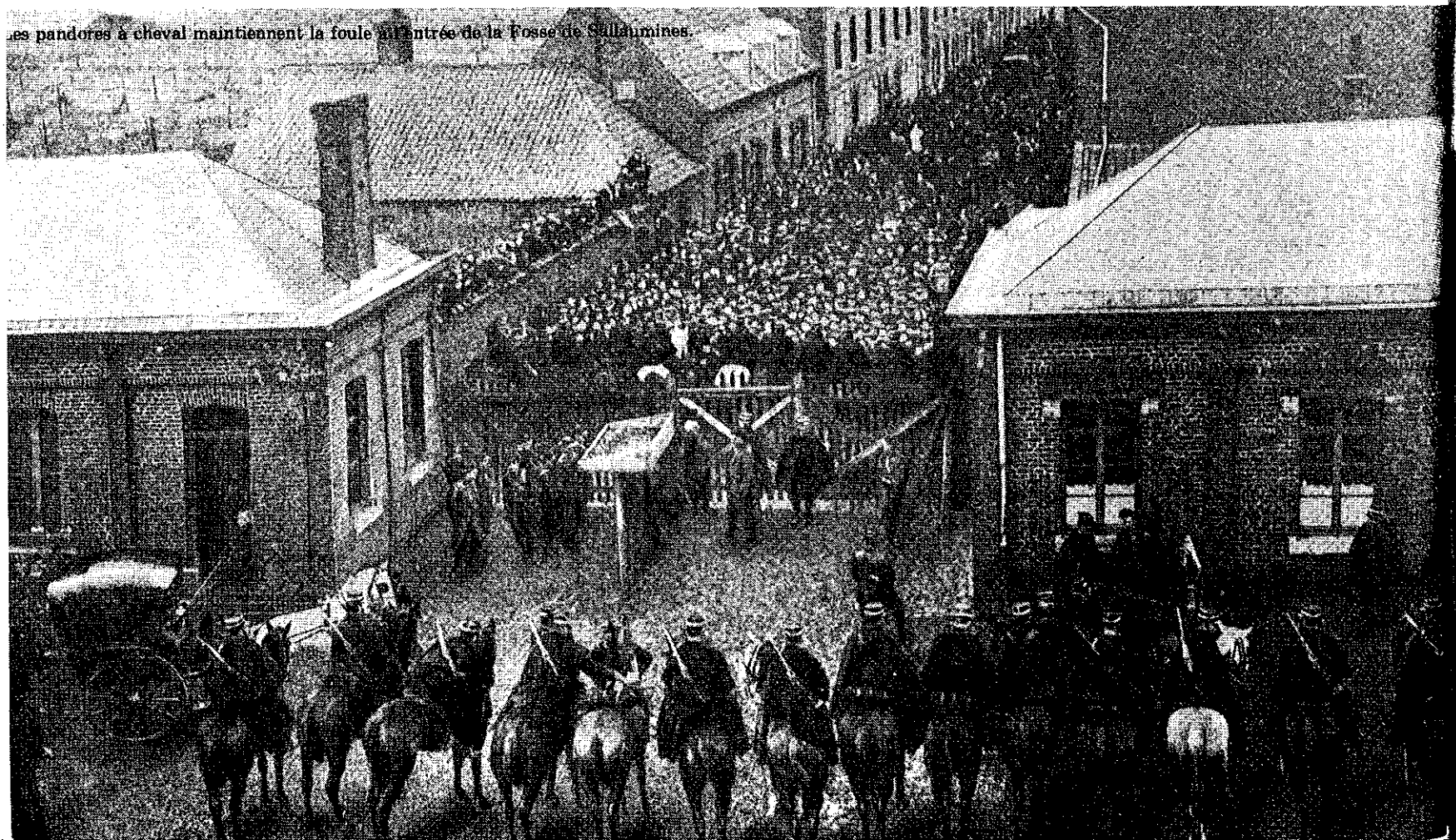


tra ses argousins à mes trouses...
« Couché, je compte comme le soldat, j'ai déjà fait quarante-sept jours. Il m'en reste encore treize. Je m'endors. Je rêve. Je suis sur une barricade... et je murmure :
Tombez, tombez vieilles barrières,
Au jour sacré de la raison.

Tombez, préjugés et frontières,
Avec la dernière prison.
Et j'ajoute :
Pourvu que je ne sois pas dessous...
Signé : Benoît Broutchoux - Pension bourgeoise,
chambre 29, sous le haut patronage du Gouvernement,
2, rue d'Aire, à Béthune.



Les pandores a cheval maintiennent la foule à l'entrée de la Fosse de Sallamines.





LES GRÈVES DU NORD - Congrès du 20 Mars - Arrestation de Broutchoux

Maison des Magasins Réunis, à Lens

Les sauveteurs tétonts débarquent à Billy-Montigny.



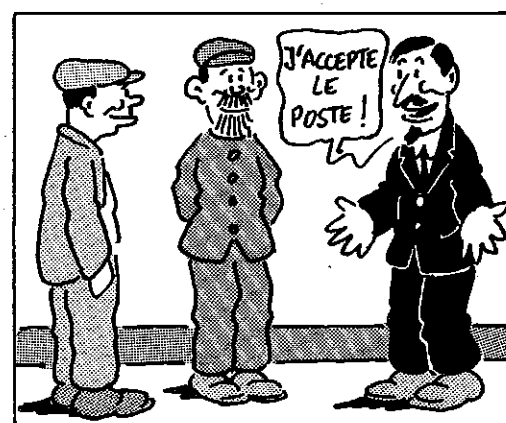


Appareil allemand.

Pompiers parisiens munis de l'appareil Guglielminetti.

Pompiers parisiens munis de l'appareil Vangin.

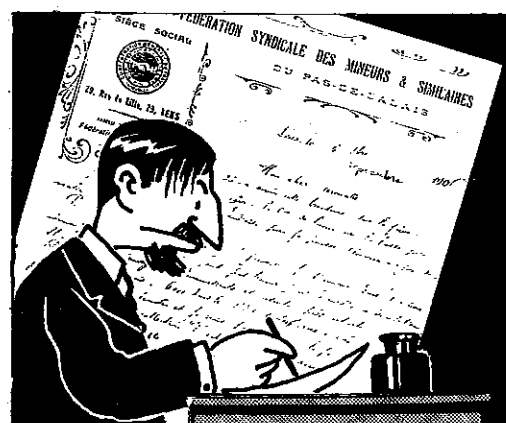
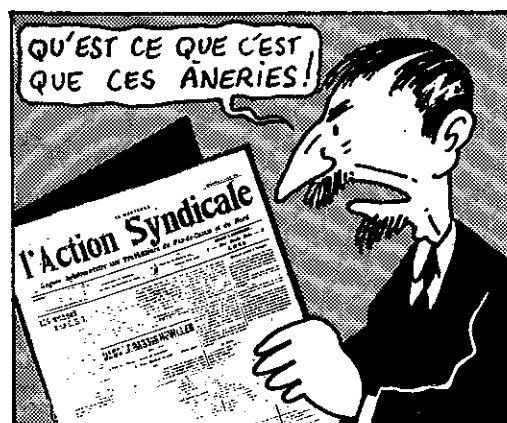
LA VILLA DES MILLE-BARREAUX



Broutchoux fut libéré à la fin du mois de mai 1906. De retour à Lens, il géra un estaminet, sans doute pour mettre un peu de beurre dans ses épinards, vu que «l'Action Syndicale» ne lui rapportait pas gras. Le Jeune Syndicat prenait du poil de la bête. Son action pendant la grève lui avait ramené un bon paquet d'adhésions, et la nécessité d'un secrétaire permanent,

commençait à se faire bougrement sentir. C'est alors qu'un militant, Georges Dumoulin, fit sa réapparition sur la scène syndicale. Pendant les deux années précédentes, il était resté un peu en rade, dégoûté par la mollesse des mineurs. Ancien guesdiste, un moment anarcho, il lorgnait maintenant vers le syndicalisme révolutionnaire. En tant qu'aminche de Monatte, il

avait eu droit à la visite des perdreaux lors de l'affaire du «complot». Arrêté, il ramassa 4 mois de ballon avec sursis et fut viré par les Compagnies. C'est à cézigue qu'échu le poste de secrétaire qu'Augustin Dehay, trésorier, et Broutchoux avaient refusé. Très vite, il commença à y avoir de l'eau dans le gaz entre Broutchoux et Dumoulin au sujet de l'Action Syndicale. Dumoulin,



comme Monatte, voulait donner au canard un ton exclusivement syndicaliste, sérieux, responsable et tout le toutime.

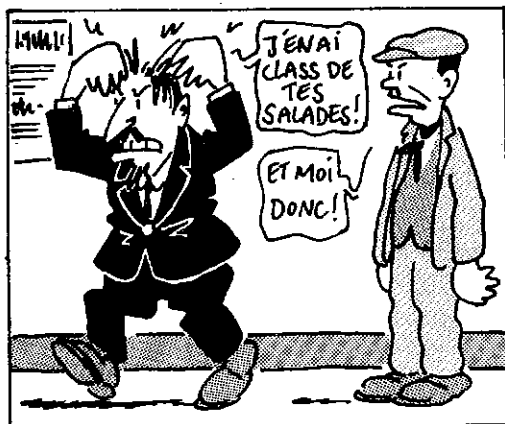
Pour tout dire, Dumoulin était un tannet pisse-vinaigre et cul-pincé. Ça ne cadrerait foutrement pas avec la gouaille provocatrice et l'humour caustique de Benoît qui ne s'embarassait pas de dog-

matisme, fut-ce même pour la bonne cause. Ça tourna rapidement au vinaigre. Chacun s'efforçait de fiche des bâtons dans les pattes de l'autre. Quand Benoît était en taule, ou lorsqu'il effectuait ses périodes de réserve militaire, Dumoulin s'empressait de sucrer la prose des broutchoutards dans le caneton. «Toi qui lit l'Action» écrivait-il à Monatte le 6 septembre 1906, «tu dois

comprendre que sa forme de rédaction doit être changée, c'était d'ailleurs ton idée ici. Donc à partir du n° prochain nous changeons et tu t'apercevras du changement opéré. Nous rasons la critique malsaine en profitant de l'absence de Benoît...»

Un autre sujet d'engueulade permanente entre Broutchoux et Dumoulin fut la question de l'unité entre

LE CONGRES D'AMIENS



Jeune et Vieux Syndicat, qui revient sans cesse sur le tapis durant la période 1906-1908. Le problème se posait ainsi : les deux syndicats de mineurs rivaux allaient-ils s'unifier pour rentrer à la Confédération Générale du Travail ? S'ils mettaient leurs œufs dans le même panier, cela aurait plusieurs conséquences fâcheuses : tout d'abord, les zigues du Jeune Syndicat



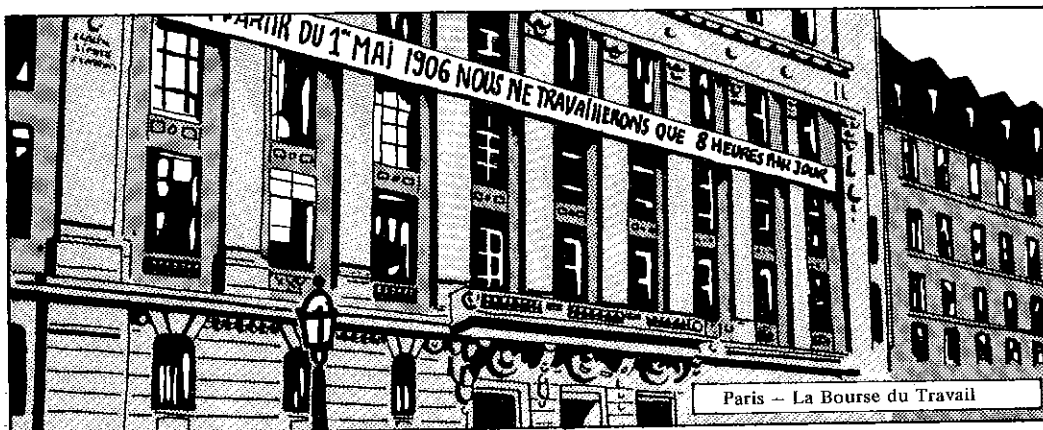
(déjà confédéré à la C.G.T.) se retrouveraient minoritaires dans cette nouvelle Fédération de mineurs, ce qui ne faisait pas leur plaisir ; ensuite les pochetés du Vieux Syndicat viendraient engraisser la minorité réformiste qui s'opposait, au sein de la C.G.T. à ses leaders révolutionnaires, Griffuehles, Pouget et autres bons bougres. On pige que Brouchoux et les leaders



de la C.G.T. étaient plutôt réticents à l'unité. Dumoulin, qui en avait classé de la bigorne entre baslycots et brouchoutards, en était par contre un chaud partisan. Basly, de son côté, ne pouvait pas blâmer ceux qu'il baptisait «les manitous de la Confédération Générale du Travail». Il les débâtaient régulièrement dans le «Réveil du Nord», témoin cet article du 7 septembre



1906, intitulé «Eux et Nous» où il éructait ceci : «(...) La coupe déborde : chacun en a assez d'être constamment censuré par des tard-venus au syndicalisme ou excommunié par des individus qui, comme le sinistre farceur qui représente la Confédération dans le bassin, font l'apologie de la propagande par le fait, du vol, du cambriolage (...). Début octobre 1906 se tint à



Amiens le Congrès de la C.G.T. où fut rédigée la fameuse «Charte d'Amiens», d'après les propositions de Griffuehles et Pouget. En gros, les grandes idées de cette Charte étaient que «le Syndicalisme se suffit à lui-même» et qu'il devait être «indépendant des partis politiques et des sectes». C'était un sacré bras d'honneur aux sociaux parlementaires de tout poil. Brouchoux

et Dumoulin assistaient au Congrès, ainsi que Monatte. Dans une série d'articles sur Amiens publiés dans les «Temps Nouveaux», il rapporta comment la minorité guesdiste s'était fait moucher par le reste du Congrès sur la question des rapports entre la C.G.T. et le parti socialiste : «Il n'est pas besoin de grands efforts pour enfoncer une porte ouverte. Aussi l'on peut dire qu'il



n'y a pas eu grand peine à écraser ces pauvres guesdistes du Nord (...). Et plus loin : «Le Nord (...) sort bien décoré des discussions du Congrès d'Amiens. Si la politique socialiste y a fleuri, il convient d'éclater, par contre que les organisations syndicales, qui seules représentent exactement le degré de conscience et de puissance d'une population ouvrière, y sont à l'état

inexistant, et cela parce qu'on les a subordonnées à l'action parlementaire socialiste. Dans son compte-rendu, Monatte défendit bougrement le rôle des anarchos à l'intérieur des Syndicats : «Les anarchistes n'ont certes pas créé le mouvement syndicaliste actuel qui fait la force de la classe ouvrière française, mais il y ont collaboré dans une part honorable. Et ce n'est

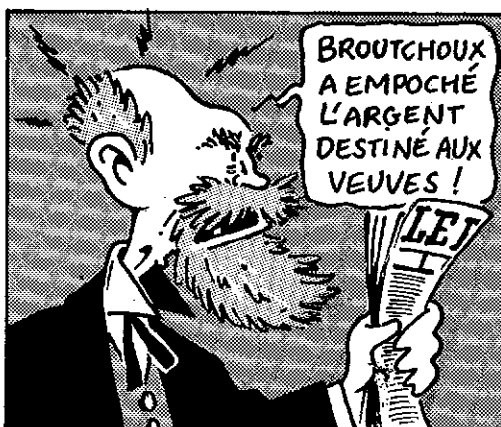
pas d'eux que les syndicalistes purs ont à craindre une influence déviatrice (...). Après Amiens, les sociaux réformistes furibards de s'être fait botter le cul par la C.G.T., ne désarmèrent pas contre la Confédération. Basly, dans le «Réveil» du 8 décembre 1906, accusa Brouchoux et le Jeune Syndicat d'avoir empêché le pognon d'une quête ef-

CE SACRE LORULOT

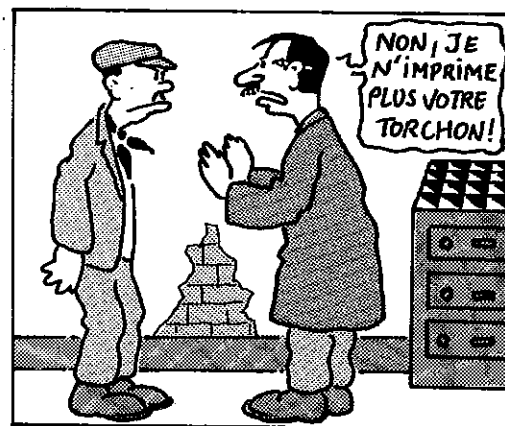


fectuée à Montceau-les-mines au profit des veuves de Courrières.

En fait, le Jeune Syndicat avait bien distribué l'oseille, mais uniquement aux veuves qui crachaient sur les dommages-intérêts de la Compagnie, et acceptaient de traîner celle-ci en justice pour palper plus. Cette répartition du pèze était somme toute hon-

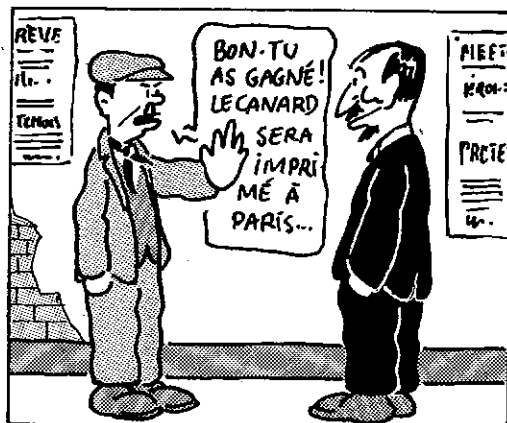


nête et logique, dans l'optique du Jeune Syndicat. Mais les calomnies de cette vieille fripouille de Basly faillirent jeter le discrédit sur les brouchoutards. Aussi, au début de l'année suivante, le Jeune Syndicat attaqua Basly en diffamation. De son côté la C.G.T. refusa l'adhésion du Vieux Syndicat tant que celui-ci ne désavouerait pas les attaques crapulardes de son

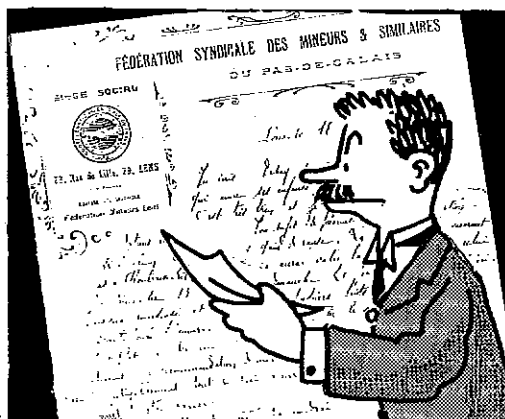


jean-foutre de président contre le Jeune Syndicat et la C.G.T.

Cependant, «l'Action Syndicale» était mal barrée. L'un après l'autre, les imprimeurs du coin refusaient de la tirer ! Cela faisait le blot de Dumoulin qui voulait forcer Brouchoux à imprimer le caneton à Paris, où Monatte s'en occuperait. Pendant les premiers mois



de 1907 «l'Action» fut effectivement tirée sur les bécanes de la C.G.T. à Pantruche. Dumoulin et Monatte en profitèrent pour tripatouiller les articles de Brouchoux, comme l'indique cette bafouille de Dumoulin à Monatte : «Ça y'est, tu as eu gain de cause (...) Brouchoux t'enverra la copie (...). Maintenant une recommandation de moi : quand tu auras toute la

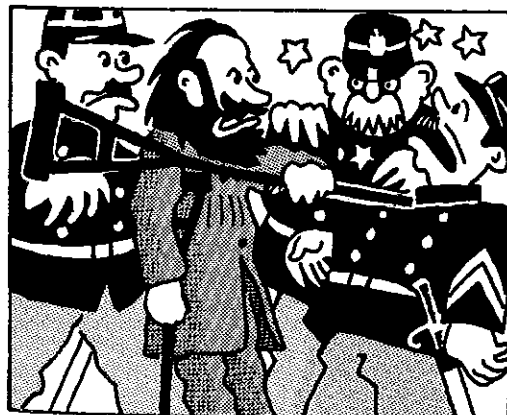


copie, rase impitoyablement tout ce qui a un caractère dégoûtant et qui compromet notre cause (...). Autant dire que ça ne gazait pas lerche entre Benoît et Dumoulin. Un autre évènement vint envenimer leur querelle.

Ce fut l'arrivée à Lens au printemps 1907 des anarchos libertadistes Lorulot, Henry Fortuné,



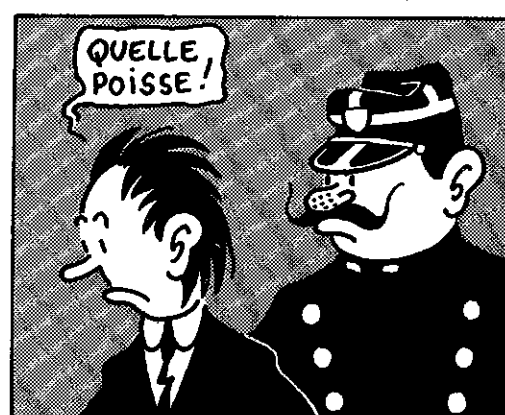
Hella Alzir et Mallet, invités par Brouchoux. Ces zigues là étaient des disciples du fameux Albert Libertad, anarcho-individualiste, organisateur des causeries populaires de la rue du Chevalier-de-la-Barre, à Paname, et fondateur du canard «l'ANARCHIE». Libertad était un drôle de bougre. Lardon naturel d'un préfet, infirme, il n'avait pas son pareil pour foutre la pagaille dans



les parlottes politiques, et rosser les cognes avec de terribles moulins de ses béquilles. Propagandiste de l'Amour libre, il mettait la théorie en pratique en vivant avec deux sœurs. Il devait calencher en 1908 des suites d'un passage à tabac. Lorulot, lui, de son vrai blaze André Roulot, avait été l'un des maître à penser de la colonie de St



Germain en Laye. Il proférait des idées scientistes et naturistes parfois assez tocobombes : on le vit un moment vivre à poil sur un arbre en ne bectant que des bananes ! Plus tard, en 1912, il sera mêlé à l'équipée de la Bande à Bonnot. Lorulot reprendra «l'ANARCHIE» après la mort de Libertad, puis fondera «LA CALOTTE», un canard anti-ratichons. En attendant,



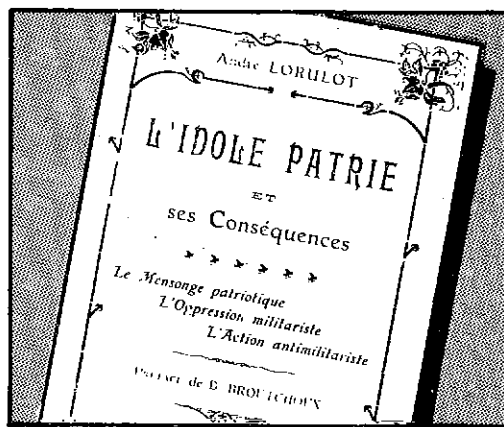
en ce mois d'avril 1907, il s'était pointé dans le Pas-de-Calais.

Il n'eut guère le temps d'apprécier le patelin, car le 2 mai, il fut arrêté en compagnie d'anars du coin - Coupez, Berthet et sa concubine Clémentine Delmotte - sous l'inculpation de provocation au meurtre. Pas moinsse !

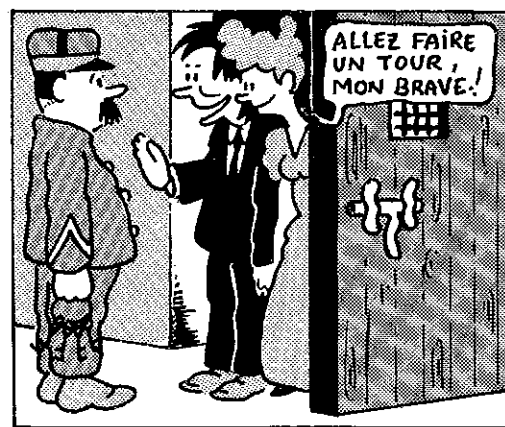
A BAS TOTO!



Ces loisirs forcés à la prison de Valenciennes lui permirent de pondre une petite brochure antimilitariste «l'Idole Patrie», dont Broutchoux torcha la préface. Cependant Broutchoux avait acheté une petite imprimerie et l'avait installée chez lui, au 69, rue Emile Zola à Lens, retrouvant ainsi le contrôle de «l'Action



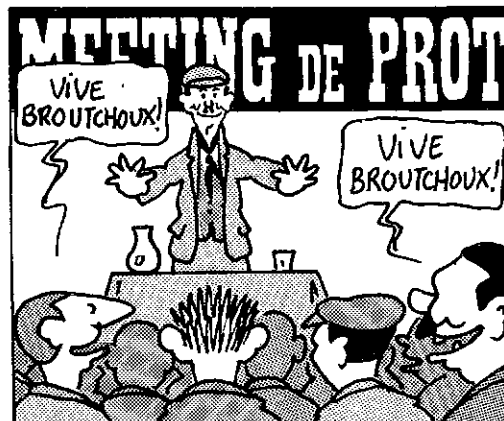
Syndicale». L'imprimerie avait été baptisée Imprimerie Communiste, et ce fut elle qui publia la brochure de Lorulot, au mois de juillet 1907. Pendant ce temps lui et ses poteaux flanquaient une sacrée pagaille à la prison de Valenciennes où ils étaient entaillés, témoin ce rapport du directeur de la prison daté du 18 juillet :



«Le maintien de l'ordre ne paraît plus garanti : le jour du 14 juillet notamment, Lorulot et Coupez n'ont pas reçu moins de 15 étrangers dont quelques uns sont restés plusieurs heures auprès d'eux. Ils reçoivent également des personnes de sexe différent qui font, dans leurs chambres mêmes, à défaut d'une autre pièce spé-



ciale, et hors de la présence des gardiens, des séjours prolongés (...). Je doit ajouter pour indiquer l'état d'esprit particulier des intéressés que Berthet émet la prétention d'aller retrouver sa concubine dans le quartier des femmes en insistant qu'on ne peut lui refuser ce qu'il appelle un «droit».



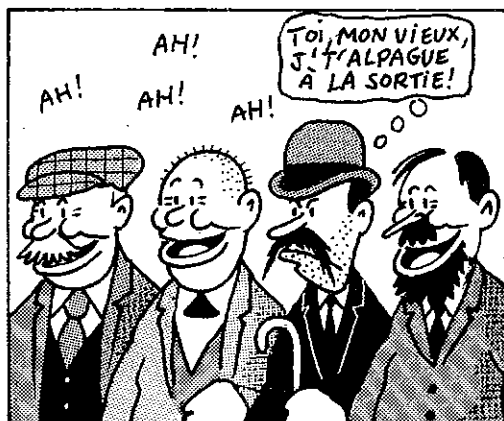
Le 20 juillet, dans un estaminet de Denain se tint devant 200 personnes un meeting pour protester contre l'arrestation de Lorulot et de ses poteaux. Dumoulin et Dret, de la C.G.T. y tinrent le crachoir, puis Broutchoux grimpa à la tribune. Les bons bougres saluèrent son apparition aux cris de «Vive Brout-



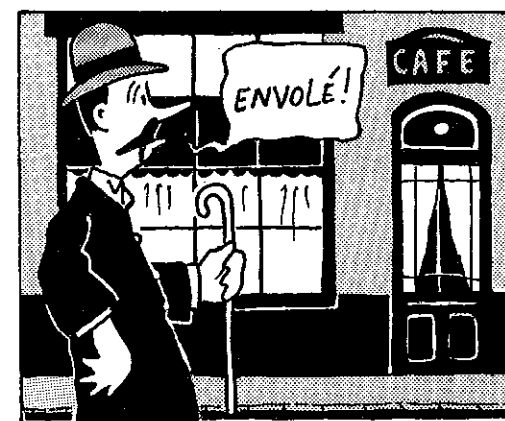
choux». Notre aminche arrêta les vivats et les bravos, et, lorgnant le commissaire de police qui faisait son boulot de mouchard dans la salle, il déclara : «Je ne veux pas que l'on crie Vive Broutchoux ou à bas untel ; le commissaire de police ne serait pas content que l'on crie : à bas toto!». Benoît continua de se payer la



fiote du quart-d'œil, ainsi que celle du maire de Denain. Il ajouta que «si les ouvriers connaissaient leurs forces, il n'y aurait plus de patrons ni de parasites, mais seulement des producteurs et de ce fait il n'y aurait plus de commissaires de police qui, comme toto, font un métier vil et dégoûtant. Pourquoi lui et



ses agents ont-ils accepté un pareil métier ? Mais tout simplement parce qu'ils ont des œufs sous les bras ! Ce sont non seulement des êtres inutiles mais nuisibles. Alors quand on en aura plus besoin, que feront-ils ? Car ils n'ont jamais travaillé, et quand ils nous demanderont du pain, comme ils ne savent rien faire, nous les



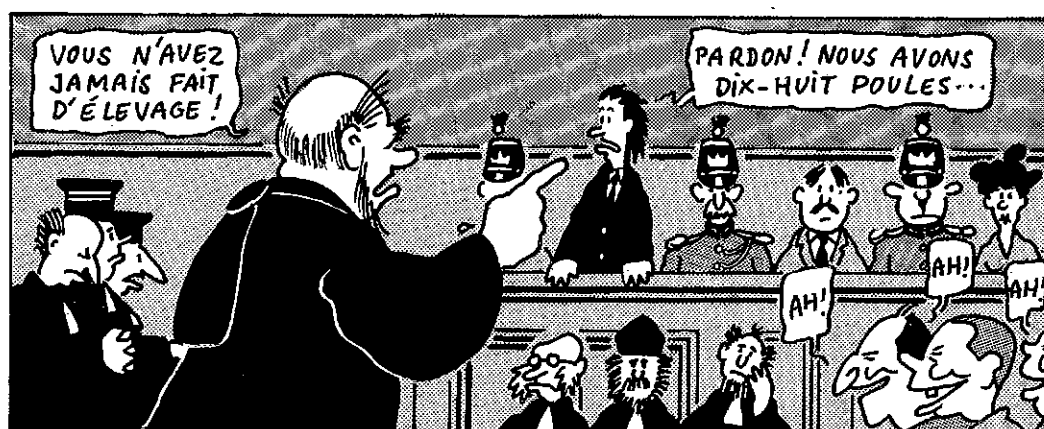
mettrons aux travaux les plus durs - par exemple : vidangeurs !». Quand la salle commença à se vider, toto le quart-d'œil sorti illico espérant alpagner Broutchoux pour outrage à perdreau. Mais pas si bête, notre aminche avait joué la fille de l'air. Il était sorti par derrière, et escaladant les murs et les clôtures des bico-

BISBILLE A AMSTERDAM



ques voisins, il s'était fait la malle. Toto rentra chez lui, la queue basse.

Pendant les semaines qui suivirent, Broutchoux se planqua pour échapper aux argousins. Cela ne l'empêcha pas de se pointer, peinard, au procès de Lorulot le 9 août 1907. La séance fut assez croquignollette.



Lorulot, face à l'accusation de provocation au meurtre, se récria : «Je suis opposé au meurtre, car le meurtre c'est le militarisme même. La violence, pas plus que la loi, ne peut changer la société... Pour changer la société, il faut changer les hommes». On l'interrogea sur la fameuse colonie de St Germain en Laye : «Vous

n'avez jamais fait d'élevage» lui lança-t-on. «Pardons» rétorqua Lorulot, «Nous avons dix-huit poules». A ces mots, le public se gondola, mais Lorulot continua, imperturbable «Dix-huit poules, douze pigeons, des lapins et deux chèvres». Il écopa d'un an de cabane et 100 F. d'amende.



Fin août se tint à Amsterdam le congrès anarchiste international. Il n'y avait pas bezef de délégués français ; parmi eux on comptait Monatte, et notre ami-che Broutchoux. Pendant une semaine, ça jaspina sec dans la grande salle du Plancius. Lors de la neuvième séance, consacrée au probloque «Anarchisme et Syndicalisme», Pierre Monatte prit la parole : «Il faudrait

être aveugle, déclara-t-il, pour ne pas voir ce qu'il y a de commun entre l'anarchisme et le syndicalisme. Tous les deux poursuivent l'extirpation complète du capitalisme et du salariat par le moyen de la révolution sociale». Et il expliqua que les camaros de la C.G.T. faisaient du chouette turbin pour faire lacher la rampe aux bouffe-galette. Selon cézigue, l'anarchisme, qui



tendaient à pioncer sur ses lauriers depuis l'époque de la dynamite, avait bougrement intérêt à marcher avec les syndicats pour mener à bien ses idées. «Que tous les anarchistes viennent donc au syndicalisme ; leur œuvre sera plus féconde, leurs coups contre le régime social plus décisifs (...)».

Enrico Malatesta, un vieux de la vieille de l'Anarchie,



s'opposa à cette conception. Un sacré zigue, le camaro Malatesta. Né en 1853 près de Naples, il a connu Bakoumine, Kropotkine, Louise Michel, roulé sa bosse dans le monde entier et flanqué un schproum de tous les diables partout où il est passé. Entaulé aux quatre coins du globe, il s'est évadé plus d'une fois à la barbe des matons, que ce soit dans une caisse marquée «ma-

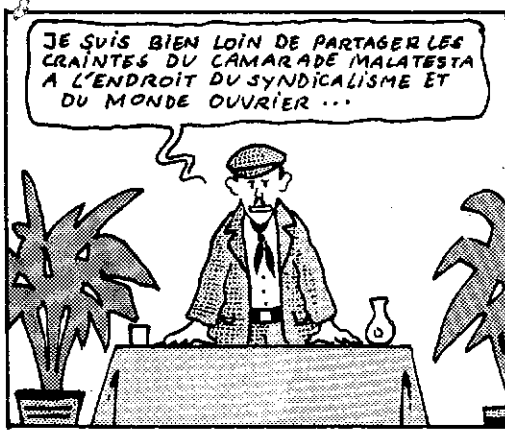


chine à coudre» ou dans une barque en pleine tempête. Interdit de séjour dans 10 pays, on l'a vu en Belgique, en Suisse, en France, en Italie, déguisé pour faire la pige aux roussins. Malatesta trouva que Monatte en pinçait un peu trop pour le syndicalisme. Pour cézigue, le mouvement ouvrier ne devait être qu'un moyen pour les anarchos, alors que les syndicalistes



tendaient à en faire une fin. «Le syndicalisme n'est et ne sera jamais qu'un mouvement légalitaire et conservateur, sans autre but accessible - et encore ! - que l'amélioration des conditions de travail...». Et Malatesta termina comac : «Le syndicalisme, moyen d'action excellent à raison des forces ouvrières qu'il met à notre disposition, ne peut pas être notre unique

LA PLANQUE EVENTEE



moyen. Encore moins doit-il nous faire perdre de vue le seul but qui vaille un effort : L'Anarchie ! ». Du congrès d'Amsterdam se dégagèrent donc ces deux tendances, l'une un tantinet méfiante vis-à-vis du syndicalisme, l'autre plus pragmatique qui trouvait dans celui-ci une voie nouvelle pour un anarchisme embourbé dans les parlottes de salon.



Broutchoux regagna le Pas-de-Calais, où les lardus le recherchaient toujours vainement. Ils finirent par lui mettre la main au colbac le samedi 28 septembre à Lens. Ce jour là, Benoît était peinarde chez lui et imprimait l'Action Syndicale, qui devait sortir le lendemain. Vers 5 plombs du soir, le lieutenant Coine se pointa au 69, rue Emile Zola, accompagné d'une di-



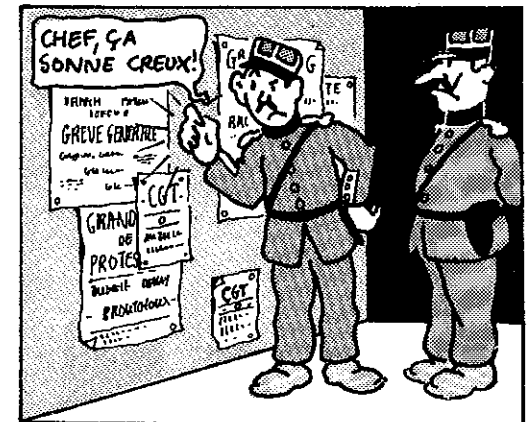
zaine de cognes. Il fit garder toutes les issues, et colla même deux pandores sur le toit, à tout hasard. Puis le lieutenant procéda aux sommations d'usage. Pendant ce temps Fernande Richir lançait par une fenêtre du premier étage des tracts à la foultitude qui commençait à s'attrouper devant la cambuse. Ces tracts incitaient le populo à aller aubader Aristide Briand «le



renégat» socialo devenu ministre du cabinet Clémenceau, qui devait radiner à Liévin la semaine suivante. Les sommations donnant aussi peu de résultat qu'un cataplasme sur une jambe de bois, les pandores essayèrent d'enfoncer la lourde. Il n'y eut pas méche de la faire bouger d'un poil, car elle était barricadée par une presse. Les cognes réussirent à enquiller dans la



turne par la porte de derrière. Le lieutenant et ses argousins furent alors bien épaustrouillés : Il n'y avait pas plus de Broutchoux dans la baraque que de beurre sur la tartine d'un purotin. Nos fins limiers commencèrent à arpenter la cambuse de la cave au grenier, sans qu'il y eut méche de trouver la moindre trace de notre po-teau... Fronçant les sourcils et mettant à rude épreu-



ve sa maigre cervelle, l'un d'eux émit l'idée de sonder les murs, et les argousins finirent par découvrir Broutchoux planqué derrière une fausse cloison recouverte d'affiches. Benoît se laissa coffrer sans broncher faisant simplement remarquer au lieutenant qu'il aurait pu lui laisser terminer son journal peinarde. Fernande se mit alors en pétard et engueula les pandores, qui lui



passèrent illico les cadènes. Broutchoux, voyant sa compagne alpaguée, trouva que c'était un peu fort de café et rouspéta violemment : «Vous n'avez pas le droit d'arrêter les deux chefs d'une famille, mais vous avez déjà opéré tant d'arrestations arbitraires, qu'une de plus, vous vous en moquez». Pour lui clore le bec, on lui colla un procès verbal pour outrage à la gendar-



merie. Cependant la nouvelle de l'arrestation de Benoît s'était répandue à Lens, et il y avait maintenant 1500 zigues, sympathisants ou simples curieux, massés devant la demeure de notre aminche. Quand la maréchaussée sortit avec les prisonniers, un bon bougre se mit à aubader les pandores. Eux zigues l'argougnèrent aussitôt et le flanquèrent au gnouf

Un que la mise à l'ombre de Broutchoux arrangeait bien, c'était ce faux-herche de Dumoulin. «L'arrestation de Benoît, écrivit-il à Monatte, laisse l'imprimerie dans une situation critique, non sans issue, mais il était temps (c'est malheureux à dire) que Broutchoux s'en aille. Nous avons maintenant sa femme et ses gosses sur les bras ainsi que la location du local.

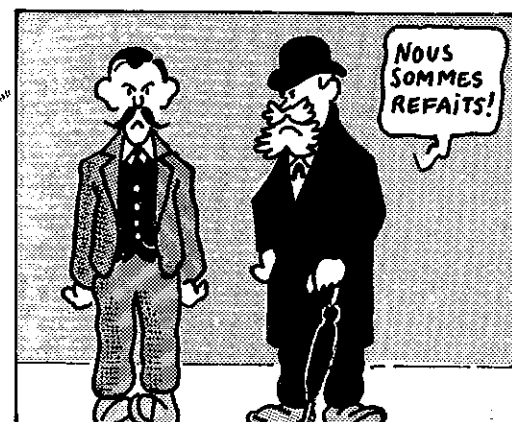
AU PALAIS D'INJUSTICE



Par sa gestion malheureuse, le camarade n'arrivait pas à payer les frais d'impression de «l'Action» ici, et il doit 2 numéros du journal comme il en doit quatre à Paris. Il a laissé envahir la boîte par des gens de la rue de la Barre qui ne se soucient guère de l'œuvre que nous poursuivons...». Dumoulin ne pouvait pas encadrer les libertadistes, dont l'individualisme bohème



était aux antipodes de son syndicalisme besogneux. Il se magna de déménager l'imprimerie de chez Broutchoux, récupérant la direction de «l'Action». Le 3 octobre, Benoît ramassa 6 jours de ballon pour outrage à lieutenant de gendarmerie : ce n'était d'ailleurs qu'un amuse-gueule, comme on le verra plus loin... Quelques jours plus tard Broutchoux dut sûre-



ment regretter de ne pas être en liberté pour pouvoir assister à la déconfiture de son vieil ennemi Basly dans l'épilogue de l'affaire des veuves de Courrières. En effet, le 23 octobre à Arras, le Jeune Syndicat gagna son procès en diffamation et Basly écopa de 120 F d'amende, et dut verser 212 F de dommages et intérêts à «l'Action Syndicale». La machination du vieux rou-

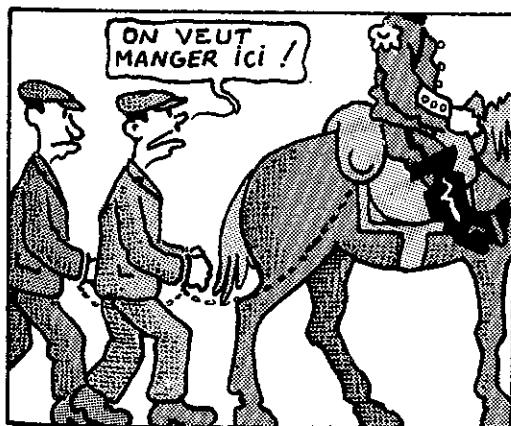


blard se retournait contre lui... A force de cracher en l'air, ça devait finir par lui retomber sur la bouillotte ! Cependant Broutchoux n'en finissait pas d'user son fond de culotte sur le banc des accusés. Le 14 novembre, rebelotte, les chats-fourrés de la cour d'assises de Douai lui cloquèrent 3 mois pour «complicité d'inci-

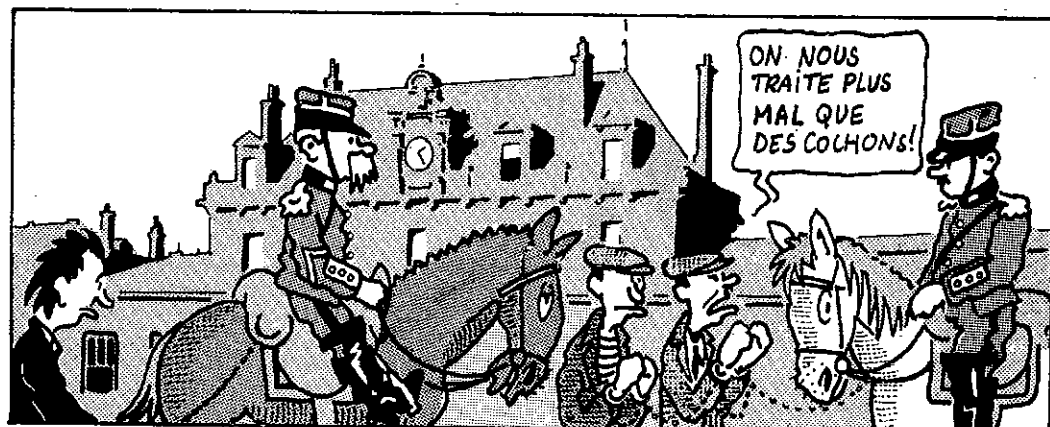
tation de militaires à la désobéissance». Lorulot, lui, ramassa 15 mois pour sa brochure antimilitariste, mais cette peine fut confondue avec celle qu'il purgeait déjà. «Nous étions au moins huit cents qui, aussitôt la condamnation prononcée ont crié dans la salle de la cour d'assises : A bas la patrie, vive Broutchoux, et nous sommes descendus tous chantant l'Internationale



et la Carmagnole» écrivit Augustin Dehay à Monatte après le procès. Une semaine après, Broutchoux, Lorulot et Cachet (un anarcho qui avait participé à la réunion de Denain, et qui avait été condamné sous le même chef d'accusation que Benoît) furent transférés de la prison cellulaire de Douai à la maison d'arrêt de Valenciennes.



En chemin, Broutchoux et Cachet s'ingénierent à casser les arpions aux gendarmes à cheval qui les convoyaient. Place de la gare à Douai, euxzigues déclarèrent qu'ils voulaient tortorer dans un caboulot ; comme les pandores s'y opposaient, les deux poteaux refusèrent de trimballer leurs ballots de frusques. Puis, comme on leur avait passé des chaînes qui n'avaient rien d'une



gourmette en jonc, Broutchoux se mit à rouspéter : «On nous traite plus mal que des cochons, car les cochons, pour les engraisser, on les attache par les pieds de derrière, et nous c'est par les mains». La patience des pandores étant aussi limitée que leur intelligence, le brigadier rédigea, en tirant la langue et en s'appliquant pour ne pas faire de pâtés, un procès-verbal

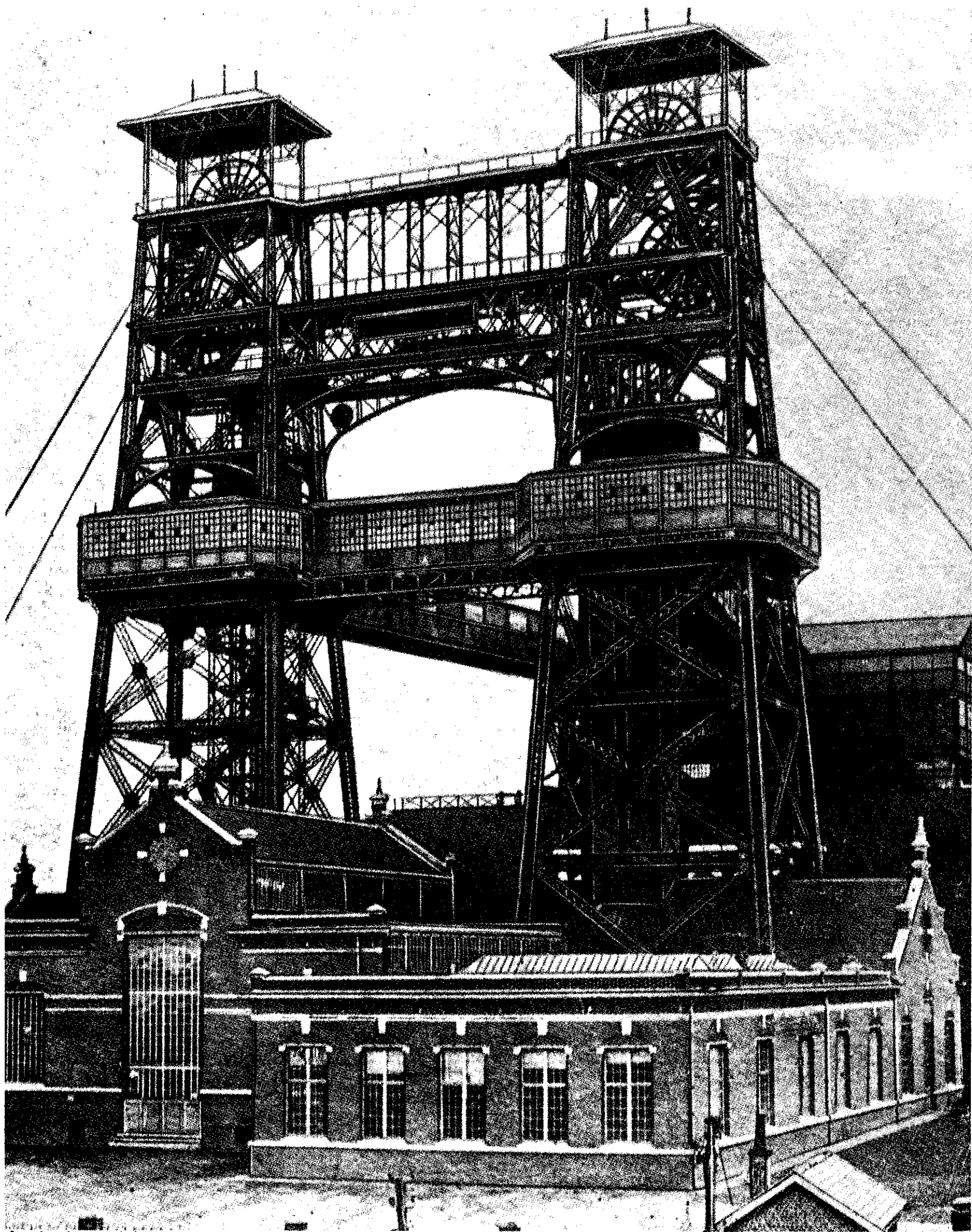
«constatant Outrages à la gendarmerie dans l'exercice de ses fonctions par M.M. Broutchoux (Benoît) et Cachet (Henri)». A la suite de quoi le 4 décembre, les juges du tribunal correctionnel de Valenciennes allongèrent 20 jours de taule à nos aminches, plus trois mois en sus pour Broutchoux, rapport à la vieille affaire du quart-d'œil.



La propagande des compagnies minières:

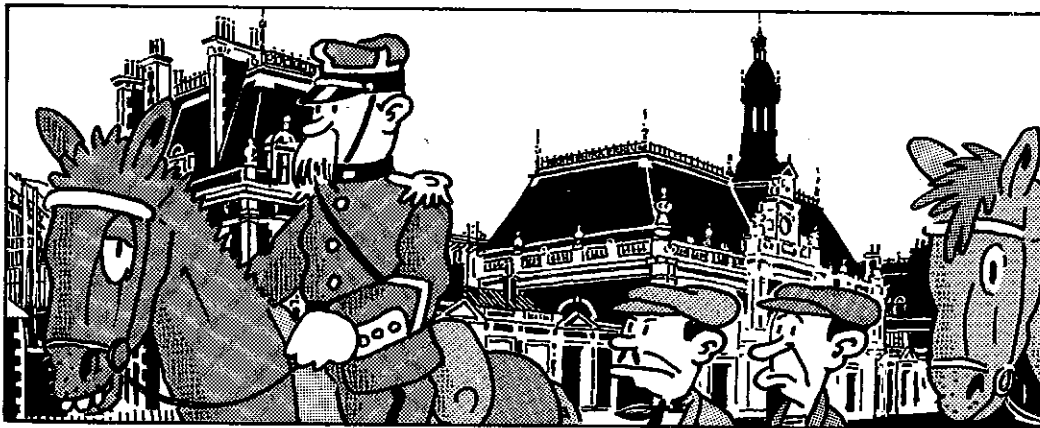
AU TRAVAIL





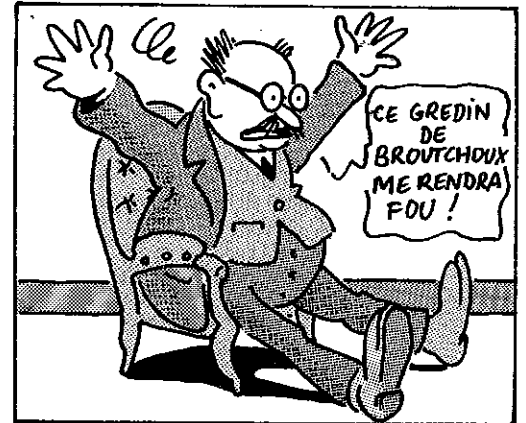
Les chevalements de la Fosse 15 de Lens, avant leur destruction par les bombardements de 14-18.

GOVERNEMENT D'ASSASSINS !

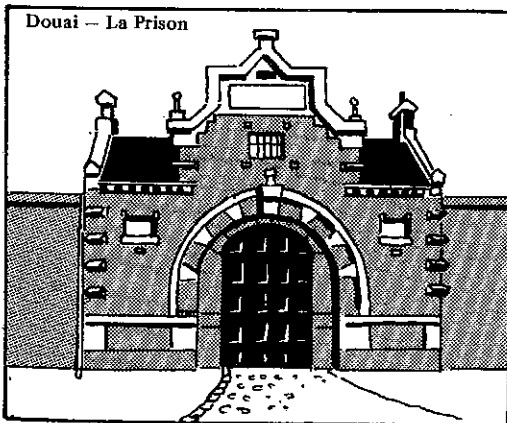


A la prison de Valenciennes, Broutchoux passait son temps à enquiquiner l'administration pénitentiaire en pinaillant sur le règlement. Comme on voulait lui sucrer le régime politique, il envoya une bafouille au sous-préfet pour protester. « Je vous ferai remarquer, M. le Sous-Préfet, que j'ai seulement été mis au régime politique le 18 octobre et que la préfecture n'a pas

autorité pour faire cesser le dit régime. Il appartient seul au ministère de l'Intérieur d'en décider. La préfecture n'avait qu'à transmettre ma demande au ministère et non y répondre. Je vous prie donc de faire parvenir la présente au ministre de l'Intérieur. Tous les représentants de l'autorité s'arrachaient les tifs devant ce prisonnier récalcitrant. Le sous-préfet, qui en avait

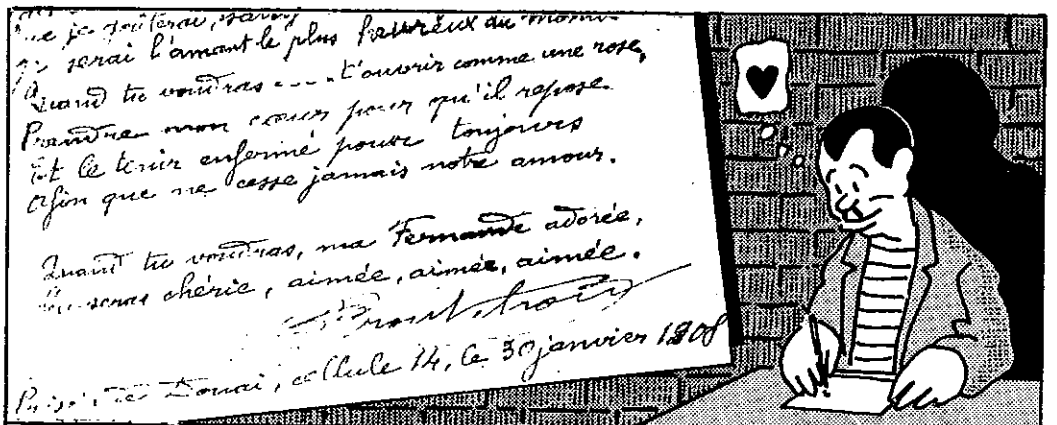


class des embrouilles de Benoît, envoya une lettre furibarde au Préfet du Nord dans laquelle il notait : « Ce condamné a abusé de la patience de tous et je suis d'avis que si, juridiquement et légalement, il y a possibilité, nonobstant l'appel, de lui faire perdre les avantages du régime des détenus politiques, il n'y a pas de ménagements à prendre. J'ajoute incidemment que la



Douai - La Prison

présence de cet individu à la maison d'arrêt de Valenciennes est une cause d'indiscipline permanente et qu'il y aurait intérêt à ce qu'il subisse ailleurs la peine qu'il lui reste à subir». Broutchoux fut effectivement renvoyé illico à la prison de Douai, un cul-de-basse fosse à côté de laquelle la taule de Valenciennes, c'était kif-kif le Hilton.



Broutchoux et Cachet eurent beau râler et rouspéter, on les y laissa moisir jusqu'à la fin de leur peine. Pour prendre son mal en patience, Broutchoux, quand il avait du vague au trognon, rimait et envoyait des poèmes à Fernande. Faut dire que Benoît était un gouaillier au cœur tendre, à preuve le feuilleton qu'il publiait dans «l'Action Syndicale», une histoire d'a-

mour intitulée «Blanchette et Colas». Il la signait du pseudonyme d'Eg. Lantine, qui était aussi le prénom de sa fille aînée.

Fin février, Broutchoux fut libéré, peu de temps après Lorulot. Dumoulin, qui avait eu la partie belle pendant son absence, tirait une sale bobèche. Le retour de Benoît ne faisait pas du tout son blot. Il fut obligé

LES APACHES BASLYCOTS



de ramener l'imprimerie rue Zola, et ce fit incendier par les broutchoutards lors d'une réunion de la commission de «l'Action», le 2 mars 1908. Les partisans de Broutchoux se payèrent bougrement sa fiote, et Dumoulin en pétard s'en plaignit dans une lettre à Monatte : «Verpaërt et Dussart y sont allés de leurs calomnies où les questions de gonzesses ont



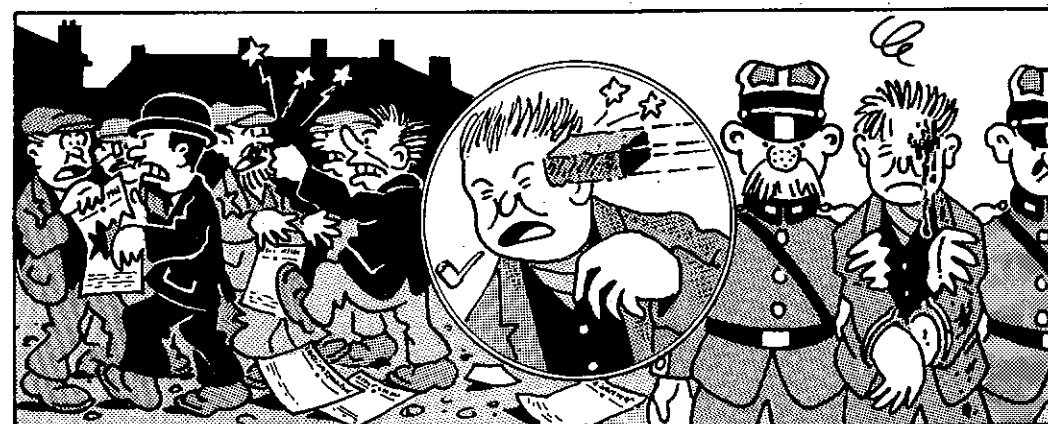
dominé. Tu vois le tableau : moi et Dehay nous avons déménagé l'imprimerie de chez Broutchoux parce que sa femme nous a refusé la beauté et la succulence de ses charmes. Et l'on dit ça partout (...). Il faut avouer que c'était assez croquignolet ! Dumoulin continuait de s'évertuer à recoller les pots cassés entre Jeune et Vieux Syndicat afin de parvenir



à l'unité. Mais pour Broutchoux, il n'était foutrement pas question de rejoindre les rangs de ces rien-dans-la-culotte de baslycots. Juste avant un congrès national des mineurs à Montceau-les-mines, il décida de publier à la une de «l'Action» une caricature montrant Basly soudoyé par les bouffe-galette des compagnies. Le dimanche 3 mai 1908, vers 9 plombs du mat' à la



cité no 3 de Liévin, quatre bons bougres du Jeune Syndicat vendaient à la criée le numéro de «l'Action» portant en couverture la fameuse caricature. C'est alors que, sans crier gare, une meute de baslycots furibards leur tomba dessus à bras raccourcis et leur servit une copieuse purée de marrons. La bigorne s'envenima et l'un des vendeurs de «l'Action», Albert Sauvanet



ramassa une brique sur le citron. «L'Action Syndicale» de la semaine suivante rapporta ainsi la suite du drame : «(...) la police arriva et transféra nos amis à l'estaminet Corniquet. Pendant le trajet, le malheureux Sauvanet eut une côte brisée. Le lieutenant de gendarmerie La Couenne, plus baslycot que Basly, arriva avec une vingtaine de pandores et, suivant son

habitude, fit menotter et ligotter les victimes, les blessés. S'il avait osé, il aurait félicité les assassins. Nos amis furent conduits à pied à la gendarmerie de Lens et laissés sans soins, malgré leurs plaintes. Le soir, à 6 heures, le pauvre Sauvanet expirait dans une cellule (...). Il n'avait que 21 piges... Le mercredi 6 mai, le malheureux bougre fut enterré civilement à Lens.

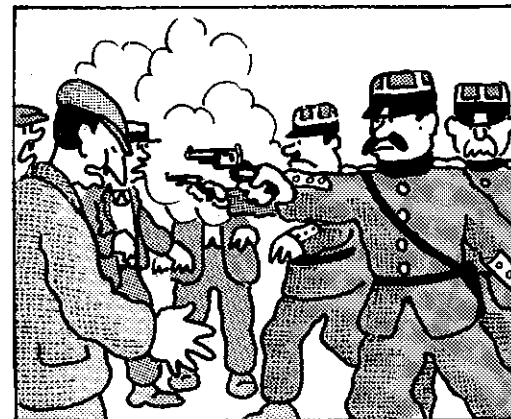


Les cognes empêchèrent Broutchoux de prononcer un discours sur sa tombe devant la foultitude immense qui s'était pointée aux obsèques. Il dut se contenter de jacter à la maison syndicale devant un auditoire plus maigre, dénonçant vigoureusement le sale forfait des «apaches baslycots». Pendant ce temps, un drôle de chambard éclata au



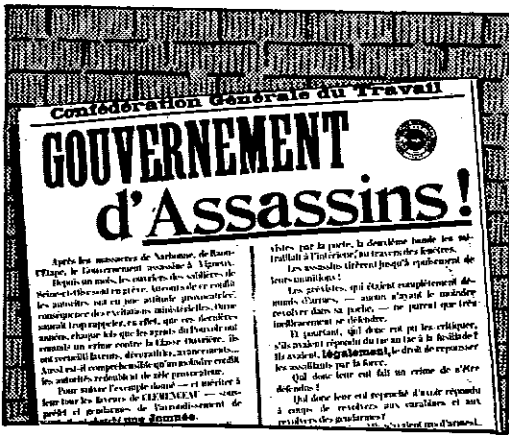
plan national, qui allait précipiter indirectement l'entrée du Vieux Syndicat à la Confédération Générale du Travail.

Une grève des carriers et terrassiers de Seine-et-Oise avait débuté le 2 mai. Comme d'habitude les grévistes faisaient la chasse aux «renards» (les jaunes) et ça avait fait du vilain. Les cognes étaient sur

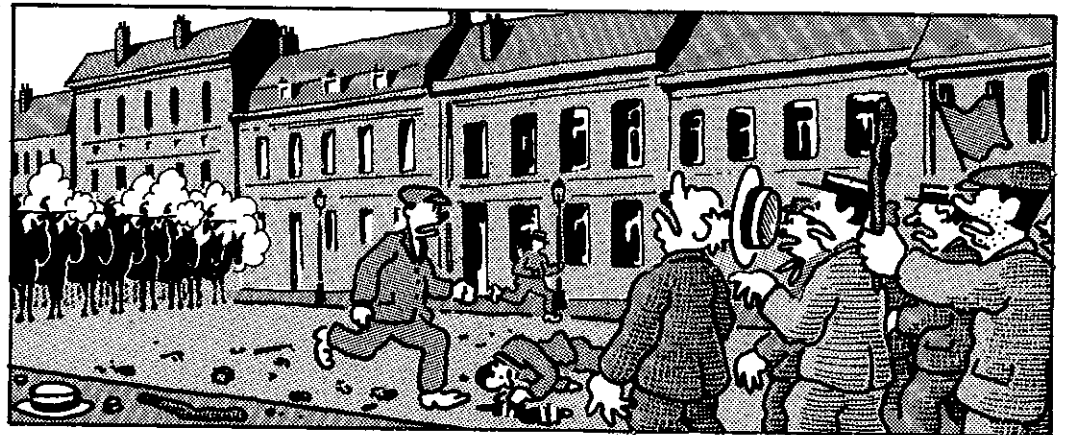


les dents, les échauffourées se multipliaient. Et le 28 mai le raisiné coula à Draveil-Vigneux. Des pandores pénétrèrent sans mandat dans une salle de réunion sous prétexte d'arrêter un gréviste. Comme les bons bougres s'opposaient à leur intrusion, les cognes déchargèrent froidement leurs pétards. Deux grévistes furent butés et une dizaine blessés. L'émotion fut con-

LE RAISINE COULE

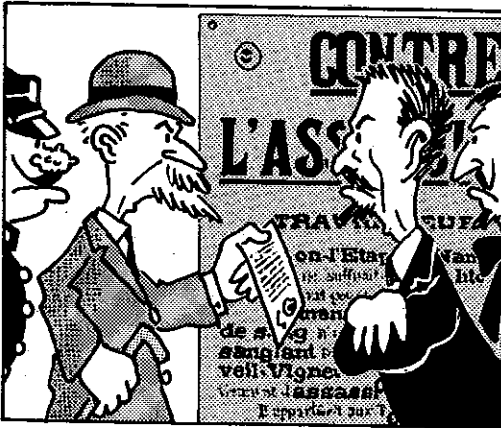


sidérable dans tout le pays quand on apprit cette abominable saloperie. La C.G.T. placarda sur les murs de Pantruche une affiche où l'on pouvait lire, en caractères énormes : «GOUVERNEMENT D'ASSASSINS». La C.G.T. s'en prenait à «Clemenceau-le-tueur», le «sinistre» de l'intérieur qui, depuis 1906 en connaissait maintenant un rayon question massacres et coups



de lattes. Il n'allait pas s'arrêter en si bon chemin, la crapule. Le 30 juillet ses tueurs galonnés remirent ça à Villeneuve-Saint-Georges, près de Vigneux. A l'appel de la C.G.T., des tas de prolos avaient r'appliqué pour soutenir la grève des terrassiers. Les dragons chargèrent, les troubades ouvrirent le feu sur le populo. On ramassa quatre machabées parmi les manifestants.

Pour le coup, la tension monta encore. Ces salops de chieurs d'encre de la presse bourgeoise et socialiste essayèrent de faire porter le chapeau à la C.G.T., la rendant responsable de la tuerie ! Le gouvernement, pour parer à toute éventualité fit épingler les principaux membres du bureau de la C.G.T. Parmi euxzigues, Griffuelhes, Pouget et cinq

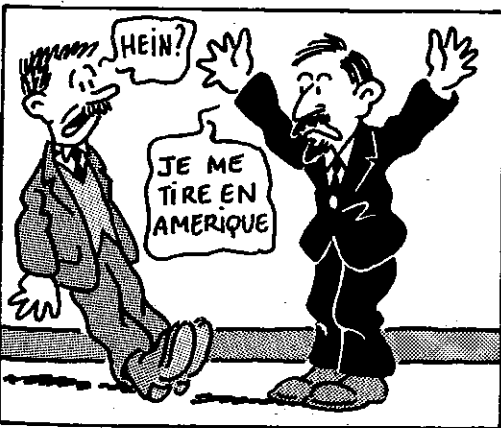


autres camaros se firent poisser, tandis que plusieurs parvenaient à se planquer ou à se tireflûter. Monatte gagna la Suisse, et se mit au vert chez Brupbacher, un zigou qui avait été l'un des poteaux de Bakounine à l'époque de la Fédération Jurassienne. C'est là que Monatte fut mis au parfum des derniers événements. Le Vieux Syndicat avait finalement rejoint la C.G.T.



Cordier, son trésorier, avait désavoué les attaques de Basly contre la C.G.T. et le Jeune Syndicat. L'entrée du Vieux Syndicat fut facilitée par l'absence des membres du bureau confédéral qui s'y opposaient, dont Griffuelhes et Pouget, encore en taule. Ce n'était pas pour autant l'unité entre Jeune et Vieux Syndicat. En effet, cinq mois plus tôt, le Jeune Syndicat avait adhéré

ré à la Fédération C.G.T. des Ardoisiers. Tout ça pour ne pas être balancé de la Confédération à l'entrée du Vieux Syndicat dans celle-ci. Les statuts de la C.G.T. empêchaient la coexistence dans son sein de deux fédérations de mineurs en bisbille. Autrement dit, y avait pas mèche de mettre les deux guibolles dans une seule jambe du bénard. Brouchoux déclara d'ailleurs

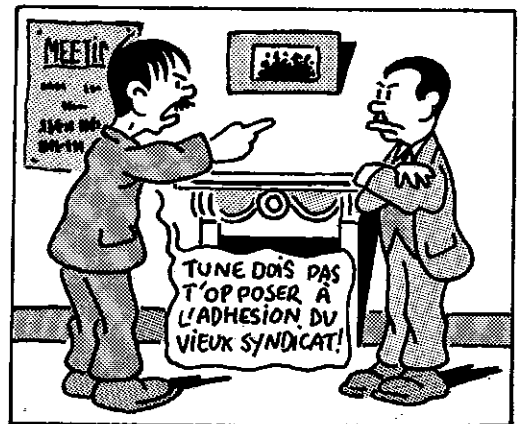


que c'était pas parce que les baslycots s'étaient rangés sous la bannière confédérale qu'il allait arrêter de leur chercher des poux.

La brouille entre Brouchoux et Dumoulin s'aggravait. Déjà, au mois de juillet, ce dernier avait failli tout plaquer pour se tirer en Amérique. Monatte s'était pointé à Lens pour l'en dissuader. Dumoulin,



bien qu'ayant largué son poste de secrétaire, continua à faire de la retape pour l'unité. Mais les brouchoux-tards repoussèrent sa proposition d'un congrès commun du Jeune et du Vieux Syndicat. Dumoulin ruminait des idées de basse vengeance contre Benoît : «Je lui ai promis un gnon sur la hure, il l'aura avant qu'il ne soit longtemps!». Du 3 au 10 octobre, Brout-



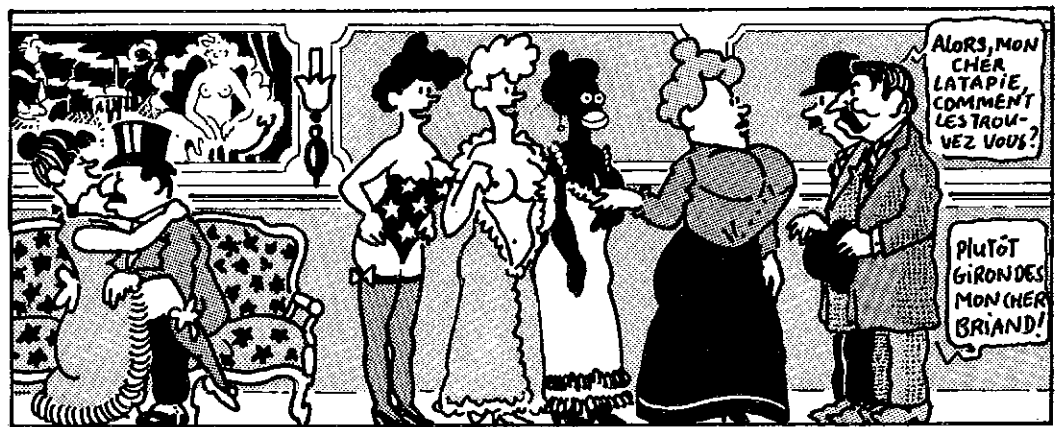
choux fut délégué au congrès national de la C.G.T. à Marseille. Notre aminche essaya de faire annuler l'adhésion du Vieux Syndicat sur un fourbi de procédure, mais bernique ! Le mois suivant il se fit engueuler par le bureau de la C.G.T. et notamment par Latapie rapport à son attitude vis-à-vis de la Fédération Nationale des Mineurs, à laquelle se rattachait le Vieux Syn-

DUMOULIN SE TIRE



dicat. Il faut dire que la Confédération Générale du Travail entraînait dans une bougremment sale période.

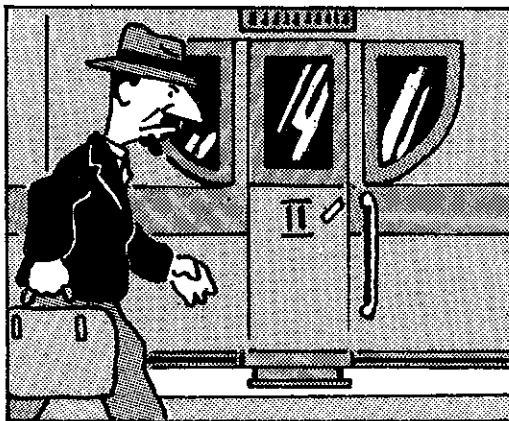
Début 1909, Griffuelhes, alors secrétaire de la C.G.T., rendit son tablier. Un réformiste, le zigue Niel, lui succéda ; tout ça suite à une sombre histoire de pognon. Aristide Briand venait d'être bombardé Président du Conseil. Ce gazier-là était un petit mariole ; il



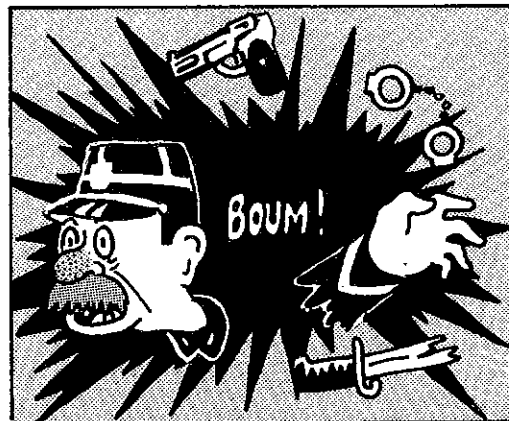
savait que mieux valait flanquer la pagaille dans la C.G.T. de l'intérieur, plutôt que de la réprimer à coup de gourdins, ce qui faisait toujours sale impression sur le populo. De l'époque où il jouait au grève-généraliste, Briand avait conservé des poteaux dans le mouvement syndical. Parmi eux zigues, Latapie qui se vantait d'avoir fait des virées au bocson avec Briand. Latapie

orchestra le concert des râleurs qui accusaient Griffuelhes de gaspillage. Voilà pourquoi cézigue, qui en avait plein les endoss, démissionna.

Dans le Pas-de-Calais, ça ne gazait plus du tout entre Dumoulin et les broutchoutards. «L'Action Syndicale» du 20 décembre 1908 avait révélé que Dumoulin toujours obnubilé par l'unité, avait rencontré en



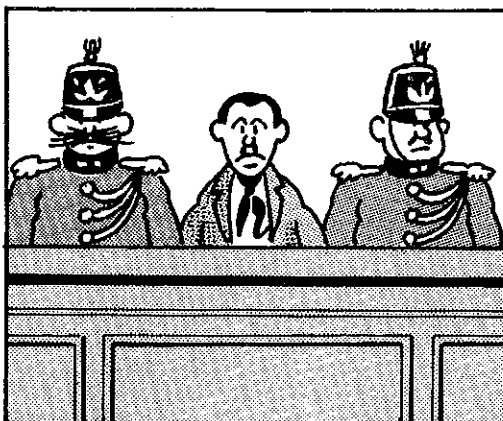
douce ce vieux grelin de Basy. Tous les deux nièrent, mais Dumoulin fut balancé du Jeune Syndicat. Il resta encore un peu dans le bassin, puis il finit par mettre les adjas et vint s'installer à Paname. Broutchoux avait donc les pognes libres au Jeune Syndicat. Mais ce dernier perdait de son influence sur les mineurs. Euxzigues retombaient dans l'apathie mollassonne d'avant 1906.



Il ne se passait plus grand chose dans le bassin minier et Broutchoux devait se faire tartir. Mais un événement inattendu allait lui donner du turbin. Au mois d'août 1909, un commissariat de police sauta à Tourcoing, comme aux plus chouettes jours de la propagande par le fait et des marmites à renversement. Les poulets alpaguèrent trois prolos de Roubaix dont le seul tort



était d'en pincer pour les idées anarchotes. Broutchoux lança illico une campagne pour les faire libérer. Début octobre, notre aminche organisa une manifestation à Lille en faveur des trois bons bougres entoïlés. Marque de pot, rue de Béthune ça tourna à la bigorne générale, et les cogens pincèrent Broutchoux et quelques uns de ses poteaux.



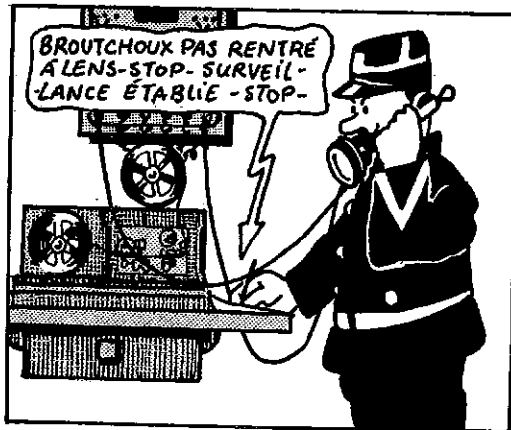
Une fois de plus, Benoît se retrouvait devant les sales trombines des juges et des chats-fourrés du palais de justice. Il prit cette fois un mois de placard pour rebellion et outrage à agent. Il tira sa peine à la prison de Loos-lez-Lille où il en profita pour écrire une série d'articles sur le syndicalisme pour la revue «Terre Libre». Dans l'un d'eux, Broutchoux réaffirmait la



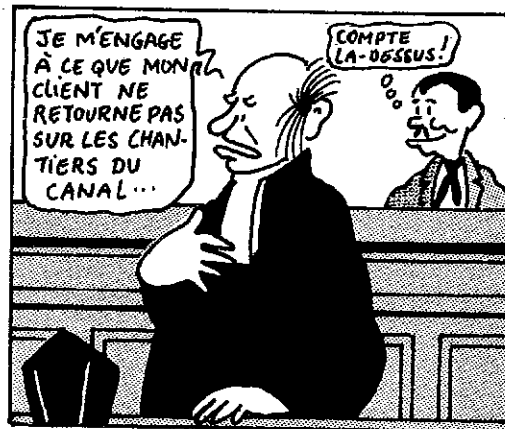
nécessité de combattre les ratichons. Position bougremment anar, à l'encontre de celle de pas mal de grossiums de la C.G.T. qui estimait que l'anticléricalisme était un défouloir qui détournait les prolos de la lutte des classes. A ceci, Broutchoux rétorquait comac : «le prêtre, de n'importe quelle religion, est à combattre pour deux raisons : 1° parce qu'il consomme et ne

produit pas ; 2° parce qu'il se fait le complice du patronat en prêchant la résignation aux ouvriers». Peu après sa sortie de taule, en décembre 1909, Broutchoux appuya la grève des prolos qui turbinait à la construction du canal du Nord. Il entreprit une tournée de propagande sur les chantiers du canal. Les flics lui collèrent au derche, surveillant ses moindres pets de

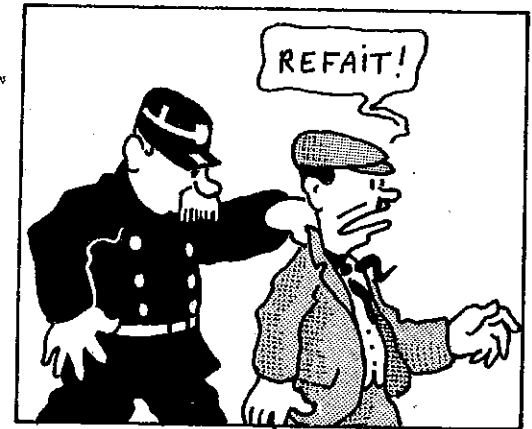
COFFRE ET RECOFFRE



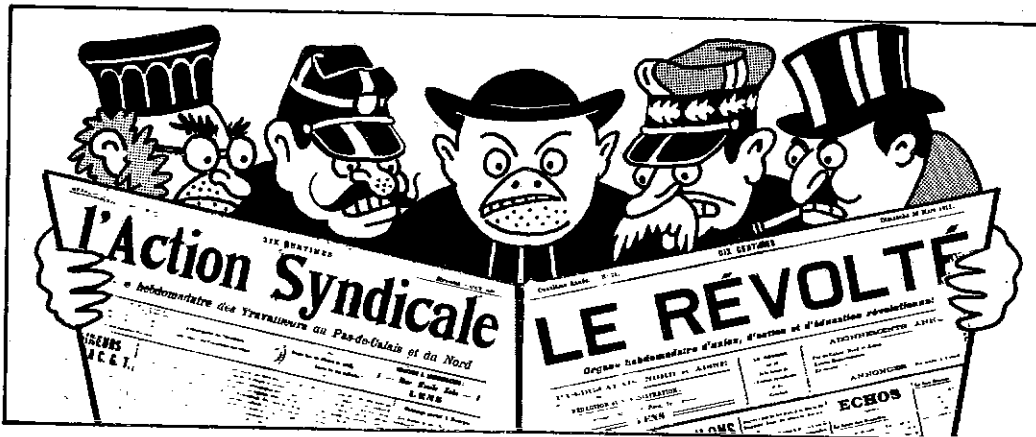
travers, témoin ce télégramme du 16 janvier 1910 : «Broutchoux contrairement à télégramme précédent n'est pas rentré à Lens. Stop. Surveillance établie». Benoît était vraiment le croquemitaine de tous les sbires de l'autorité et des molloses du Capital dans le coinceto ! Deux jours plus tard, lors d'une réunion au café de la Poste de Metz-en-Couture, Broutchoux



aubada le préfet du Nord comme de la morue avariée. Ça donna aux bourres un excellent prétexte pour le coffrer à sa sortie de la gargote. L'avocat de Broutchoux jura ses grands dieux que son client ne remettrait plus les pieds sur les chantiers du canal, et on le relâcha. Mais Broutchoux n'avait rien à foutre de ces bonnes paroles destinées à dauber les enjuponnés, et il

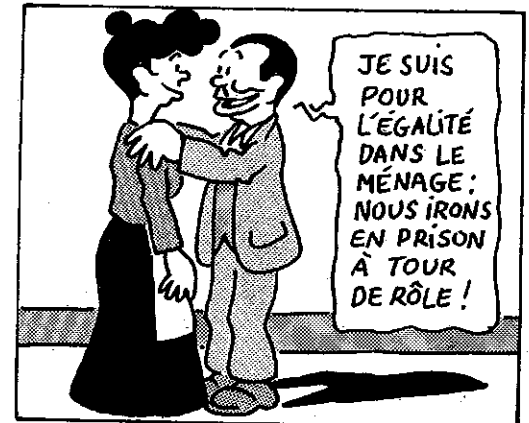


s'empressa de récidiver. Ça ne rata pas : le 13 février, rebelote, il se fit cueillir à Rouvroy, alors qu'il attendait un ouvrier du Canal. Quand Benoît regagna ses pénates, il trouva le Jeune Syndicat plutôt mal barré. La Fédération des ardoisiers, qui en avait classé de réclamer des cotisations, avait flanqué les broutchoutards à la porte. Du coup,

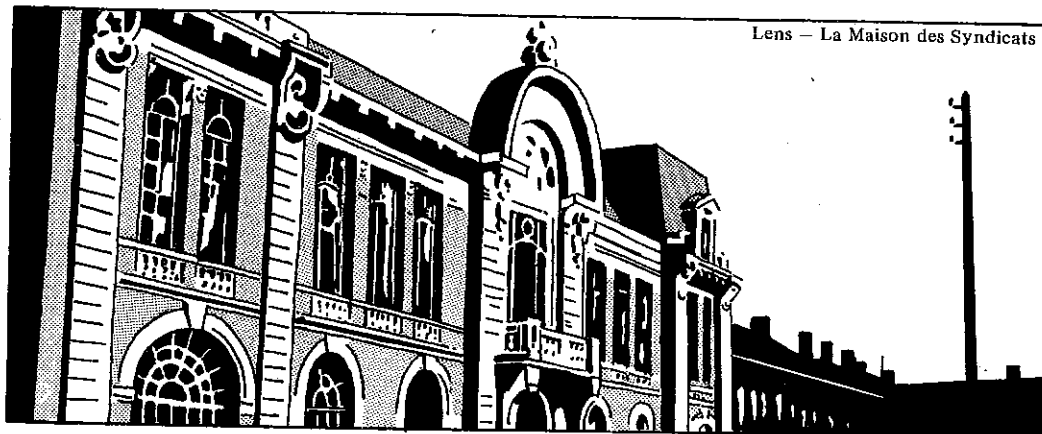


ceux-ci n'étaient même plus affiliés à la C.G.T. Ce qui devait arriver arriva : 7 pages après la scission de 1903, les mineurs du Jeune Syndicat regagnèrent le giron du Vieux. Le 2 octobre 1910, «l'Action Syndicale» annonçait sa fusion avec «le Combat», un caneton anar d'Arras et la naissance du «Révolté». «L'Action» avec 384 numéros parus, pouvait se vanter

d'avoir fait un bath turbin. Bête noire de tous les bouffe-galette, traîne-sabre, gueules de vaches, ensoutanés et enjuponnés, elle ne comptait plus ses procès. Le dernier en date, pour antimilitarisme, s'était soldé par 6 mois de placard pour l'auteur de l'article ; Fernande Richir, gérante, avait écopé de quelques jours de taule et d'une amende. En effet, Benoît et Fernande se rela-



yaient à la gérance du canard : «Je suis pour l'égalité dans le ménage, disait Broutchoux, nous irons en prison à tour de rôle !». Dans les années qui suivirent, Broutchoux ne fut pas tellement à la noce. Faut dire que tout se barrant en eau de boudin autour de lui, le syndicalisme révolutionnaire comme le mouvement anar. «Règle



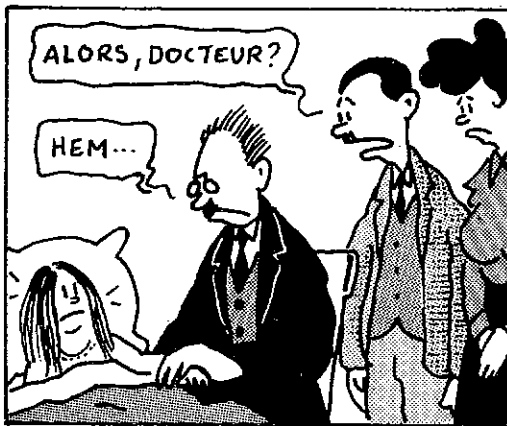
générale : l'anarchiste qui accepte d'être le fonctionnaire permanent et salarié d'un syndicat est perdu pour la propagande, perdu pour l'anarchisme ! Le fonctionnaire est dans le mouvement ouvrier un danger qui n'est comparable qu'au parlementarisme : l'un et l'autre mène à la corruption et de la corruption à la mort, il n'y a pas loin !» Ainsi avait jacté le camarade

Malatesta à Amsterdam. Et ses craintes se réalisaient : la C.G.T. se bureaucratise, et les anars n'avaient plus beuf d'influence dans le mouvement syndical. Broutchoux était en bisbille avec les pontes de la C.G.T. : «Dans le Pas-de-Calais, nous avons fait l'unité, mais nous l'avons faite à notre détriment» rouspétait-il dans le premier numéro du Révolté. «Nous voilà réduit au

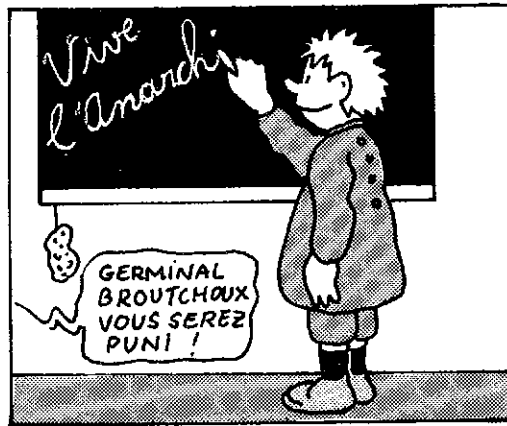


rôle de «machine à cotiser». Ceux qui nous ont lâchés, ou sacrifiés ont bien mérité de la patrie cégétéiste». D'un autre côté, l'Anarchie tournait en rond et se mordait la queue. Les compagnons se retiraient dans leurs tours d'ivoire, ou versaient dans les nouvelles panacées du jour : le scientisme et l'illégalisme. Broutchoux s'était brouillé avec les scientifiques à la Lorulot, qui

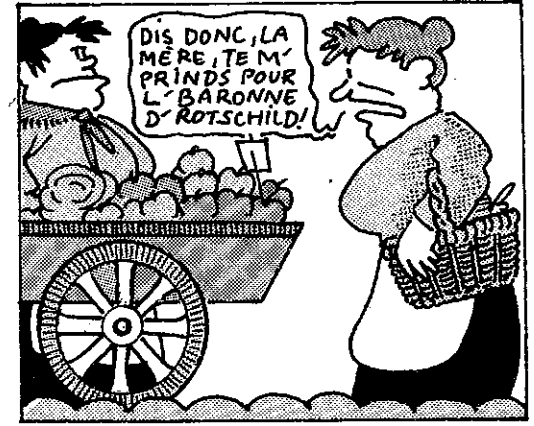
LE BEURRE A 15 SOUS



professaient des théories plutôt fumeuses. Benoît les traitait de «savantasses». Bref, notre aminche avait le cul entre un syndicalisme qui tournait rond-de-cuir et un anarchisme qui sombrait dans les pires billevesées. Pour ne rien arranger, il encaissa un sale coup dans sa vie de famille : sa fille Eglantine, âgée de huit piges, mourut en avril 1911 d'une mauvaise bronchite.



Benoît et Fernande n'avaient plus qu'un môme, conçu après la mort de leur premier fils en 1904. Il portait le même blaze que son frangin malchanceux : Germinal, et il devait calencher plus tard dans des conditions tragiques ; on verra comment. Le dernier grand schproum social qui secoua la région des mines avant 14 fut le mouvement des ménagères



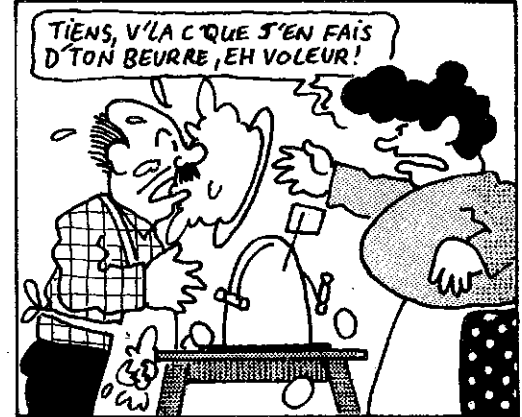
contre la vie chère. Faut dire qu'à l'époque les prolos risquaient pas de crever d'indigestion avec ce qu'il y avait dans leur galtouze. Durant l'été 1911, les prix de la tortore grimperent à en donner le vertige : 30 % de hausse sur le beurre, 40 % sur la chicorée, 28 % sur le sucre, etc... A ce compte-là, il aurait été bientôt plus avantageux de becter des lingots d'or ! Ça n'allait pas



se passer comme ça. Les ménagères du Pas-de-Calais se rebiffèrent. Bientôt on vit partout des cortèges de bougresses, cocarde rouge épinglée au corsage, qui défilaient en chantant : «L'Internationale du beurre à quinze sous» :

Demain au marché des grandes villes
Toutes femmes, nous nous réunirons

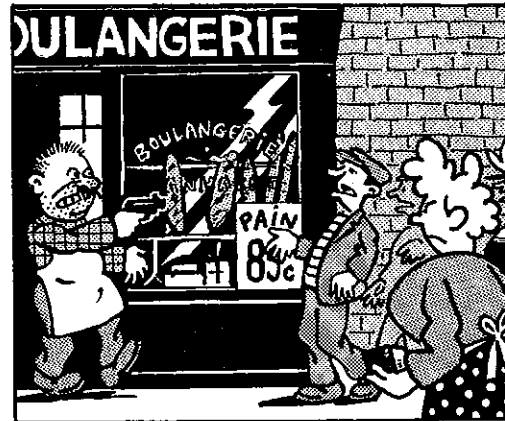
Pour protester avec furie
Sur le prix du beurre en cette saison
Nous avons assez de souffrance
Sans augmenter le beurre et le lait
Car demain toutes les femmes de France
Nous le ferons vendre au rabais.
(Refrain)



En avant, camarades
Les amis, tous debout
Sans peur, ni tapage
Nous voulons le beurre à 15 sous (bis).
Il y eut des bigornes sur les marchés, les femmes obligèrent des épicemars à fourguer moins cher leur camelote. Bientôt, les gonzes se joignirent à leurs gon-



zesses ; des grèves éclatèrent chez les métallos dans la région de Maubeuge. Les mineurs manifestèrent à Lens avec les ménagères. Ça n'alla pas toujours sans engueulades ; certains syndicalistes tenaient à prendre en main le mouvement : «C'est au syndicat seul à conduire la campagne sur la cherté des vivres». Les femmes les envoyèrent paître : «Les hommes n'au-



ront plus à se mêler de nos revendications, nous nous administrerons bien à nous toutes seules». Dans une affaire de bectance, il se devait d'y avoir de la viande froide ; ça ne rata pas. Le 29 août à Billy-Montigny, des ménagères se pointèrent chez un boulanger pour lui imposer leurs tarifs. Le boulanger sortit un pétard, et moucha un mineur. Sans l'intervention des dragons,

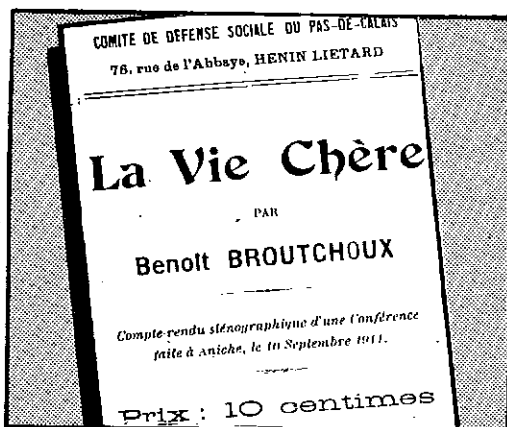


les femmes auraient mis l'assassin en capilotade. A la suite de tout ce chambard, la présidente du comité des ménagères, Mme Lacroix et deux de ses camarotes furent entoillées. Evidemment ça fit un foutu barouf : des milliers de manifestants un peu partout, échange de gnons et de mandales avec les biffins et les cognes, barricades dressées, usines occupées par la troupe et

LOIS SCÉLERATES



tout le toutime. Comme de juste, Broutchoux et le «Révolté» soutenaient la lutte des ménagères. On vit Benoît jacter devant 15.000 personnes aux obsèques du mineur refroidi par le boulanger. Il organisa ensuite une conférence sur la vie chère à Aniche le 10 septembre, qui se tint dans la salle du Syndicat des Ouvriers Verriers.



Notre aminche jaspina de l'action directe et du boycottage ; mais il fit aussi remarquer qu'il ne fallait pas se gourrer d'ennemi : « tout en étant adversaire de la forme actuelle du commerce et partisan de la coopération, il faut reconnaître que les petits commerçants ne sont pas responsables de la crise, certains en sont victimes comme nous. Il faut voir plus loin que la



place du marché et la devanture du boutiquier. (...) Les petits commerçants sont comme des tampons placés périlleusement entre les affamés et les affameurs. Regardons au-dessus d'eux, portons nos coups à la spéculation.

De la défense du consommateur avant l'heure, en somme. A la fin de la réunion, les flics



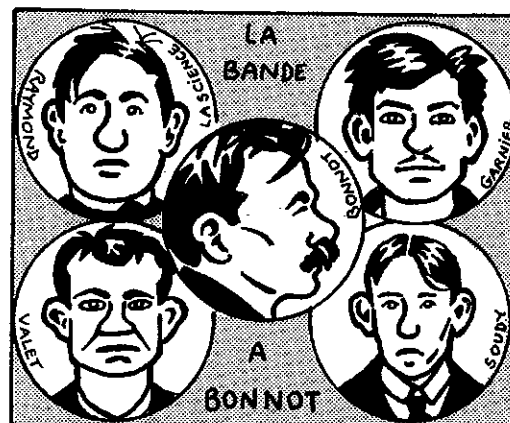
grimpèrent sur l'estrade et arquepincèrent Broutchoux sous un prétexte fumeux, tandis que l'assistance gueulait des «Mort aux vaches» retentissants. Cette fois, les juges et tous les gredins de la flicaille et de la gouvernance voulaient en finir une bonne fois pour toutes avec notre aminche. Pour l'inculper, on ressortit des tiroirs les lois scélérates votées contre les anarchos



par les quinze après les attentats du camaro Ravachol.

Si Broutchoux, le 18 janvier 1912, se retrouva une fois de plus le cul sur les bancs du palais d'injustice, c'était uniquement pour y répondre de ses convictions libertaires.

Quelques semaines, plus tôt, le 21 décembre 1911, un



garçon de recettes s'était fait déquiller rue Ordener à Pantruche par ceux qu'on appelait déjà les «bandits en auto» et qui allaient devenir la «bande à Bonnot». Les bourgeois suaient la trouille comme vingt piges auparavant, quand Ravachol avait fait sauter la baraque du procureur Bulot. La chasse à l'anarcho était rouverte. C'est dans ce climat bougrement surchauffé que le

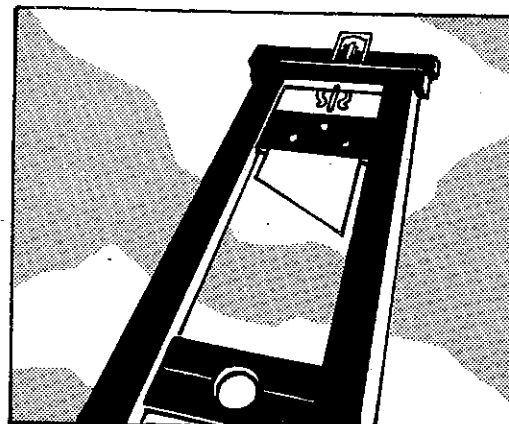


procureur réclama pour Broutchoux la relégation. Ça signifiait le tristement célèbre bagne de Cayenne en Guyanne, pas moins. Le procureur ne l'obtint pas, mais Broutchoux écopa quand même d'un an de cabane.

C'était bougrement chérot ! On organisa une campagne contre la condamnation arbitraire de Benoît.



avec métings, manifestations de rue et causeries-concerts, s'il vous-plait ! Finalement notre camaro bénéficia d'une amnistie et sortit de taule en juillet 1912 ; le 28 avril, Bonnot avait été abattu comme un chien par les flics de la sûreté. Le 14 mai, à Nogent sur Marne, ses complices Garnier et Valet s'étaient faits trouer la peau par une meute d'argousins, de biffins et



de zouaves lancés à la curée. Les autres zigues de la bande étaient entoillés. Leur procès se dévida au début de l'année suivante. Le 20 avril 1913, Soudey, Monnier et Raymond-la-science furent envoyés à la bascule-à-charlot.

L'Anarchie venait d'en prendre un rude coup derrière les esgourdes. Elle en ramasserait bien d'autres...

discus-
la mi-
aux
s à 40
imum

as le
tuerait
irs au
maxi-
agri-

mbattu
sé par

remier
mission,
es lois
933 et
la ré-
ve des
s dans

esalle

e 2 (le
arrêté
ulture),
tingen-
ix. On
blave-
Il faut
se pas
uelles
i sujet

lement
liquera
angère

oir ac-
il est
valeur

ussé à

lement
ministre
après
révu à

ours
été

nende-
ven du
tr.
s 115,
quilibre
ndaires.

Benoit Broutchoux, une ancienne vedette du monde ouvrier...
— Bonjour, Broutchoux.
— Bonjour, citoyen.

Broutchoux à la Une du Grand Echo du Nord, en 1934.

Au régiment

Il file en Suisse. Il a besoin d'un faux nom. Il se souvient que le préfet de



Le citoyen BROUTCHOUX

(Ph. Allix).

Il nous regarde. Ses petits yeux sourient avec malice. Et nous bavardons, nous bavardons, pendant que dans notre esprit passe la vie de celui qui fut à un

Saône-et-Loire s'appelle De Joly, en deux mots. Il s'appellera comme lui, mais en un seul mot.

Après quelques vicissitudes, il revient

parions ici, fait, à la pr... la grève de... riture et se... peu d'eau et... Il était c... raitre hier, d... nel pour rep... somme de... d'un douand... Dans un e... permettait pa... sens a été c... Justice et p... la voiture a... Assis deva... était d'une m... à peine à ar... éteinte, passa... qu'à ce jour... de son inno... Lorsque le... quelles cond... ciaire était... fiance, vol, v... lifié, etc... — Je suis... la honte de... raitre. Dans... j'aurai expi... M. Lecat, s... venu est seul... quel il se... saurait pour... coupable ne... légation. Après pla... faire est mis... transporté d... ner en prison.

De grav

**Mécontent
le pesage.**

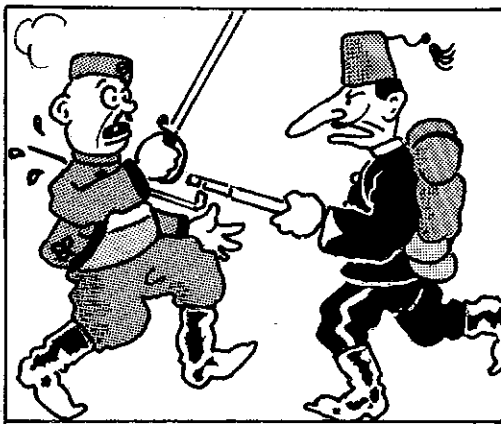
Paris, 23... cet après-... Longchamp... Méconten... de la pelo... son irritati... rières et P...

La Vé

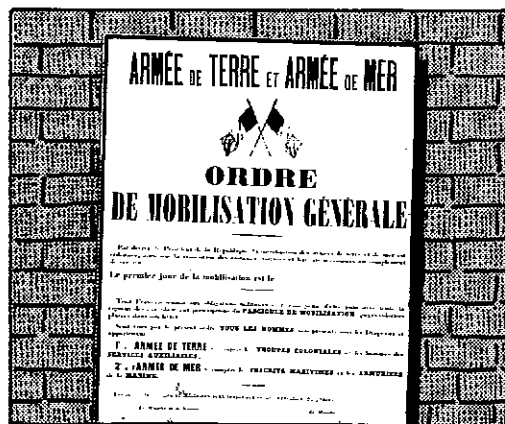


Germinal Broutchoux, 1905-1931.

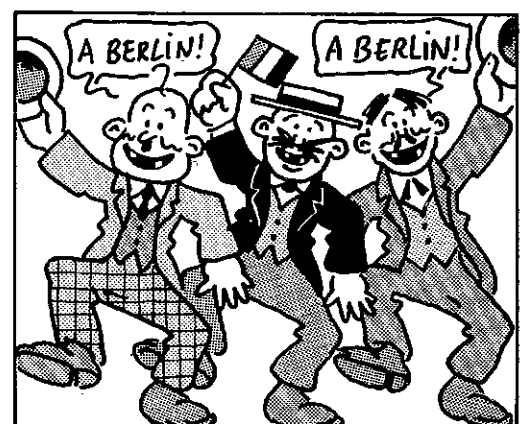
LES SALES ANNEES



Après la fin des bandits tragiques, les chieurs d'encre ne restèrent pas en mal de copie. La guerre des Balkans allait leur en fournir. Là-bas, des tas de petits peuples aux noms croquignoles - bulgares, turques, serbo-croates, bicar-bonates - se flanquaient des peignées sanglantes. Ils étaient un peu en avance sur le grand casse-pipe mondial, mais les autres pays allaient s'y mettre



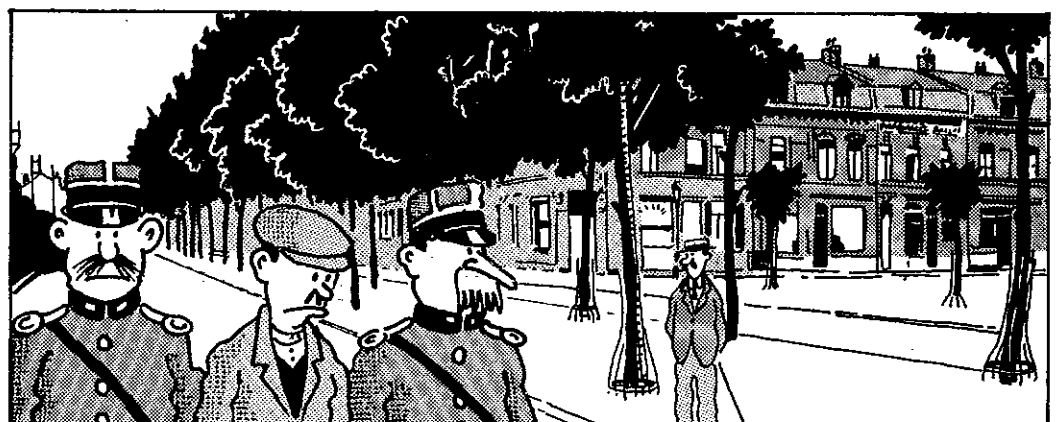
aussi, histoire de ne pas faire tapisserie. Le 1er août 1914, la mobilisation fut décrétée. On assista alors à une déculottade générale des militants syndicalistes. La C.G.T., qui peu de temps auparavant braillait sur tous les toits des appels à l'insurrection et à la grève générale en cas de guerre, se joignit aux revanchards hystériques, patriotards et nationalistes. Victor



Griffuelhes, Léon Jouhaux, les révolutionnaires d'hier tournaient leur pardingue et hurlaient avec les loups. Même chez les anarchos, ce fut la débandade. Les bons bougres viraient va-t-en guerre. Seuls Louis Lecoq qui, cinquante piges plus tard, fera la grève de la faim pour le statut de l'objection de conscience, et Sébastien Faure, le philosophe libertaire, oseront



gueuler dans le désert contre la boucherie qui se préparait. Lecoq fut entaillé pour la durée du casse-pipe. Quelques syndicalistes s'opposèrent aussi à cette saloperie d'Union Sacrée : Monatte, Dumoulin, Merrheim... et quelques rares autres. Broutchoux fut de ceux-ci. Le 2 août, il titrait «Contre la Guerre» dans l'«Avant-Garde», le nouveau canard qu'il avait lancé fin 1912,



le « Révolté » ayant bu la tasse. En 1914, Benoît était maintenant secrétaire de l'Union Départementale C.G.T. du Pas-de-Calais. Il n'en continuait pas moins à se bagarrer contre le réformisme montant, et il restait un des rares vrais anarchos de la Confédération. A la déclaration de guerre, Benoît ne créchait plus rue Emile Zola, mais 25, rue du Quatre-Septembre, avec

Fernande et Germinal. C'est là que les pandores vinrent le coffrer, le jour de la déclaration de guerre. Le préfet du Nord avait en effet donné l'ordre d'alpagner les quarante-et-un militants qui figuraient à son répertoire du carnet B. Le carnet B, c'était la liste de tous les suspects anarchos, syndicalistes et révolutionnaires de tout poil à entoiler ipso-facto en cas de schproum.



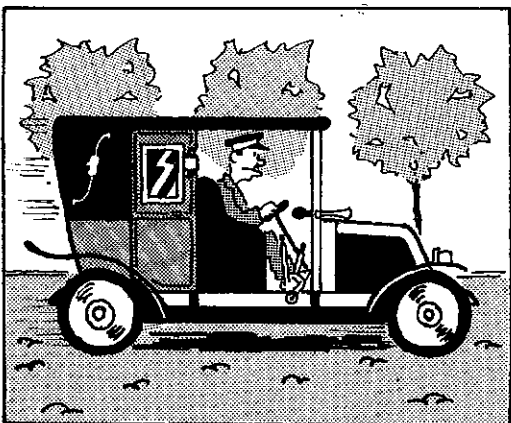
On les relâcha illico pour les envoyer se faire trouer la peau sur le front. Mais un officier se gourra en signant le document ordonnant leur mise en liberté. Il apposa sa griffe au bas de la page, après le quarantième blaze, oubliant le quarante et unième qui se trouvait au verso ; le quarante et unième, c'était Broutchoux ! Du coup cézigue tira un mois de rabiot. Puis on le



mobilisa au 59ème régiment d'infanterie, et notre aminche se retrouva quelque part sur la ligne bleue des Vosges, qui virait rouge raisiné. Dans cette merde sanglante, Broutchoux tachait de garder le sourire, mais c'était plutôt coton. Dumoulin, avec qui il s'était rabiboché, écrivait à Monatte en juillet 1915 : « Broutchoux se chamaille en Alsace et me raconte quelques



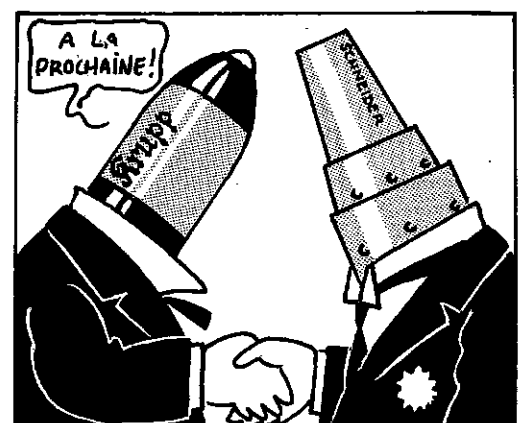
scènes drôles de sa vie de taupe en montagne. Il reste le même, mais me dit en avoir « plein le dos des tartarines des va-t'en-guerre parisiens qui jouent aux bellicieux en chambre ! » ». Au début de 1916, Broutchoux fut gazé lors d'une attaque boche. Ses éponges avaient salement trinqué, et on le réforma.



Broutchoux se pointa alors à Pantruche, où il retrouva Fernande qui perchait chez sa frangine, rue Darnémont. Il trouva du boulot comme chauffeur à la Compagnie Générale des taxis, et reprit ses activités de militant. La grande foirade continuait. En février 1916 venait de paraître le « Manifeste des 16 » qui appelait les anars à se coller avec les boches, au nom de la lut-

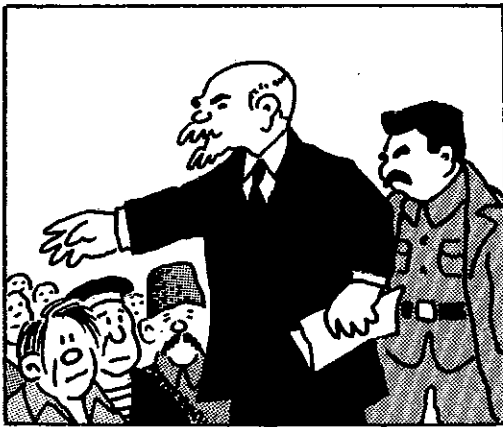


té contre l'impérialisme pangermanique. Parmi les signataires de ce manifeste, on relevait quelques uns des blazes les plus illustres du mouvement libertaire : Jean Grave, Charles Malato, Paul Reclus, et même Kropotkine qui écrivait : « Un écrasement de la France serait un malheur pour la civilisation... ». Sale blague, sacré nom ! Seul Sébastien Faure ne sombrait pas

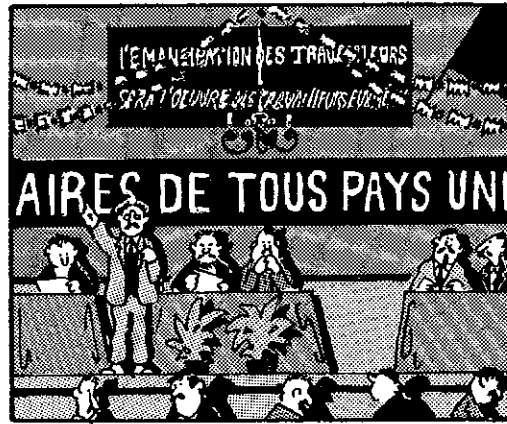


dans le bellicisme : il lança C.Q.F.D. (Ce Qu'il Faut Dire) un caneton pacifiste auquel collabora Broutchoux. Cézigue participa aussi au Comité de Défense Syndicaliste, la minorité de la C.G.T. opposée à l'Union Sacrée. Et puis, le 11 novembre 1918, l'armistice mit fin à ce qu'on croyait être la der des der. Les marchands de canons, les Krupp, les Schneider

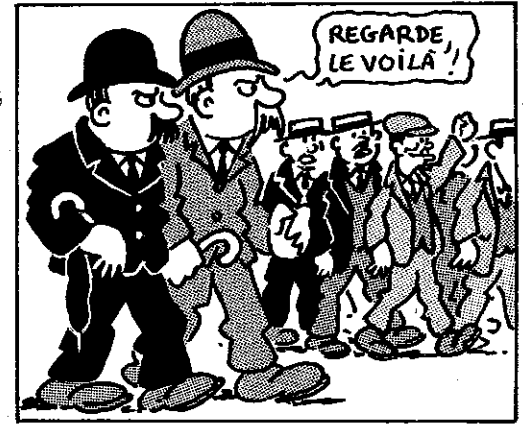
BAGARRE A LILLE



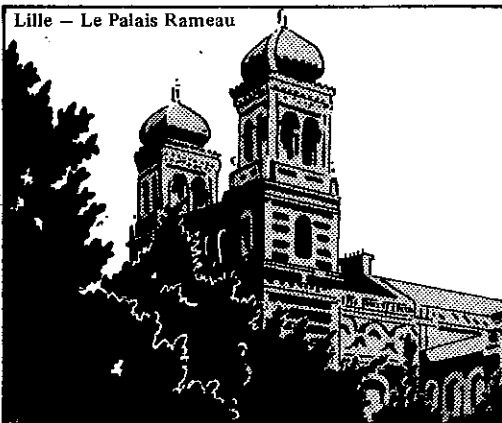
s'en étaient fottu plein les fouilles : on pouvait faire une petite pause jusqu'à la prochaine. Démobilisés, les militants ouvriers se mirent au turbin. Beaucoup d'entre eux mettaient tous leurs espoirs dans la révolution bolchevik qui venait d'éclater, là-bas chez les ruskoffs. D'autres ne démordaient pas de leurs opinions réformistes. Autant dire qu'ils ne pouvaient pas



se sacquer. Le premier résultat de cette bisbille fut la scission de la S.F.I.O. au congrès de Tours en 1920. La majorité des sociaux retira ses billes, fonda le Parti Communiste et adhéra à la IIIe internationale de Lénine. Les cégétistes n'allèrent pas tarder à imiter la S.F.I.O., en 1921. Au printemps de cette année-là, Broutchoux était revenu dans le Nord. Comme il était inter-



dit de séjour, il avait pris un faux blaze et se faisait appeler Jules Saunier. Sous ce nom, Benoît s'embaucha dans une équipe de cimentiers. Mais sa trombine était trop connue des flics, et il se fit repérer lors de la manifestation du 1er mai à Valenciennes. Les limiers de la sûreté le prirent en filature. Le mois suivant, Broutchoux se pointa à Lille pour assister au congrès de la



Lille — Le Palais Rameau
C.G.T. Ce fut assez rigolochant. La Confédération était partagée entre deux courants : d'un côté, les réformistes, jusqu'au-boutistes durant la guerre, prêts à toutes les compromissions avec la gouvernance ; de l'autre, les communistes et les anarchistes gagnés à la révolution russe. Les deux tendances se flanquèrent carrément sur la gueule, dans la grande salle du Palais



Rameau. Des deux côtés, on était venu armé de gourdins et de pétards. Même Louis Lecoïn le pacifiste avait les fouilles pleines de brownings. Les prises de bec tournèrent à la bagarre générale. Lecoïn, qui braillait à tout va qu'il voulait dégommer le gros Jouhaux, tira en l'air, ne blessant personne. Broutchoux fut moins chanceux : un réformiste fit un carton sur

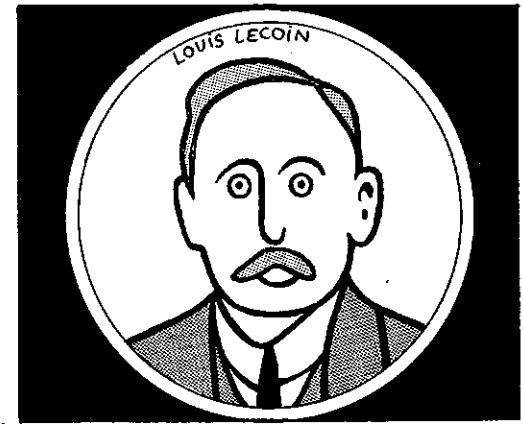
lui, et Benoît se ramassa un pruneau dans l'épaule. Les cognes l'embarquèrent, rapport à son interdiction de séjour. Le gonze qui l'avait pris pour cible fut laissé en liberté.

Comme il fallait s'y attendre, le congrès de la C.G.T. se solda par une scission. Mais là, les réformistes restèrent majoritaires. La minorité, communistes et anarchos,



partit fonder la C.G.T.U. Benoît en était, bien entendu. Il se laissera même aller, dira Le Meillour, un rédacteur du «Libertaire», à une «erreur bolchevisante d'un jour». Mais la plupart des anarchos revinrent vite de leurs amours avec la dictature du prolétariat. Cette salope-là avait la vérole ! Trotsky et Lénine, aussi sanguinaires que le czar, faisaient mitrailler les marins de

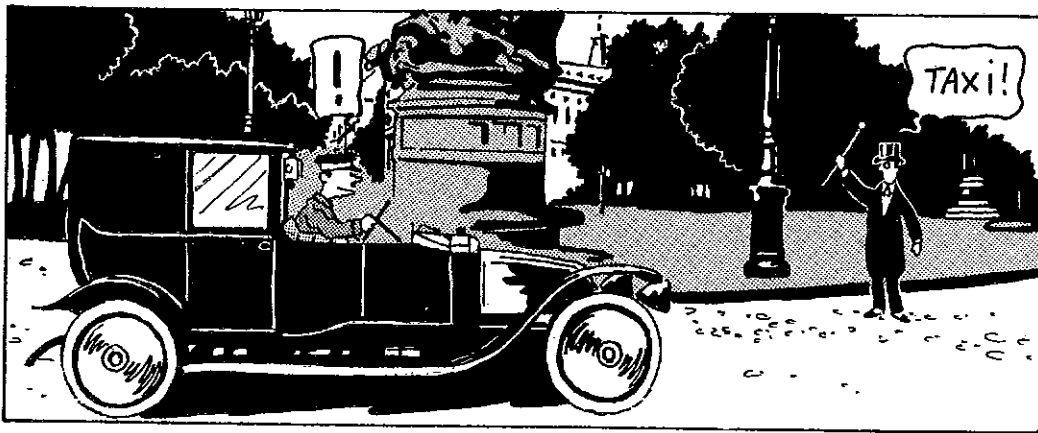
la Commune de Kronstadt. Les bolcheviks massacraient et déportaient les anarchistes ukrainiens. A la C.G.T.U., ça touna au vinaigre : En 1924, lors d'un meeting rue Grange-aux-belles, les bolcheviks canardèrent les libertaires à coups de brownings. Un anar resta sur le carreau. Broutchoux, débecté, rejoignit les camaros de «l'Union Anarchiste» et du «Libertaire». Le marxis-



me avait porté un sale coup à l'anarchisme français : les bons bougres n'étaient plus qu'une poignée, à l'écart du mouvement ouvrier et le drapeau noir était bouffé aux mites. Broutchoux, au côté de Sébastien Faure et de Louis Lecoïn, participa à la tentative du «Libertaire» quotidien, mais le projet foira.

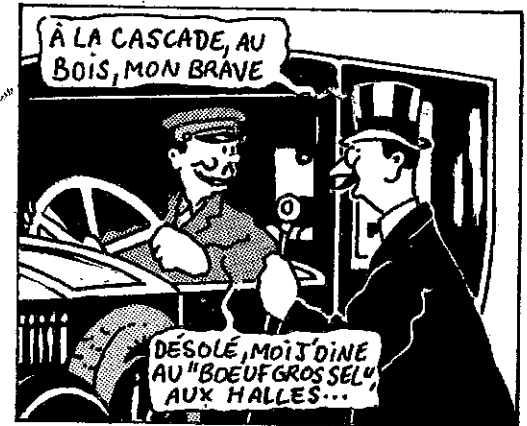
Benoît, à l'époque, turbinait toujours comme

GERMINAL ABATTU



chauffeur de taxi à Paname. Il avait été un moment correcteur d'imprimerie rue du Croissant, sans doute au «Populaire». En 1925, il laissa tomber la Compagnie Générale des taxis pour acheter son propre bahut. Malgré les désillusions et les coups durs, notre aminche n'avait rien perdu de sa gouaille et de sa hargne contre les rupins, témoin cette anecdote : Un jour que Benoît

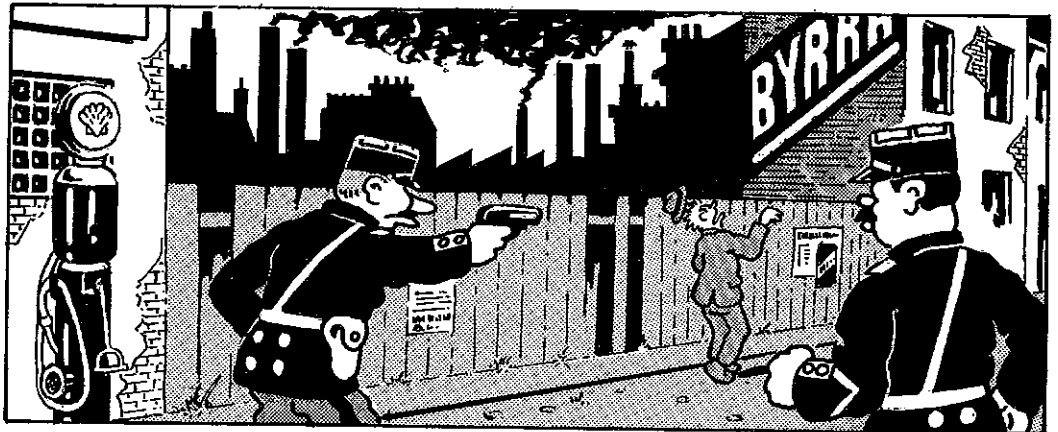
était en maraude du côté de l'Observatoire, un cave en pingouin - smoking et tout le tremblement - héla son bahut. Notre poteau pila, et le miron de la haute, lui tapotant l'épaule du pommeau de sa canne, lui bonnit d'un air condescendant «Je dine à la Cascade, au bois, veuillez m'y conduire». Broutchoux toisa le richard et répondit, en se marrant dans sa moustache :



«Non... j'peux pas, j'dine au «Bœuf Gros Sel», aux Halles... si ça vous chante ?» et il démarra en douceur... Mais à partir de 1925, son état de santé, déjà bougrement malmené pendant la guerre, alla s'aggravant. Et la vie de Broutchoux, qui avait débuté comme une farce insolente, allait finir comme un mauvais mélo. En 1931, il perdit son dernier môme, dans des circons-



tances vraiment moches. Germinal, avait maintenant 26 balais. C'était un jeune gandin, beau gosse et un peu bohème, embringué parfois dans de drôles de combines. Début février, Germinal et un pote avaient piqué une chouette tire dans les beaux quartiers. Le 14 février, les bourres repérèrent l'engin en banlieue. Vers 6 h du soir,



Germinal arrêta la bagnole devant un garage de Bobigny, et descendit. Il avisa alors les pandores qui s'amenaient. Germinal hésita un instant, puis s'élança.

Les argousins cavallèrent à ses trousses, le pistolet au poing. L'un d'eux tira. Germinal ramassa la balle dans la nuque et s'effondra, tué

sur le coup. Le lendemain, les pisse-copie de tous bords profitèrent du fait divers pour dégueuler sur le passé de Benoît. Dans «L'Humanité» on lisait :

«La victime, Germinal Broutchoux, était le fils du fameux Broutchoux, diviseur et traître à la classe ouvrière». Seul «Le Libertaire» défendit

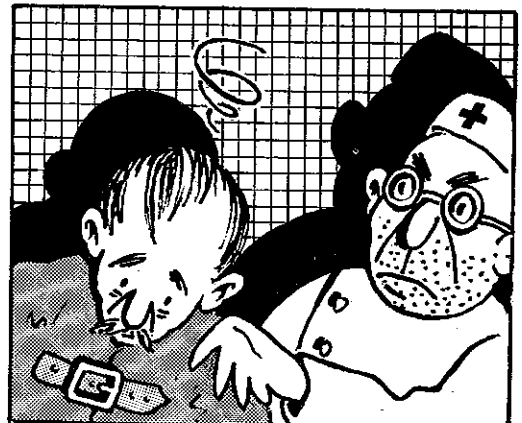


Broutchoux dans un papier intitulé «Fermez vos gueules». La mort de Germinal fut un sacré choc pour Benoît. Dingue de rage et de chagrin, il balança tout ce qui lui tombait sous la main par les fenêtres de son logis du 114 boulevard de la Villette. Les flics rappliquèrent et internèrent Benoît



à Sainte Anne. Quand les brutes en blouse blanche le relâchèrent, Benoît en avait pris un sacré coup dans l'aile.

Il ne devait jamais remonter la pente. Tout s'effondrait autour de lui. Partout les totalitarismes de tout accabit triomphaient, partout les anars se ramassaient beigne sur beigne. Sa vie



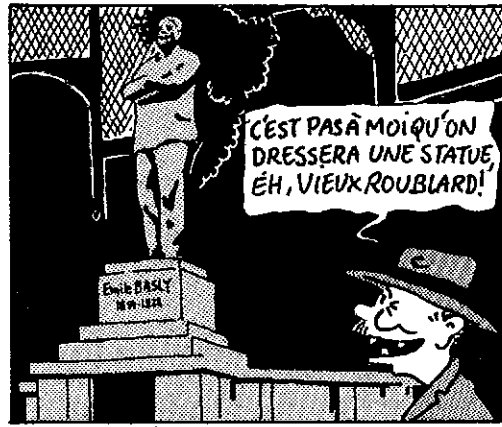
et son idéal amochés, Broutchoux commença à végéter. Il passait de longues plombes à astiquer son taxi Renault.

Plus tard, il ne mit plus le nez dehors. Bouclé dans sa piaule, il bouquinait de vieux canards, raturait et corrigeait indéfiniment son journal. En 1934, Benoît revint faire un tour dans le Pas-de-

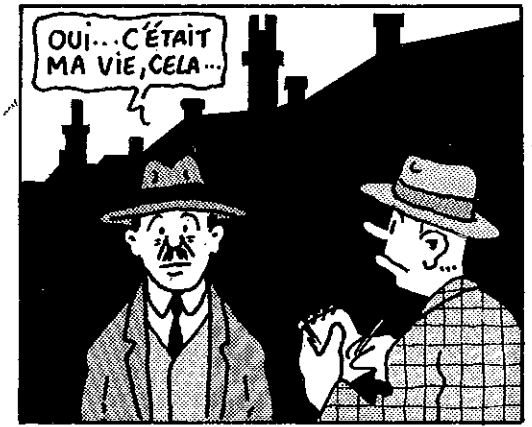
C'ETAIT MA VIE CELA



Calais - une sorte de pèlerinage, en somme. Le «Grand Echo du Nord», quotidien local, lui consacra sa une et publia un article racontant les péripéties de sa vie militante, dont voici un court extrait :
«A Bruay, l'autre jour, au moment d'une fête, les invités descendent les marches du perron, lentement, en plaisantant. Nous remarquons un petit bonhomme seul



et triste, à qui personne ne prête attention et qui, mélancoliquement suit la foule, une petite valise à la main. Nous l'avons déjà vu quelque part. Ah ! oui, à Lens le jour de l'inauguration du monument Basly. Mais au fait, c'est Broutchoux, eh oui ! Benoît Broutchoux, une ancienne vedette du monde ouvrier (...).
- Alors, Broutchoux, on a abandonné la politique ?



- Oui, au tour des jeunes maintenant...
- Et vous aimez revoir de temps en temps ce pays minier où vous avez vécu des années aussi agitées ?
Benoît Broutchoux reste un moment silencieux. Il tourne la tête et répond, la voix émue :
- Oui... c'était ma vie, cela...
Il soupire, puis brusquement :



- Au revoir Citoyen...
- Au revoir Broutchoux...»
Benoît, de plus en plus mal en point, ne pouvait plus turbiner. Pour becter, il n'avait qu'une maigre pension de guerre. Ça ne faisait pas lerche pour cézigue et Fernande et ils étaient dans une déche noire. En 1938, les milieux anars et syndicalistes ouvrirent une sous-

cription pour lui venir en aide. Parmi ceux qui envoyèrent du pèze, on note les blazes de Lecoin, Dumoulin Dehay... L'année suivante, le deuxième casse-pipe mondial éclata. En juin 40, Benoît, Fernande et sa frangine se réfugièrent dans le Sud-Ouest à Ville-neuve-sur-Lot. Le 2 juin 1944, à 65 piges, Benoît Broutchoux quitta cette foutue planète, «après dix



années de maladie et rongé par un mal qui avait fait de lui un petit enfant capricieux dont le cerveau n'avait plus que des lueurs fugitives» écrira Georges Dumoulin, devenu collabo et zéléteur de la révolution nationale du maréchal Pétain. Broutchoux, qui s'était bagarré toute sa vie contre les raticorns, les ensoutannés et les curetons, fut, comble d'ironie, enterré à l'église.



A black and white photograph of a gravestone. The stone is rectangular and has a white plaque on top. The plaque contains the name 'BENOIT BROUTCHOUX' in large, bold, serif capital letters. Below the name are the dates '1879-1944'. Underneath the dates is the text 'ARDENT DEFENSEUR DU SYNDICALISME OUVRIER FRANÇAIS' in smaller, bold, serif capital letters. The stone is set on a dark, textured base. To the left of the stone, there are some flowers and a small plant. The background shows a cemetery setting with other graves and a stone wall.

BENOIT BROUTCHOUX

1879-1944

**ARDENT DEFENSEUR
DU SYNDICALISME OUVRIER
FRANÇAIS**

**SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE
OU ANARCHISME ? LES BONS
FERME. VOICI QUATRE POSITIONS**



NAIRE, ANARCHO-SYNDICALISME BOUGRES SE CHAMAILLAIENT ONS SUR LE PROBLOQUE



MONATTE

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir ce qu'il y a de commun entre l'anarchisme et le syndicalisme. Tous les deux poursuivent l'extirpation complète du capitalisme et du salariat par le moyen de la révolution sociale. Le syndicalisme, qui est la preuve d'un réveil du mouvement ouvrier, a rappelé l'anarchisme au sentiment de ses origines ouvrières; d'autre part, les anarchistes n'ont pas peu contribué à entraîner le mouvement ouvrier dans la voie révolutionnaire et à populariser l'idée de l'action directe. Ainsi donc, syndicalisme et anarchisme ont réagi l'un sur l'autre pour le plus grand bien de l'un et de l'autre. (...)

La C.G.T. prétend représenter **seule** la classe ouvrière, et elle a repoussé hautement toutes les avances qui lui ont été faites depuis quelques années. L'autonomie a fait sa force et elle entend demeurer autonome.

Cette prétention de la C.G.T., son refus de traiter avec les partis, lui a valu de la part d'adversaires exaspérés, le qualificatif d'anarchiste. Aucun cependant n'est plus faux. La C.G.T., vaste groupement de syndicats et d'unions ouvrières, n'a pas de doctrine officielle. Mais toutes les doctrines y sont représentées et y jouissent d'une tolérance égale. Il y a dans le comité confédéral un certain nombre d'anarchistes; ils s'y rencontrent et y collaborent avec des socialistes dont la grande majorité – il convient de le noter au passage – n'est pas moins hostile que ne le sont les anarchistes à toute idée d'entente entre les syndicats et le parti socialiste. (...)

Mais ni la réalisation de l'unité ouvrière, ni la coalition des révolutionnaires n'auraient pu, à elles seules, amener à la C.G.T. à son degré actuel de prospérité et d'influence, si nous n'étions restés fidèles, dans la pratique syndicale, à ce principe fondamental qui ex-

clut en fait les syndicats d'opinion : **un seul syndicat par profession et par ville**. La conséquence de ce principe, c'est la neutralisation politique du syndicat, lequel ne peut et ne doit être ni anarchiste, ni guesdiste, ni allemaniste, ni blanquiste, mais simplement ouvrier. (...)

Mais si je considère le syndicalisme dans son ensemble, sans m'arrêter davantage à ses manifestations particulières, quelle apologie n'en devrai-je pas faire ? - L'esprit révolutionnaire en France se mourait, s'alanguissait tout au moins d'année en année. Le révolutionnarisme de Guesde, par exemple, n'était plus que verbal ou, pis encore, électoral et parlementaire ; le révolutionnarisme de Jaurès allait, lui beaucoup plus loin : il était tout simplement, et d'ailleurs très franchement, ministériel et gouvernemental. Quant aux anarchistes, leur révolutionnarisme s'était réfugié superbement dans la tour d'ivoire de la spéculation philosophique. Par-

mi tant de défaillances, par l'effet même de ces défaillances, le syndicalisme est né ; l'esprit révolutionnaire s'est ranimé, s'est renouvelé à son contact, et là bourgeoisie, pour la première fois depuis que la dynamite anarchiste avait tu sa voix grandiose, la bourgeoisie a tremblé ! (...)

Le syndicalisme ne s'attarde pas à promettre aux travailleurs le paradis terrestre. Il leur demande de le conquérir, en les assurant que leur action jamais ne demeurera tout à fait vaine. Il est une école de volonté, d'énergie, de pensée féconde. Il ouvre à l'anarchisme, trop longtemps replié sur lui-même, des perspectives et des espérances nouvelles. Que tous les anarchistes viennent donc au syndicalisme ; leur œuvre en sera plus féconde, leurs coups contre le régime social plus décisifs. (...)

Pierre Monatte

(Congrès anarchiste d'Amsterdam - 1907)

BROUTCHOUX

Dans tous les degrés et sur tous les tons de l'arc-en-ciel confédéral, on nous a rabâché pendant trop longtemps que le parti syndicaliste est un groupement d'intérêts et que les partis politiques sont des groupements d'opinions. Comme beaucoup de copains, j'ai cru à cette foutaise, mais maintenant je n'y crois plus. (...)

Le syndicalisme, qui est le produit de l'industrialisme, s'il veut vivre pour accomplir sa tâche, doit évoluer tout comme notre pauvre humanité et même faire avancer cette dernière. S'il veut supprimer le salariat et le patronat, comme c'est indiqué au premier psalme de la Bible confédéraliste - pour laquelle j'ai la plus grande foi, - il doit faire une guerre acharnée, impitoyable contre le patronat et les soutiens de ce dernier, non pas seulement pour obtenir des augmentations de salaire, des diminutions d'heures de travail, de moins mauvaises conditions de servage, mais pour diminuer l'exploitation capitaliste, la supprimer.

Le syndicalisme n'est pas et ne peut pas être seulement un groupement d'intérêts corporatifs, il est aussi un groupement d'opinions, quoi qu'en disent les plus autorisés de nos oracles cégétistes. (...)

Les prolos qui adhèrent aux syndicats rouges le font dans le but d'adoucir et de supprimer leur enfer, spécial à chaque métier et préparer le paradis terrestre pour tous. En général, ces syndiqués-là ne croient plus en la prêtraille, détestent la gradaille, la gouvernance et toute la haute saloperie. (...)

La plupart des militants syndicalistes regardent la question sociale à un point de vue particulièrement faux. C'est ce qu'on appelle le « dédoublement » ou le mystère de la dualité d'un individu en deux personnes : le syndiqué et le citoyen.

Il y a des camarades qui prétendent sans rire qu'au Syndicat on doit être syndicaliste, et qu'en dehors du Syndicat on peut être déiste ou athée, pa-

triotte ou internationaliste, votard ou antivotard. (...)

L'esprit religieux (soumission des ouvriers) doit être combattu énergiquement par l'esprit syndicaliste (révolte des ouvriers).

Le Syndicat doit aussi lutter contre les abrutisseurs de l'école laïque qui, entre autres bourdes, enseignent le respect aux lois votées par nos respectables Quinze Mille, et aussi le respect de la propriété, c'est-à-dire les rapines commises à notre détriment par nos en-

nemis de classe.

Ces explications peuvent paraître saugrenues aux partisans de la « neutralité syndicale ».

Je leur demanderai si le patron et le parasite sont neutres, eux ? Ne s'appuient-ils pas sur les abrutisseurs religieux ou laïques pour conserver ou augmenter leur omnipotence ? A mon avis, les ouvriers seraient des niais s'ils s'attaquaient seulement à l'effet sans combattre les causes.

Benoit Broutchoux (Terre libre - 1909)

MALATESTA

Je veux, aujourd'hui comme hier, que les anarchistes entrent dans le mouvement ouvrier. Je suis, aujourd'hui comme hier, un syndicaliste, en ce sens que je suis partisan des syndicats. Je ne demande pas des syndicats anarchistes qui légitimeraient, tout aussitôt, des syndicats social-démocratiques, républicains, royalistes ou autres et seraient, tout au plus, bon à diviser plus que jamais la classe ouvrière contre elle-même. Je ne veux pas même de syndicats dits **rouges**, parce que je ne veux pas de syndicats dits **jaunes**. Je veux au contraire des syndicats largement ouverts à tous les travailleurs sans distinction d'opinions, des syndicats absolument **neutres**.

Donc je suis pour la participation la plus active possible au mouvement ouvrier. Mais je le suis avant tout dans l'intérêt de notre propagande dont le champ se trouverait ainsi considérablement élargi. Seulement cette participation ne peut équivaloir en rien à une renonciation à nos plus chères idées. Au syndicat, nous devons rester des anarchistes, dans toute la force et toute l'ampleur de ce terme. Le mouvement ouvrier n'est pour moi qu'un moyen – le meilleur évidemment de tous les moyens qui nous sont offerts. Ce moyen, je me refuse à le prendre pour un but, et même je n'en voudrais plus s'il devait nous faire perdre de vue l'ensemble de nos conceptions anarchistes, ou plus simplement nos autres moyens de propagande et d'agitation.

(...)

Or, même s'il se corse de l'épithète bien inutile de révolutionnaire, le syndicalisme

n'est et ne sera jamais qu'un mouvement légalitaire et conservateur, sans autre but accessible – et encore ! – que l'amélioration des conditions de travail. Je n'en chercherai d'autre preuve que celle qui nous est offerte par les grandes unions nord-américaines. Après s'être montrées d'un révolutionnarisme radical, aux temps où elles étaient encore faibles, ces unions sont devenues, à mesure qu'elles croissaient en force et en richesse, des organisations nettement conservatrices, uniquement occupées à faire de leurs membres des privilégiés dans l'usine, l'atelier ou la mine et beaucoup moins hostiles au capitalisme patronal qu'aux ouvriers non organisés, à ce prolétariat en haillons flétri par la social-démocratie ! Or ce prolétariat toujours croissant de sans-travail, qui ne compte pas pour le syndicalisme, ou plutôt qui ne compte pour lui que comme obstacle, nous ne pouvons pas l'oublier, nous autres anarchistes, et nous devons le défendre parce qu'il est le pire des souffrants.

Je le répète : il faut que les anarchistes aillent dans les unions ouvrières. D'abord pour y faire de la propagande anarchiste ; ensuite parce que c'est le seul moyen pour nous d'avoir à notre disposition, le jour voulu, des groupes capables de prendre en mains la direction de la production ; nous devons y aller enfin pour réagir énergiquement contre cet état d'esprit détestable qui incline les syndicats à ne plus défendre que des intérêts particuliers. (...)

Enrico Malatesta
(Congrès anarchiste d'Amsterdam - 1907)

LIBERTAD

Nous avons vu ce qu'était exactement un syndicat : une association d'individus qui se lèvent en face des autres hommes, afin d'obtenir par la force du groupement des conditions meilleures de vie. Le syndicat peut, en cette occasion, paraître se dresser en face du patronat - en finale, il ne se dresse qu'en face du consommateur des objets fabriqués par sa corporation. Par contre-coup, sont atteints tous les consommateurs en général, mais surtout les consommateurs qui ne peuvent augmenter, par compression sur d'autres, la valeur de leurs revenus.

Le syndicat ne se lève pas contre la base même de l'exploitation. Il décide d'en réglementer les conditions. Pour un peu, il voudrait revivre l'ancienne corporation, déterminer le nombre de patrons, d'ouvriers, d'apprentis.

De même qu'il se forme des solidarités de régiment et que les traîneurs de sabre regardent avec mépris les pousse-cailloux, de même la façon d'être exploité devient la base de l'association syndicale. D'avoir travaillé à la carrosserie de l'automobile de M. Rotschild ou à celle de la Daumont de Mme Fallières vous fait devenir de la Voiture ; d'avoir composé La Gazette des Tribunaux ou La Petite République, vous place du Livre.

Il arrive alors qu'on ne lutte plus contre l'asservissement, contre l'exploitation, mais qu'on travaille à diminuer, à rendre supportable la forme spéciale de son exploitation fut-ce au détriment de l'exploitation ou de la consommation des gens qui vous entourent. (...)

De même que l'anarchiste va, malgré qu'il soit contre l'argent et le commerce, les sous en main, acheter de la charcuterie, de même doit-il entrer dans les syndicats en tenant compte des contingences qui l'obligent à se plier à de telles concessions. Il peut dans le syndicat, comme il le fait par-

tout, essayer de déterminer dans un sens anarchiste les individus qui l'entourent. Il fait cela à l'armée ; quand il y va, se déclare-t-il militariste pour cela ?

Si le syndicat permet de trouver un milieu plus favorable que d'autres à notre propagande - et cela je le conteste - doit-on devenir syndicaliste pour cela ? J'ai connu des camarades qui devenaient alcooliques sous le prétexte que le cabaret était un merveilleux centre de propagande. (...)

La C.G.T. doit respecter et favoriser les intérêts de certains hommes en tant qu'ouvriers de certain métier.

Or le problème de la diminution du travail ne peut se résoudre que par la suppression du travail inutile, et par le transport de ces efforts vers le travail utile.

Pour ce faire, un grand nombre de corps de métiers devraient disparaître.

Par conséquent plus d'armuriers, plus d'ouvriers de compteurs, plus d'estampeurs de billets de banque, plus de monnayeurs (vrais ou faux), plus de contrôleurs de métro.

Beaucoup de ces corporations, au travail inutile, ont place dans la C.G.T. Va-t-elle décider leur disparition ? Elle ne le peut. (...)

Le prolétariat se forge une chaîne nouvelle et plus lourde, invente pour son usage personnel un patronat plus intraitable, une autorité plus tyrannique que tout ce que lui avait imposé le passé.

Le syndicat est pour le moment le dernier mot de l'imbécilité en même temps que de la férocité prolétariennes.

Ce nouveau système d'entr'égorgement se propage dans le monde des travailleurs. Et l'empressement des pouvoirs publics ou des puissances privées, à n'y opposer que d'hypocrites résistances, est d'une logique parfaite.

Les syndicats disciplineront plus fortement qu'elles ne l'ont jamais été, les armées du Travail et les feront, bon gré mal gré, de meilleures gardiennes encore du Capital. (...)

Albert Libertad

(L'Anarchie, 1907-1908)

Georges Damoulin à Maugué, en 1911.



Emile Basly, sa femme, son fils et son clébard en 1910.



Pierre Monatte, pendant l'entre-deux-guerres.



et se retrouva à patauger dans les tranchées de Douaumont. A la fin du conflit, Lecup démobilisé se rangea des vélos et monta une petite entreprise de ferraille et vieux métaux. Échaudé par un voyage à Moscou en 1934, son socialisme pâlit de plus en plus. Après la 2^e guerre mondiale, Lecup, devenu une notabilité arrageoise, se lança dans la politique locale. Conseiller municipal, radical-socialiste, puis R.P.F., puis indépendant, il se présenta aux législatives de 1958 contre Guy Mollet. Aujourd'hui, il se déclare républicain, patriote, toujours libre-penseur et néo-malthusien. La barbe blanche, la bouffarde au bec, la trogne réjouie, Albert Lecup, bavard impénitent nous a raconté quelques anecdotes inédites sur Benoit Broutchoux. Ces petites scénettes n'apportent rien de fondamental, ne changent rien au cours de l'histoire. Mais elles donnent la couleur de l'époque, elles éclairent sur les mentalités des personnages et font revivre leur quotidien.

On croyait en avoir fini avec les aventures de Benoit. Et puis, suite à la première édition de ce bouquin, une lettre nous est parvenue. Voilà ce que nous écrivait son auteur, M. Albert Lecup, citoyen d'Arras : « J'ai connu Broutchoux. Je suis vraiment le dernier survivant du Groupe d'Études Sociales de Lens où se réunissaient anarchistes libertaires, syndicalistes, socialistes hervéistes et même des protestants anti-alcoolistes ». Nous avons rencontré ce nonagénaire encore vert. Albert Lecup nous a raconté comment, jeune employé de banque au début du siècle, il avait adhéré au parti socialiste, section d'Arras. Mêlé au milieu syndicaliste et militant du Pas-de-Calais, il fit ainsi la connaissance de Broutchoux « C'était un gars extraordinaire, mais il n'aurait jamais pu créer le jeune syndicat tout seul, il

I - PRISON ET AMOUR LIBRE

Un jour de l'hiver 1912, Lecup croise Fernande qui se hâte, l'air affairé.

- Bonjour Fernande, lance Lecup, où cours-tu ?
- A la gare. Je vais voir Benoit à la prison de Cuincy,
- Régime politique ?
- C'est ça.
- N'oublie pas de prendre un billet !
- Bien sûr...
- As-tu pris ton bock ?
- Non... mais ça ira quand même.

Le bock en question était un appareil pour se faire une injection après l'amour, la contraception rudimentaire de l'époque. En effet, Fernande pouvait faire l'amour avec Benoit



Fernande vers 1930

LE DERNIER T

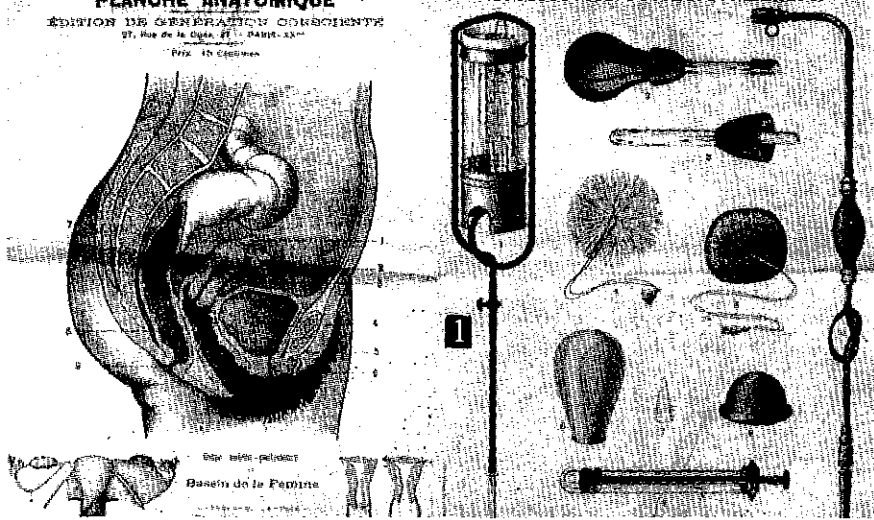
n'avait pas les pieds sur terre. C'était un bohème, un agitateur. Les théories de Broutchoux me faisaient rire : « Produire selon ses forces et consommer selon ses besoins ». Bien que jeune, j'avais les pieds sur terre et je lui disais « entre la théorie et la pratique, il y a un fossé » !

Non, même s'il admirait Benoit, Lecup n'était pas un « Broutchouteux ». Son apôtre, c'était le fameux Gustave Hervé, socialiste révolutionnaire, le rédacteur de la « Guerre sociale », l'auteur du célèbre « Drapeau dans le fumier », article qui lui valut la prison pour antimilitarisme. Ironie, le même Hervé tourna casaque en 1914, appelant au casse-pipe, estimant que mieux valait la république que le Kaiser. Lecup approuva le retournement de son maître à penser,

dans sa cellule. Les prisonniers politiques de la III^e république bénéficiaient d'un régime de faveur : menu spécial, liberté de recevoir leurs compagnes, librairie, et les gardiens leur donnaient du « Monsieur ». Mais il est vrai que le moindre article contre les « gueules de vaches » vous menait droit en cabane.

Lecup évoque les amours de Benoit et Fernande : **« Broutchoux était partisan de l'amour libre, mais y'aurait pas fallu toucher à Fernande ! De son côté, Benoit a toujours été loyal. Benoit était partisan de l'amour libre... pour les autres !**

Fernande, oh, c'était une belle fille, drôlement gentille avec les copains... mais attention, t'avais le droit de rigoler jusqu'au genou, mais pas au-delà... !



II - LA PONDEUSE NÉO-MALTHUSIENNE

En 1909, un anarcho de Paris vient donner une conférence à Arras. Il rend hommage à Francisco Ferrer, éducateur libre penseur, condamné à mort par un tribunal militaire espagnol et fusillé dans les fossés de la citadelle de Montjuich. Les bourres veulent alpaguer le conférencier pour « apologie du crime ». L'anarcho se débîne dans la nature, et sa jeune compagne se réfugie à Lens. Elle échoue chez la mère Merres, fille-mère de six lardons naturels, qui préside néanmoins les conférences néo-malthusiennes !

Le brave Lecup fait une quête pour la compagne en cavale, et, le soir après son turbin, il saute sur sa bécane pour porter le montant à Lens. **« Vers 9 heures, raconte Lecup, j'échoue chez la mère Merrez. Ils étaient déjà couchés. Dans le lit principal, il y avait la compagne du copain, la mère Merres, et deux gosses. Les quatre autre marmots nichaient je ne sais où. »**

EMOIN

Un peu épaté de voir une adepte de la limitation des naissances à la tête d'une telle marmaille, Lecup demande à la mère Merres : « Mais qui c'est qui t'a fait tous ces gosses ? »



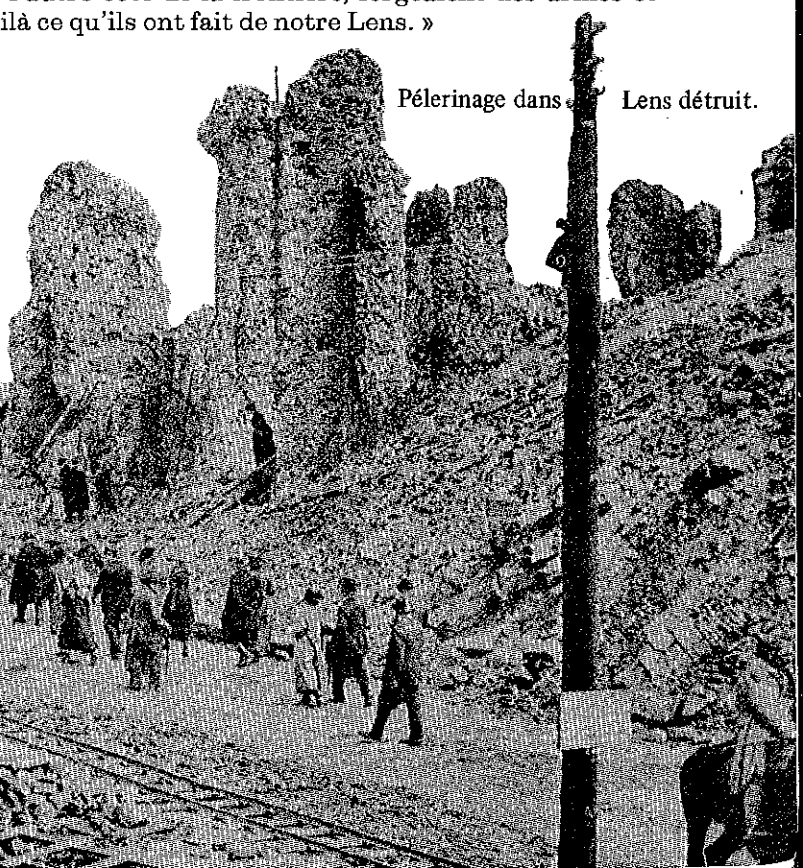
Figure 1 : douche d'Esmark ou bock

Alors elle lui désigne les deux chiâres qui roupillent : « Tu vois çui-là ? c'est d'Émile (Basly) ! et çui-là, de Lamendin (le député socialo de Liévin) ! » Tant il est vrai qu'à l'époque, les notables socialistes avaient quasiment un droit de cuissage sur leurs administrées !

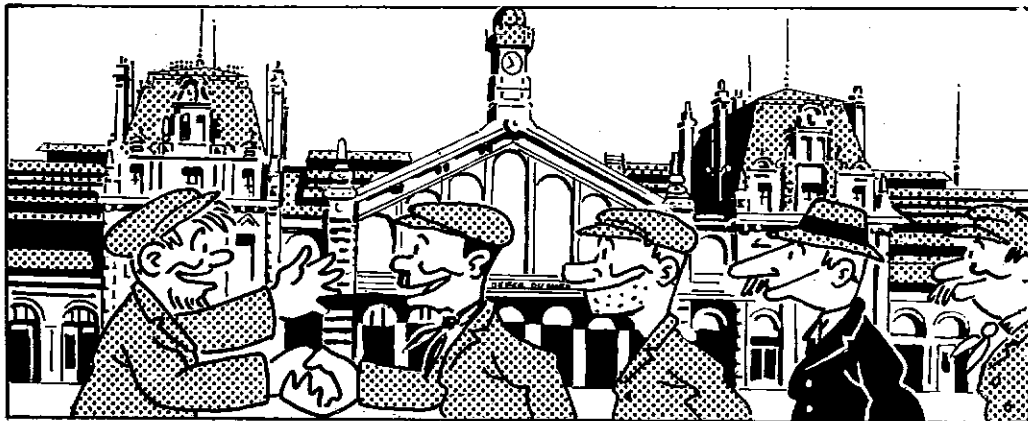
III - LES DOMMAGES DE GUERRE

Au cours du premier casse-pipe mondial, Lens a été rasée complètement par les combats et les obus ont réduit en miettes « l'imprimerie communiste » de Benoit.

En 1923, Lecup rencontre un ancien mineur, François Henry, militant communiste, qui lui demande de constituer le dossier des dommages de guerre de « l'imprimerie communiste ». En effet, certains militants craignent que Broutchoux ne s'accapare le pognon. Lecup se présente à la commission des dommages de guerre, siégeant à Arras. « Vous n'êtes pas une société légale, lui explique le président. Vous existez en fait mais pas en droit. Il vous faut constituer une société de 7 membres, puis obtenir d'une haute personnalité du département une attestation que vous existiez bien avant 1914. » Lecup décide d'obtenir une attestation de Basly. Il se rend à Paris pour en discuter avec Broutchoux. Benoit se fait un peu tirer l'oreille, mais accepte. Lecup et Broutchoux se pointent donc à Lens. Ils rencontrent Basly dans sa mairie provisoire, un baraquement en planches au milieu des ruines du boulevard des Écoles. Lecup expose le problème à Basly. « Je ne peux pas vous refuser ça », déclare le vieux socialo, et il signe le papelard. Puis il se lève, maigre et voûté, prend Broutchoux par l'épaule, ouvre la fenêtre et lui désigne Lens détruit : « Tu vois, Benoit, pendant que nous nous chamaillions, que nous nous dévorions, les autres, ceux de l'autre côté de la frontière, forgeaient des armes et voilà ce qu'ils ont fait de notre Lens. »

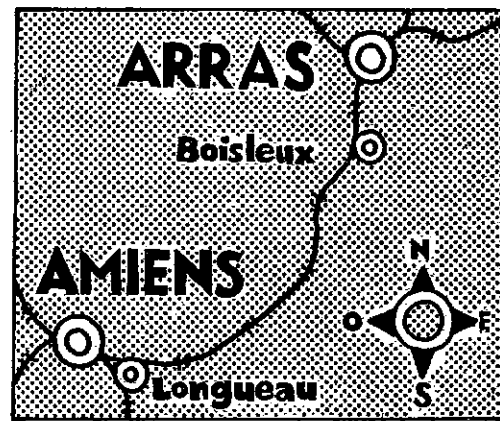


IV. D'ARRAS A AMIENS...

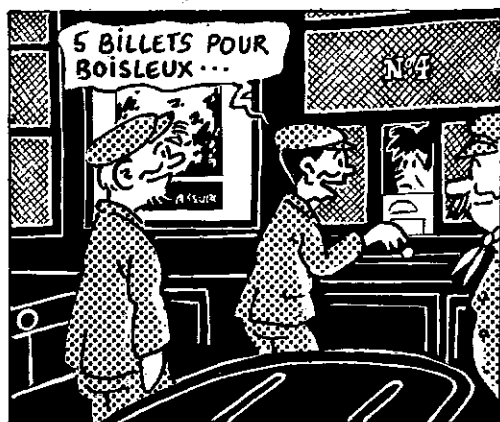


Au printemps 1909, Broutchoux envoie un mot au jeune Lecup, qui crèche alors à Arras : « Viens-tu dimanche prochain à Amiens où Gustave Hervé lance son nouveau parti, la Fédération révolutionnaire ? » (La Fédération révolutionnaire est une éphémère

tentative de rapprochement entre anars et sociaux révolutionnaires de l'aile gauche du Parti socialiste unifié. Il s'agit d'une riposte de Hervé contre la tiédeur de l'internationalisme du courant majoritaire du P.S.U. L'initiative foirera d'ailleurs rapidement...)



Lecup, qui ne jure que par Hervé, accepte avec enthousiasme l'invitation de Benoît. Le dimanche suivant, Broutchoux et trois poteaux venus de Lens débarquent en gare d'Arras. Ils poireautent en buvant un jus dans un troquet, sur la place. A 8 heures



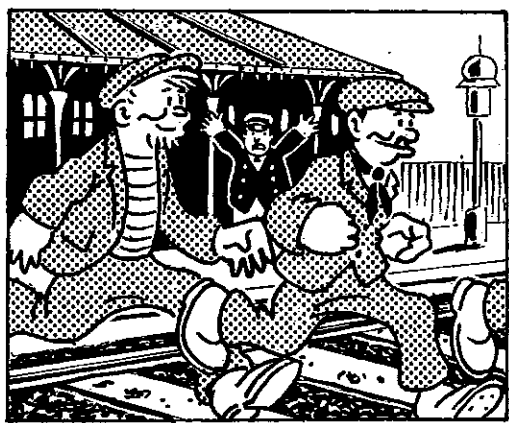
moins dix, Broutchoux et ses aminches retrouvent Lecup dans la salle des Pas Perdus. Ils se dirigent vers un guichet. Benoît déclare d'autor : « C'est moi qui prend les billets », et il demande à la préposée cinq billets de 3^e classe pour Boisieux (alors que nos



aminches vont à Amiens, Boisieux étant la première station juste après Arras). Le billet pour Boisieux coûte 4 sous. Benoît jette négligemment une pièce de 5 francs sur le comptoir de cuivre du guichet. La pièce rebondit avec un son mat : elle est en plomb !



La préposée renaude. Benoît retourne ses fouilles : il n'a que des fausses pièces... Il lance un clin d'œil à ses copains et s'exclame : « C'est ce cochon de garçon de café, en face... il m'a rendu la monnaie en plomb ! » Bref, le pauvre



Lecup raque les cinq places. Tout ce mic-mac a pris un certain temps. Comme nos aminches font poinçonner leurs tickets au portillon, le rapide pour Longueau s'apprête à partir. Les cinq zigues traversent

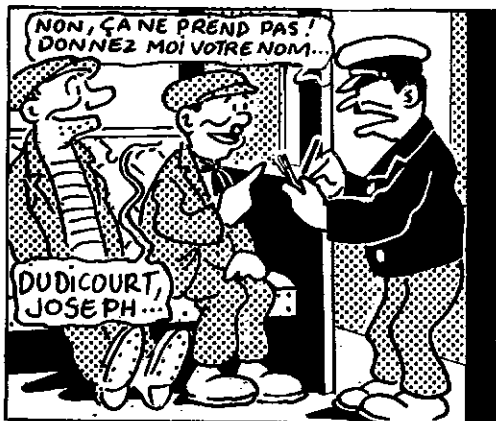


les voies au trot, se faisant copieusement aubader par le chef de gare, et sautant dans le dur. Le convoi vient à peine de s'ébranler que le contrôleur surgit : « Vos billets, s'il vous plaît. » Benoît tend son billet

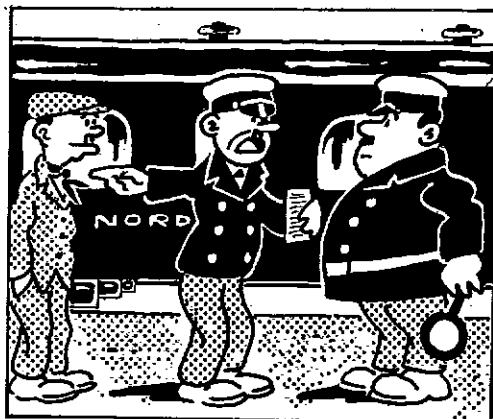


de 3^e classe pour Boisieux. Le contrôleur s'étonne : « Mais vous êtes dans un rapide sans arrêt jusqu'à Longueau, où il n'y a que des 1^{re} et 2^e classes ! » Broutchoux, pas démonté, prend ses poteaux à té-

...BROUTCHOUX BRULE LE DUR



moins : « Mais enfin, c'est trop fort, on nous a dit que c'était le train pour Boisieux, on a juste eu le temps de grimper dedans ! » Le contrôleur fronce le sourcil : « Non, non, ça ne prend pas, donnez-moi



vos nom et votre adresse. » Benoît improvise avec aplomb « Dudicourt Joseph, demeurant 11 rue de l'Alma à Roubaix... » Sur ce, le dur arrive à Longueau. A l'arrêt du train le contrôleur cavale cher



cher le chef de gare, qui cueille les cinq contrevenants sur le quai. Il les entraîne dans son bureau, parcourt le rapport du contrôleur, et s'adresse à Benoît : « Comment vous appelez-vous, déjà ? »

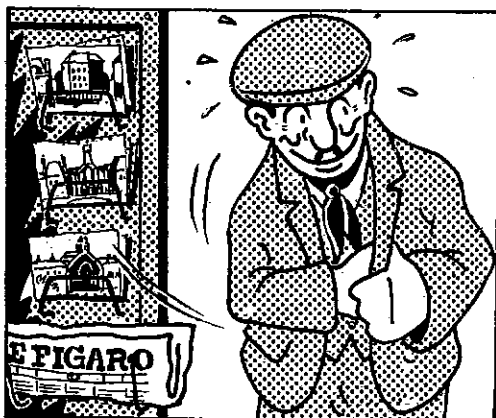


« Heu... » Mince de déveine, Broutchoux n'est pas fichu de se rappeler du faux blaze qu'il a donné. Il ne se dégonfle pas pour autant et avec son culot habituel il commence à bonnir au chef de gare des



salades à dormir debout. Le chef de gare se gratte l'occiput, et se dit que ma foi, il a affaire à une fameuse équipe de durs-à-cuire qui n'ont pas fini de l'emmouscailler. « Comment faire pour me démer-

der avec ces zigottos-là ? » Ponce-Pilate ferroviaire, il décide de s'en laver les pognes, et déclare à Broutchoux : « Bon, le premier train qui arrive pour Amiens, je vous colle tous dedans, vous vous débrouil-



lez avec le chef de gare d'Amiens ! » Les cinq poteaux reprennent donc le dur. Arrivés à Amiens, ils descendent sur le quai. Benoît s'arrête devant le kiosque à journaux, et fauche quatre cartes postales.



Puis, peinar, il se dirige vers le bout du quai. « On suivait comme des moutons suivent un berger ! » raconte Lecup. Au fond du quai, ils avisent des colis, des valises : la



sortie des bagages. Personne à la ronde ? Hop, nos aminches se fauflent. Les voilà dehors, se tenant les côtes, rigolant du fameux tour qu'ils ont joué à la compagnie du chemin de fer du nord.

SOURCES

Sur Benoît Broutchoux, il n'existe pas de document qui ait une valeur bien particulière. Cette biographie est basée sur un travail de recoupements à partir de trois sources différentes : la presse, les documents d'archives et les fonds d'archives de militants.

LA PRESSE

Une source importante est constituée par les dépouillements conjugués de *l'Action Syndicale*, du *Réveil du Nord* et du *Grand Echo du Nord*. A ceci, il faut ajouter des coupures de presse des journaux syndicaux et anarchistes : *Le Réveil de Saône-et-Loire*, année 1900 - *Le Terrassier*, 18 décembre 1909 - *Le Libertaire*, 21 février 1931, article de Le Meillour - *Plus Loin*, décembre 1938 - *Syndicats*, novembre 1938 - *L'Atelier*, 17 juin 1944, article de Georges Dumoulin.

DOCUMENTS D'ARCHIVES

Ne signalons ici que les plus intéressants : Arch. Dép. de Saône-et-Loire, 30 M 22 à 25 - Arch. Dép. du Nord, M 154/218, M 156/1 et 4, M 157/1, M 205/14 - Arch. Dép. du Pas-de-Calais, 10 T 22, M 1796, M 1797, M 2068, M 2116.

FONDS D'ARCHIVES DE MILITANTS

Ce sont, bien sûr, principalement *les papiers de Pierre Monatte* qui nous renseignent sur les préoccupations quotidiennes des militants.

PRINCIPALES COLLABORATIONS DE BROUTCHOUX

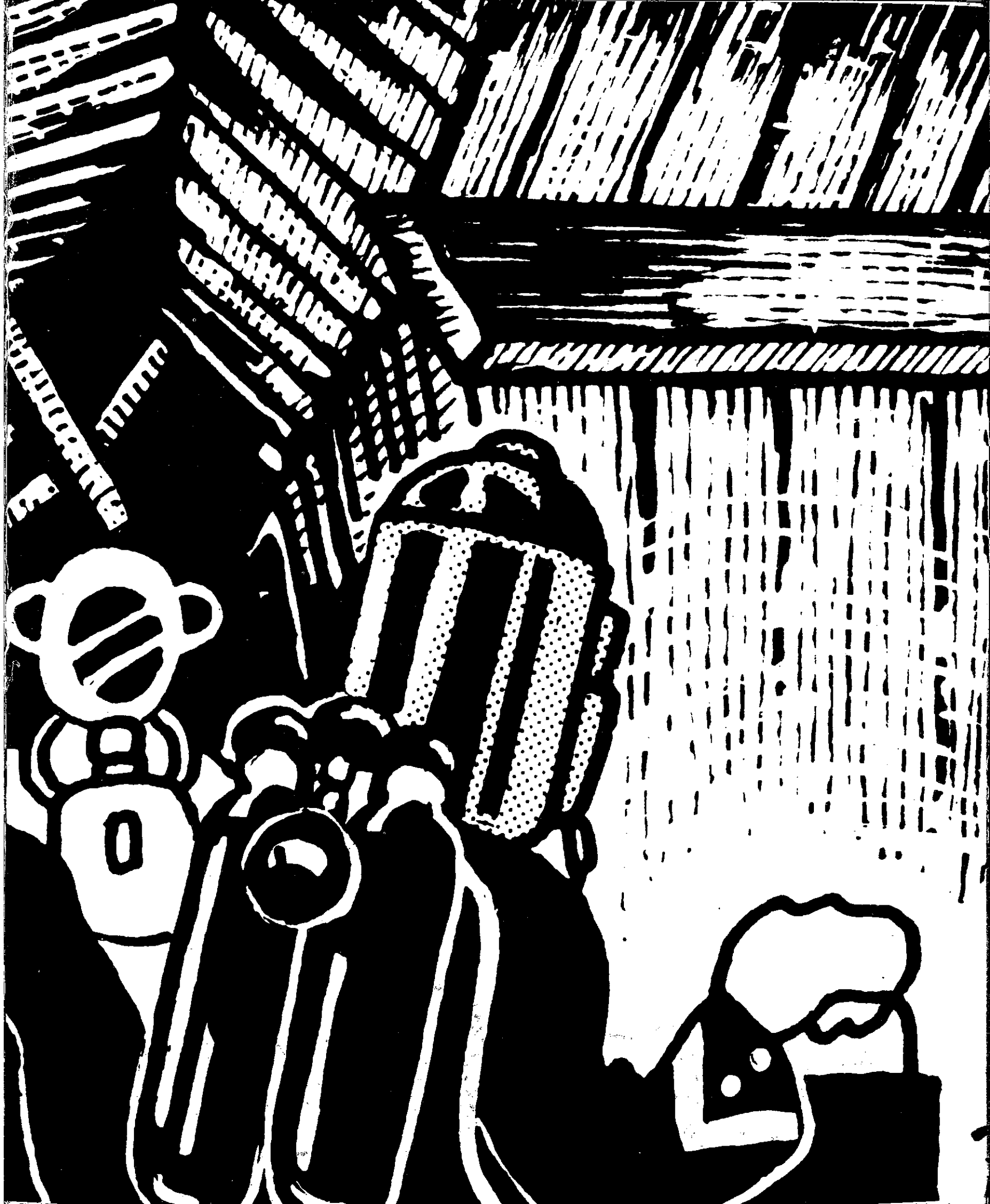
Le Chemineau - 1900 -
Le Réveil Syndical - 1903/1904 -
L'Action Syndicale - 1904/1910 -
Terre Libre - novembre 1909 -
Le Révolté - 1910/1912 -
L'Avant-Garde - 1912/1914 -
Ce Qu'il Faut Dire - 1916/1918 -
La Plèbe - avril-mai 1918 -
Le Libertaire - 1924 -

En outre, - interviews dans - le Grand Echo du Nord - 23 mars 1906,
- le Grand Echo du Nord - 24 juin 1934.
- interventions aux congrès nationaux corporatifs de Marseille, octobre 1908, et du Havre, septembre 1912 ; ainsi qu'au congrès anarchiste international d'Amsterdam 1907.
- préface de la brochure de Lorulot «L'idole patrie», 1907.
- la brochure «La vie chère» est le compte-rendu d'un discours de Broutchoux à Aniche, le 10 septembre 1911.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Georges DUMOULIN : *Carnets de route*, Lille, 1938.
Jacques JULLIARD : *Clémenceau, briseur de grèves*, Paris, 1965.
Jacques JULLIARD : *Jeune et Vieux syndicat chez les mineurs du Pas-de-Calais, étude dans « Le Mouvement Social », n° 47, avril-juin 1964.*
Annie KRIEGEL : *Le pain et les roses*, Paris, 1968.
LIBERTAD : *Le culte de la charogne*, Paris, 1976.
Joël MICHEL, *Emile Basly*, dactylographié, Lille, 1972.
Jean MAITRON : *Histoire du mouvement anarchiste en France, 1880-1914*, Paris, 1955.
Jean MAITRON : *Ravachol et les anarchistes*, Paris, 1964.
Pierre MONATTE : *La lutte syndicale*, Paris, 1976.
Diana RICHEL : *La Fédération Nationale des Mineurs*, dactylographié, Paris, 1976.
André SALMON : *La terreur noire*, Paris, 1959.
Bernard THOMAS : *La bande à Bonnot*, Paris, 1967.
Emile WATELET : *Les récents troubles du Nord de la France*, Paris, 1912.
XXX : brochure de la Compagnie de LIEVIN, *la grève de 1906*, Lens, 1907.
Guy Ribaucourt : *Broutchoux, maîtrise d'Histoire contemporaine* Université de Lille 3 1978.





« Ah dis donc, i' viennent encore emmerder l' Benoit » grondait le populo des corons de Lens quand les cognes venaient alpagner Benoit Broutchoux. Et la foule s'attroupait devant le domicile de Benoit pour l'acclamer et insulter les pandores. Oui, au début de ce siècle, Benoit Broutchoux était un véritable héros populaire dans le bassin minier du Pas-de-Calais.

Anarcho-syndicaliste, il se bagarra sans trêve contre l'ordre des compagnies minières et la mollesse des socialos réformistes. Militant original et gouailleur, Benoit dirigea en 1906 la grande grève qui suivit la catastrophe de Courrières et ses 1100 macchabées.

Ce livre raconte sa vie tel qu'on aurait pu le faire de son temps, en parodiant l'imagerie anar de l'époque.

3^e édition augmentée et corrigée

ISBN 2 - 86219 - 010 - 1

